



---

# Arik

...ou la vie tourmentée d'une immigrée russe et de sa famille.

---

Emonet Marc



# Table des matières

---

Préface.....	1
Préambule.....	3
1. Ma naissance.....	6
2. Mon arrivée en France.....	23
3. Mon amie Moura.....	44
4. Mon mari Michel.....	54
5. La rupture.....	67
6. L'épilogue.....	77
Chronique sur ma famille.....	80
Extrait de poésies pêle-mêle.....	85
Nouvelle 1 : L'honorable Achille.....	88
Nouvelle 2 : Viande froide à Saint-Cucufa.....	101
Annexe 1 sur les peintures d'Arik.....	118
Annexe 2 sur son père Valentin.....	122
Annexe 3 sur sa sœur Kira.....	126
Annexe 4 sur sa nièce Chance.....	129
Chronologie.....	137

## Préface

Ça aurait pu être la vie tranquille d'une épouse fidèle et soumise et celle d'une mère de famille banale, mais non ça aurait été trop simple et sans intérêt... Ma mère, pleine d'ambitions (refoulées) et d'idées foisonnantes, a préféré l'originalité et les difficultés de sa vie en ont décidé autrement ; c'est ce qu'elle raconte avec verve, coloration et passion... Je me suis contenté, en tant que fils compatissant, de reprendre et retranscrire assez fidèlement ses mémoires et de les compléter par des informations sur sa famille « de Widstedt »... dont quelque part j'ai aussi hérité.

Mon beau-père, Jean CASIMIR, inspecteur de l'éducation nationale, ayant effectué ses études à l'Ecole Normale Supérieure de la rue d'Ulm, a lu ses manuscrits et a fait les quelques commentaires suivants.

*Le style de votre mère était entraînant et il n'a jamais faibli, allant droit à ce qui était essentiel pour elle. C'est du style parlé d'ailleurs, mais excluant toute vulgarité. Je ne sais pas si elle racontait bien les histoires, mais on la suit sans lassitude. Le goût et le don de l'écriture sont incontestables chez elle. De même le tempérament artiste qui s'exprime en maintes occasions. Ce sont là des pulsions fortes qui dominent dans cette longue vie, depuis l'adolescence jusqu'à la fin dramatique.*

*Il est frappant que cette femme, apparemment insouciant, désordonnée, un peu bohème ait tout de même gardé son cahier de poésie pendant 60 ans et ait eu le courage de raconter sa vie malgré ses terribles souffrances physiques. Bel exemple d'énergie vitale.*

*D'où venait-elle ? A l'évidence, le cahier et la biographie le montrent : d'un sentiment permanent qui naît dès la petite enfance, se développe en tâtonnant, et éclate en une passion exclusive qui tourne au drame. Le besoin d'aimer et d'être*

*aimée. Amour naïf, pur, aveugle qui exige affection réciproque plus que plaisir charnel. De sorte que l'amitié est très proche de cet amour. Et les mouvements de réserve et de pudeur sont aussi réels que les élans spontanés. La haine, née de la colère et de l'indignation, se devine mais n'éclate pas vraiment. On subit, on se retire, on souffre, la tristesse devient immense et demeure lucide. C'est tout. La confiance est notée sur le papier en quelques mots parfois déchirants. Surtout lorsque l'autre la trahit, peu à peu l'abandonne, l'humilie et l'empêche de sortir de sa demi déchéance ou tout simplement de son inactivité.*

*Pour en sortir, il ne semble pas qu'elle ait songé au secours que ses enfants auraient pu lui apporter...ni au travail appris, rémunéré... Sa tristesse, son désespoir, sa souffrance sentimentale, auraient pu soulever sa colère, son indignation, sa haine, sa vengeance... Elle parle en excellents termes de son épreuve. Mais elle se résigne et ne trouve l'apaisement, ou plutôt la force de tout supporter que dans le rosé et la fumée du tabac. Il y a aussi des zones d'ombre mystérieuse dans cette longue vie de cafard, illuminée parfois par la « fête ». Quand l'échiquier familial fut en place, l'apaisement n'en arriva pas pour autant. ; la vieillesse, les deuils, la cigarette triomphante était là.*

*J'ai donc essayé de comprendre et non de juger, l'œuvre et la vie de l'auteur étant étroitement liés. Les deux ne sont pas banales et j'éprouve un sentiment de tristesse en les évoquant car les occasions d'un bonheur simple n'ont pas manqué dans cette existence secouée. Un seul exemple : après le brillant succès au certificat d'étude, la continuation des études ; elles s'imposaient et des bourses existaient pour soutenir les familles aux ressources modestes.*

*Jean CASIMIR*

*Ancien Inspecteur de l'Education Nationale*

## Préambule

Ma théorie sur la naissance des Espèces.

Aux tous premiers temps, du magma de feu se détacha du soleil et se mit à tourner dans l'espace avant de se fixer et de se refroidir. Des microbes ou cellules vivantes de toutes sortes, de toutes les espèces, qui vivaient dans la turbulence du soleil, furent entraînés dans la chute et se fixèrent dans l'entourage de cet éclat en ébullition. Quand cette boule de feu, eut trouvé sa place, et commencé à se refroidir, se produisit une telle évolution chimique que des conditions favorables, permirent aux particules et cellules en suspens de s'agglutiner et prendre corps. C'est ainsi que des spermatozoïdes à l'état pur, trouvèrent leur complément, s'agglutinèrent, se reproduisirent et sous les différentes évolutions chimiques du moment, subirent des transformations progressives.

D'évolutions en transformations puis en mutations parvinrent à l'ébauche de toutes les espèces. S'il y avait, la possibilité d'existence pour une seule espèce de microbes ou de cellules vivantes, il n'y a aucune raison, que cette même possibilité n'existât pas pour des milliers d'autres espèces.

Je ne puis me résoudre à croire que toutes les espèces vivantes aussi bien animales qu'humaines ne sont le résultat de l'évolution que d'une seule cellule, avec mutation dans différentes directions... Si l'on admet cette théorie, rien n'empêche d'envisager la mienne qui est tout aussi plausible.

Je me plais à imaginer cet intense grouillement de vies en suspens à l'échelle microscopique. D'ondes de toutes sortes, de rayons prêts à fondre sur cette terre qui se refroidi pour y prendre place

Les conditions chimiques favorables, je ne puis les imaginer mais rien n'empêche de supposer que certains gaz s'échappant de la terre radioactifs par

exemple influencés par des rayons solaires d'une certaine qualité mélangés à certaines ondes n'aient créé ce climat favorable. Puisqu'on arrive à désintégrer la matière à l'heure présente, ne peut-on imaginer par un processus inverse l'agglutinement ou la création de la matière?

Ma théorie permet d'expliquer, la diversités des races, aussi bien que l'apparition de la vie sur toutes les parties de la terre à peu près en même temps.

Il a dû y avoir quand même évolution, mutation progressive, perfectionnement, dus aux changements climatiques et à l'adaptation aux conditions de vie à une nouvelle atmosphère.

Je pense que l'alimentation a joué un très grand rôle dans la progression et la transformation des races, mais cela bien plus tard. Sans doute quand la matière humaine eut déjà pris un semblant de forme. Arrivée a ce stade de mon raisonnement je tombe sur une lacune, Je ne trouve pas de place pour l'esprit!...l'âme!.

Ma théorie me semble bonne pour la vie physique, mais à moins d'admettre que l'esprit, l'intelligence ne soient aussi d'origine microbienne, je ne vois pas d'explications.

On me répondra Dieu!

Bien sûr rien n'exclu cette existence supérieure. Au contraire tant de beauté dans la nature la perfection du papillon, des fleurs, de l'organisme humain, tout tendrait à prouver cette intelligence supérieure. Cela m'amène à une autre supposition qui cependant je dois l'avouer, me semble un peu trop romanesque.

Admettons donc, la même formule au départ du magma, se détachant du soleil, entraînant derrière lui non plus des microbes, mais des organismes immatériels, dotés d'intelligence, d'esprit. Ce plasma sans consistance sans matière palpable trouve à un moment précis du processus inverse de la désintégration un milieu biologiquement favorable à la formation d'une enveloppe charnelle.

Cette formule permet d'admettre, la suprématie de l'esprit sur la matière! C'est assez séduisant. Cela permet aussi d'admettre l'existence par ailleurs de vies

immatérielles. Sur d'autres planètes peut-être où les climats ou conditions de vie charnelles ne sont pas possibles.

Cette théorie, semblerait s'appliquer seulement à l'espèce humaine quoique, les animaux, font preuve eux aussi d'intelligence, que l'on camoufle sous le terme "d'instinct" pour ne pas enlever à l'homme, l'unique signe qui le différencie de l'animal.

Pour les végétaux, à moins d'admettre pour eux aussi, une part d'intelligence, ce qui après tout n'est pas impossible, d'une certaine manière. Les plantes respirent, la sève est leur sang et certains vieux arbres, donnent même l'impression d'avoir une âme...

Je ne me souviens plus si Teilhard de Chardin, explique les végétaux, il me semble, que sa théorie sur les évolutions, ne concerne que les races humaines et animales.

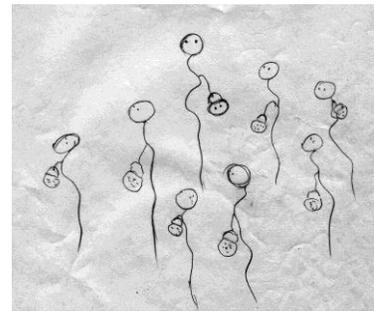
# 1. Ma naissance

Où tu cours spermato ?...

Avant c'était le néant. Qu'est ce que c'était bien !

J'étais un brave petit spermato qui ne demandait rien à personne.

Soudain, une bousculade, un ouragan. On est précipité les uns sur les autres mes collègues et moi, et d'un seul coup d'un seul, nous voila éjectés à toute allure dans un inconnu inquiétant.



Si j'avais su ce qui m'attendait, je me serais abstenu de courir comme un dératé pour me sortir du peloton.

Je me pressais... toujours plus vite...vers ce sacré piège à c...! Qui « gloup » m'absorbe et se referme. J'étais fait comme un rat. Tout seul, séparé de mes collègues ! J'avais beau me tortiller, essayer de sortir, rien à faire... qu'allais-je devenir ?

On m'assimile avec une inconnue ; on me digère avec cette inconnue avec laquelle, tu veux ou tu veux pas : tu es malaxée, au point de ne devenir qu'un ! Moi pas bête, je fais quand même « gaffe ». S'agit pas de perdre mon intégrité, je me mélange bon, mais garde mon quant à moi.

On « me-nous » digère, nous ajoute de partout des cellules, des globules, des viscères et va savoir quoi encore ! Et ça dure... à l'étroit qu'on se trouve, nageant dans un liquide pas ragoûtant.

Y en a vraiment marre, on a beau s'agiter, se retourner dans tous les sens, la sortie est bloquée. (Paraît qu'il y en a qui arrive à se tirer de ce mauvais pas ; c'était pas mon cas !)

Neuf mois que ça a duré, avant qu'on me recrache.

C'est là que tout a commencé pour moi... vous allez voir. Le 16 Décembre 1914 (Oyez la belle année!) voila que brusquement ça recommence : ouragan, tempête, on est agité dans tous les sens, projetés contre les parois de notre habitacle la tête en bas, que c'en est une honte. Mais, c'est qu'on nous chasse... Pas vrai ! Hé ! Si. Ça coince au passage, dur, dur à passer la porte de sortie. (Pourtant plus large que quand je suis arrivée).

Ouf ! le plus difficile est fait, la tête passe, puis le reste.

Mais où suis-je donc ? Quel est ce monde inconnu où j'atterris ? Une drôle de contraction m'oblige à respirer, puis à crier... Je hurle. Je ne veux pas de tout cet inconnu, je ne veux pas de ce monde... Au secours... mais les bipèdes qui m'accueillent, ont l'air satisfait. Après m'avoir claqué les fesses, lavée, on m'entortille dans des linges et on me dépose sur le ventre d'une inconnue pas tellement contente de me voir.

Après je m'endors et j'oublie.

Des mois se passent dont je n'ai pas conscience. Je m'adapte à la vie. On me nourri, des fonctions dites naturelles s'opèrent, je dors. Je commence à reconnaître les gens autour de moi.

L'inconnue de la première heure ne se montre pas tellement, c'est un autre visage qui me sourit à mes réveils, tout rond, plein de rides, avec un grand sourire. Le tout est surmonté d'un drôle de bonnet blanc. Si je pleurais, je savais qu'elle serait là et me prendrait dans ses bras.

Ainsi je grandis, les mois deviennent des années. Je sais que je m'appelle Ariadna et que l'inconnue si jolie, c'est ma Maman. Un autre visage me devient familier, c'est Papa. J'ai été bien malade. J'avais chaud, j'avais froid, le Papa venait souvent se pencher sur mon berceau.

Y avait encore une autre figure qui me devint familière, plus petite que les autres, avec des yeux malicieux et rieurs, je ne savais pas encore



ce que me réservait ce diabolin, ma grande sœur !! Kira dit Kika. Ce furent sans doute les années les plus heureuses de ma vie.

Papa, Maman, un foyer, une maison, l'insouciance.

Pendant les longs mois de l'hiver nous faisons de la luge, du ski. L'été nous partions dans une merveilleuse maison dans les bois. Nous pouvions courir à notre aise, ramasser des myrtilles, des airelles, des framboises. C'était la grande liberté. La joie de s'ébattre au soleil, de faire, de longues promenades dans la forêt. Joie aussi d'avoir Maman parmi nous ! Papa venait nous rejoindre très souvent.

C'était vraiment de très bonnes vacances, pleins de merveilleux souvenirs. Puis l'hiver revenait, avec ses montagnes de neige, qui dans les rues de la ville étaient dressées en murailles de chaque côté, quand on libérait les trottoirs et la chaussée. Je me souviens de ma joie un certain jour, quand j'aperçu un brin d'herbe qui perçait sous la neige. Enfin ce serait bientôt fini. La belle saison allait enfin arriver.



Bien sûr, il y avait les joies de Noël, en hiver, l'arbre avec ses bougies multicolores, les cadeaux, la fête.

Nous dansions ma sœur et moi au son d'un gramophone jaune, sur l'air du beau Danube bleu, de la Valse brune, ou des airs à la mode de cette époque. Nous nous disputions ferme, pour avoir la vedette, comme des petites cabotines. Il y avait des amis à la maison, mais c'est curieux, je ne me souviens que des hommes. Pas d'une seule femme, sinon ma mère, la Fräulein ou ma Niania.

Souvenir aussi de ma grand mère paternelle, avec ses deux perroquets, dont l'un faisait le beau devant un miroir et l'autre dégoûtant et mauvais comme une teigne qui remangeait ce qu'il vomissait...

La sale bête m'avait mordu jusqu'au sang et m'inspirait de ce fait une frousse épouvantable. Curieux, pour une fille qui n'a jamais été dans les pays exotiques, j'ai été mordue (ou pincée) par un perroquet et plus tard par un singe !

Grand-mère était veuve, aussi nous emmenait-elle en promenade au cimetière, sur la tombe de grand-père. Je ne l'avais pas connu, ce n'était donc pas impressionnant, d'autant que ce cimetière était comme un grand jardin fleuri.

Jusqu'à présent je me souviens du parfum des œillets d'Indes qui poussaient sur sa tombe. Nous lui portions souvent des fleurs que nous fabriquions sur l'initiative de grand-mère Agripine. Drôle de distraction pour des mouflettes de 4 et 6 ans !

Enfin c'était comme ça.

Parfois elle se mettait à son harmonium et nous apprenait à chanter « A du liber Augusti Augustin, Augustin » ça nous réjouissait beaucoup car il y avait dans cette chanson un soi disant "gros mot" et nous étions ravies de le sortir. Nous parlions indifféremment le Suédois, le Russe, ou le Finnois. Trois langues courantes dans le pays.

Quand la Révolution d'Octobre éclata, j'avais trois ans. Les rues se couvrirent de tranchées, des coups de feu éclataient sans arrêt, sous nos fenêtres, et il nous était interdit d'aller jouer dans la cour de la maison. Plus de grandes lumières, toutes les fenêtres soigneusement occultées. Je me souviens d'un jour où avec ma sœur nous avons soulevé un petit coin de rideau pour voir ce qui se passait dans la rue, nous avons eu une belle peur. Un soldat pointant son fusil sur nous ; cria de baisser le rideau, ou il tirait. Ca nous avait fichu une drôle de frousse. Il y a eu des visites d'hommes en armes, venant vérifier si nous n'avions pas des stocks de nourriture ou d'armes. Il a fallu se terrorer. Fini les promenades en fiacre ou à luge pour aller goûter chez Fatzer, le pâtissier renommé qui avait de si



bons gâteaux. Fini les bonnes descentes en luge sur le golfe de Finlande. C'était pourtant une des grandes joies, ces descentes sur le golfe en partie gelé.

Finis oui, était la vie quiète de l'enfant de quatre ans, tout un univers s'écroulait et le mien éclatait.

La Révolution grondait aussi en Finlande. On assassinait les officiers Russes, des nobles, des bourgeois, tous ceux que l'on pouvait dépouiller de quelque chose.

Mon Père dû partir. Non seulement il était officier et noble, mais son chantier Naval travaillait pour la Marine Impériale. Papa traverse la Baltique et s'installe à Dantzig (Allemagne à l'époque). Le pauv'Mec investit tout ce qu'il a pu sauver de la débâcle, dans une affaire d'importation de bois, avec deux associés bien plus calés dans les affaires commerciales que lui qui est surtout un technicien.

Vous allez voir par la suite ce qui va en sortir!

Nous pendant ce temps-là on s'embarquait pour Riga, (Lettonie). Je savais pas moi pauvre même, que je partais en exil ! Je ne savais pas que je ne reverrais jamais ce pays. J'ai souvenir que sur le barlu qui nous transportait, j'ai été malade comme une bourrique, et que Maman se moquait de moi.

Riga, ça ne changeait guère de climat avec Helsingfors. Y avait plus Papa, mais Loulou ! Il nous attendait au débarqué et on s'installe avec lui dans un bel appartement tout confort, avec cuisinière, bonne, et gouvernante.

J'avais un autre Papa quoi! Il était très gentil Loulou. C'était un officier Français, en poste en Finlande où il découvre le grand amour avec ma jolie Maman.

Nous, on veut bien. La vie est agréable, on a même un petit chien du nom de Dialo! Qui me causera la première forte émotion de ma vie. Un jour je jouais au salon bien sagement ; voilà mon Dialo qui se met à courir en rond en bavant. Je l'appelle : rien ! La peur me prend, je hurle. Une tête parait, celle de la bonne, qui



referme la porte en hurlant aussi. Dialo tourne toujours. Une autre tête, la cuisinière, elle aussi re-claque la porte en hurlant. Enfin voilà Maman, elle se précipite me prend dans ses bras et m'emporte hors du salon, où le chien continue sa ronde. Ouf ! Ce soulagement Eh! Voyez ce qui me serait arrivé s'il m'avait mordu ce satané cabot ? En fait il n'avait pas la rage. Des hommes sont venus avec un sac et l'ont maîtrisé, ils s'y sont mis à trois ! Le vétérinaire mandé d'urgence, diagnostiqua une perturbation due à une grossesse. Le pauvre toutou n'y survécu pas.

Pour la première fois nous voilà à l'école. L'école Française de Riga. On y apprenait le Français comme il se doit dans une école Francaoui, mais aussi le Letton. Moi, j'étais dans le jardin d'enfant, j'apprenais pas grand chose, sinon à faire des guirlandes avec des papiers multicolores, pour l'arbre de Noël.

Ah! Ce Noël ! Quel souvenir ! Un sapin immense tout plein de lumières, de guirlandes, de boules multicolores. Un tas de monde, les parents, les amis et toutes les classes qui avaient préparé un numéro de chants, de danse ou de récitations. J'étais parmi ceux-là. Mon premier contact avec cette langue qui par la suite devait devenir la mienne ! J'avais à réciter ce joli morceau de bravoure : « Bonjour Monsieur le soleil que faites vous ici bas ? » Un petit compagnon me répondait : « Je fais mûrir les groseilles pour tous ces enfants là. » Puis me disait: « Bonjour Madame la lune que faites vous ici bas ? » et moi, « Je fais mûrir les prunes pour tous ces enfants là. » Comme vous pouvez le constater, j'étais déjà inscrite pour être comme qui dirait la Lune. C'est comme ça que ça arrive dans la vie, on vous colle une étiquette et vous êtes refait à tout jamais.

Bon, il y a donc cette splendide fête. Il y a aussi la patinoire où nous nous amusons bien. Le Parc, vaste et plein de fleurs où l'on pouvait courir à son aise, et puis et puis un souvenir qui m'a marqué à jamais : Un jour que nous nous promenions avec ma mère qui nous tenait par la main, j'avise à la devanture d'un marchand de fruits, un superbe échafaudage de pommes rouges et luisantes. Dieu qu'elles étaient belles! Je n'ai pas pu résister, hop! J'en fauche une au passage. Je n'avais d'ailleurs pas l'impression de mal faire. Si elles étaient là, c'est qu'on pouvait se servir ! Au bout d'un petit moment ma mère aperçoit la chose.

- Où as tu pris ça ? me demande-t-elle.

- Là-bas, que je réplique. Mais tu sais que tu as volé et que c'est très grave. On peut te mettre en prison !

La panique me prend. Ma mère, impitoyable, me traîne chez le commerçant me disant :

- Tu vas restituer cette pomme et t'excuser de l'avoir volée.

Larmes, désespoir.

- Je le ferais plus jamais Maman.

- Rien à faire, on y va quand même.

La brave épicière était bien embêtée devant cette gamine en larmes et ses excuses. Elle voulait rien savoir pour reprendre sa pomme. Mais non qu'elle disait, que la petite demoiselle (ils étaient drôlement respectueux les commerçants de l'époque!) la garde. Y a rien eu à faire, ma mère a tenu bon, et j'ai restitué l'objet du délit. Par contre elle a acheté un kilo de prunes merveilleuses que nous avons été croquer dans le Parc. C'est ce même jour, là dans ce Parc que je subis une taquinerie de ma mère qui m'humilia encore une fois. Ca va comme ça ! Et d'un, elle me dégoûte à tout jamais du vol (ce qui est bien), mais elle m'accuse de me « mourir d'amour » pour un pauvre petit monsieur tout bossu ! Et ça c'était pas vrai. Le monsieur bossu, si je le regardais avec insistance, c'est que jamais au paravent je n'en avais vu de semblable. Vous me direz que c'est pas une affaire, bien sur, mais les gosses c'est tout pur, tout fragile ; ça comprend pas la plaisanterie, ça m'est donc resté sur la patate, de longues années. D'autant que ma mère était jeune, très gamine pour son âge, elle aimait à taquiner et pas toujours de façon adroite, c'est le moins qu'on puisse dire. Dans ses jeux il y en avait un que je détestais particulièrement. Parfois le matin, on venait dans son lit faire un câlin, lui brosser ses merveilleux cheveux, qu'elle avait longs et fournis ; ben, c't bourrique elle aimait beaucoup jouer à me coller son oreiller sur la figure, pour m'étouffer un brin! Avouez que c'est de drôles de mœurs !! Elle aimait aussi, à travers ma chemise de nuit, me fourrer son doigt dans le pétard !!! ça faisait mal, et je criais

fort. A part ça, c'était une maman adorable, qui nous gâtait beaucoup. Cadeaux, friandises, jouets. C'est ce Noël là que j'eus le landau dont je rêvais pour ma poupée.

Un jour, environ neuf mois après notre arrive à Riga, elle nous annonça que nous allions rejoindre notre père.

Elle nous met dans un train, aux mains d'une femme inconnue... et vogue la galère. Il m'a fallu me séparer de mon si joli landau que nous ne pouvions pas emporter. Grand désespoir ! Elle-même partait je ne sais où avec Loulou. Il avait dû en avoir marre de nous le cher Loulou... Ceci dit, c'était un Monsieur très bien, c't homme là, pas un loulou comme vous pourriez le croire, oh que non. Capitaine dans l'armée Française, qu'il était, pas un petit rigolo. C'était sérieux, il voulait se marier avec notre Maman. Ça c'est pas fait, je ne sais pas pourquoi. Ils sont restés ensemble pendant plusieurs années, va savoir où, j'crois bien en France, mais j'ai pas de détails. Un jour, elle nous est revenue, avec pleins de cadeaux de Paris... je vous raconterai cela plus tard, pour l'instant, nous sommes dans le train direction Dantzig. Deux jours et trois nuits qu'a duré le voyage, c'est long. Heureusement il y avait de gros et gentils Messieurs dans le Wagon salon, ils jouaient avec nous au contrôleur. On leur distribuait des bouts de papiers qu'on venait leur reprendre ensuite,... c'était bien amusant. C'est pendant ce trajet, une nuit que nous avons vu dans la nature plein de petites lumières ; on nous a dit que c'était des loups. Ça nous a fait une drôle d'impression, de penser qu'ils étaient là si près. Arrivé à Dantzig. Quelle joie de revoir Papa ! En revanche, déception de ne rien comprendre, on ne connaissait pas la langue du pays !! Quelques mots peut-être appris par une des gouvernantes au passage. On avait beau parler trois langues, presque quatre, avec le Letton qu'on baragouinait un peu, nous voilà comme des demeurées devant les gens fort aimables d'ailleurs, que nous côtoyons.

C'est pas tout ça, Papa vit en célibataire chez une dame du pays, peut pas nous garder avec lui. Alors voilà que commence pour nous la vie de pension... J'aime pas... non seulement je comprend que pouïc... mais j'aime pas les dortoirs, les réfectoires et surtout : j'ai plus ni Papa, ni Maman. Ma sœur elle se fait très bien à cette vie. Elle est moins timide, plus sociable, et peut-être plus indifférente. Quel

arrachement, quel désarroi. On parle beaucoup de traumatisme maintenant, à l'époque, on ne s'en souciait guère. J'ai commencé dès ce moment à les collectionner...

Un jour, Maman est revenu à notre horizon, Papa avait acheté une jolie maison, avec un grand jardin plein d'arbres fruitiers et de fleurs. A nouveau la vie recommençait normale : les parents, une maison, un chien (affreux basset à poils roux, que nous adorions), une gouvernante, une cuisinière, une bonne, enfin tout ce qui me semblait être une vie normale. La maison se trouvait au bord de la mer Baltique, tout près de Dantzig (qui est à présent Gdansk, qui ces dernières années, n'en a pas entendu parler ?) des plages immenses au sable blanc. On se baignait à la bonne saison, mais l'eau était glaciale, aussi au bout de quelques minutes, je grelottais et devenais toute violette. Les autres supportaient allégrement.

Nous avions plein de petits copains, surtout deux voisins Joachim et Werner. On ne se quittait guère que pour aller manger ou dormir.

On s'amusait drôlement bien, grimpettes dans les arbres, sur des toits... des jeux où l'on risquait à tout instant de se rompre les os. Il est vrai que c'était Kiki (ma sœur) et Joachim, les deux grands qui menaient le train ; nous avec Werner, on suivait le mouvement.

C'est à cette époque que je fis connaissance avec la mort. Bien sûr, je connaissais le mot, dans les contes de fées et les histoires : il y avait des gens qui mouraient, de préférence les méchants, mais le fait n'avait aucune réalité. Or un jour, une des bonnes de la maison qui était fille de pêcheur, nous apprit que son petit frère, un gamin de douze ans, venait de se noyer. Cela nous avait beaucoup affectés et nous lui manifestâmes notre sympathie. Elle me prit par la main et nous emmena voir la dépouille du petit. Dans le cercueil reposait un beau gamin blond, guère plus vieux que nous, dans son costume blancs de marin, avec le grand col bleu. Le visage était calme, presque souriant, rien d'effrayant ; cependant cette immobilité de statue me remplie d'horreur. Ainsi donc pensais-je, il ne pourra plus jamais courir, s'amuser, manger, sourire ! C'était donc ça la mort : cette

immobilité... Ainsi les enfants aussi peuvent mourir, pas seulement les méchants ou les très vieux !!!

Je fus terriblement marquée par cette mort, et y pensais très souvent. Ce n'est pas pour moi que je craignais mais plutôt pour mes parents, ma sœur et tous ceux que j'aimais. Je me mis à prier Dieu soir et matin, Lui demandant, qu'il me prenne moi, plutôt que ceux que j'aime, s'il était nécessaire que quelqu'un meurt. C'est à partir de ce moment-là que mes réflexions sur la mort ont commencé. Bien sûr je ne passais pas mon temps à cogiter de sombres pensées, heureusement ! La vivacité de la jeunesse prenait heureusement le dessus.

*Je profite de ce que nous sommes sur ce thème pour vous livrer une des façons de voir les choses. Avant de devenir un spermatozoïde, qu'étions nous? Est-ce l'usine chimique de l'organisme de notre père qui nous a secrété, ou est-ce à l'état de microbe ou de bactérie que nous avons pénétrés dans son organisme et y avons été assimilés puis rejetés dans l'ovule mère qui fait notre devenir ? Le néant existe-t-il vraiment ? Nous sommes faits d'esprit, de chair, d'os et de viscères. Après notre mort qu'advient-il ? La chair se décompose-t-elle ? Notre cerveau y compris, là où se tient la raison, l'intellect, la vie. Cette décomposition venue, la chair se mue (entre autre) en odeur malodorante, en gaz. Nous nous échappons ainsi de notre corps, pour nous mélanger à l'atmosphère. Que sont les senteurs ? Les parfums ? Un gaz, une impalpable matière, qui existe ? Elle a une existence propre puisque nous la sentons. Poursuit-elle son chemin en onde odorante vers un ailleurs ? Qu'est donc une odeur? de quoi est elle faite ? Il y a les bonnes odeurs, les mauvaises... quel est leur composition?*

*Qu'est ce qui les différencie? Elles sont bien faites de particules de matières invisibles mais peuvent être différentes. Si ce sont des gaz, nous le devenons donc après la décomposition, et allons nous répandre, serons respirés, et peut-être à nouveau assimilés par un organisme humain qui nous reproduira. L'âme dans tout ça ? C'est peut-être comme ça qu'elle s'évade du corps ! C'est peut être ce qu'elle est après tout ! A moins qu'elle ne soit une onde, une radiation qui se dilue, ou se mélange à d'autres ondes de la même espèce. Souvent j'ai pensé à tout ça, et c'est*

*la seule façon logique, pour moi, d'expliquer les choses. Vous en ferez ce que vous voudrez...Après tout chacun a le droit de voir les choses de son balcon.*

Voilà...voilà... je reviens aux souvenirs de cette dernière phase de vie douillette et confortable. Et commença la dégringolade ! L'affaire d'importation montée par mon père (il y avait investi tout ce qu'il possédait) subit un crack terrible. Une imposition en douane augmentée dans des proportions impossibles à supporter. Tout fut englouti, et nous dans la débîne. Vente de la maison, nous en pension. Deux souvenirs de cette pension : un panaris très douloureux que je trimballais en pleurant et dont personne ne s'en soucia, jusqu'au jour où une brave blanchisseuse qui me vit en passant devant sa buanderie, tenant mon doigt énorme et tout blanc, et moi pleurant comme une Madeleine. Elle eut pitié de moi, me fit entrer dans sa buanderie, examina mon doigt, et me dit :

- Pleure pas mon petit, je vais t'arranger ça. Ça te fera pas mal tu vas voir. Elle sortit de derrière son col, une grosse aiguille, me trempa le doigt ainsi que l'aiguille dans l'eau bouillante de la lessive et crac... fendit la peau du panaris. Sortit soigneusement tout le pus, retrempa mon doigt dans la lessive et l'entortilla dans un bout de chiffon. Je n'avais plus mal et garde toujours la cicatrice en souvenir. Quand je pense que ni un surveillante, ni un professeur, ne se sont occupés de la petite bonne femme de six ans qui trainait son mal en pleurant. Fichu pension tiens !

C'est aussi dans cet établissement que j'appris à fumer En promenade, les « grandes », nous envoyaient (les plus petits) dans les bureaux de tabac, acheter des cigarettes, sois disant pour notre grand frère. En effet, les buralistes refusaient de vendre des cigarettes aux "bakfish" (adolescents). Pour notre récompense, nous avions droits à quelques clops que nous allions fumer dans les cabinets. J'étais très fière, j'arrivais à faire sortir la fumée par le nez. Tout le monde voulait voir, même les grandes. Je bichais et faisais volontiers la démonstration.

Un beau jour nous voilà à nouveau réuni... Cette fois dans un tout petit logement, dans la banlieue de Dantzig. Moi ça m'était égal pourvu que je sois avec mes parents. Je prenais tous les jours le tram pour me rendre à l'école. Toute seule

comme une grande. Je parlais déjà correctement l'Allemand, et ne me débrouillais pas trop mal en classe. 1920, 1921, 1922. Au cours de cette dernière année : nouveau changement. Mes parents partent pour la France. Séparation. Nous, ils nous laissent chez une cousine de mon père, en Pologne, à Weihérova, petite ville non loin de Gdynia.

Cette cousine que nous appelions Tante Edith, était une belle grande femme d'une trentaine d'années. Mariée à un Polonais du nom de Watcheslaw, avec une barbe noire et soyeuses et de grands yeux noirs très doux.



J'appris par la suite le degré de parenté entre mon père et elle. Leurs deux grand-mères étaient sœurs et Suédoises d'origine. La grand-mère de mon père avait été, dans ses jeunes années, enlevée par un grand personnage Russe qui lui fit un enfant (mon grand-père), puis la dota et la maria. L'enfant ne sut jamais qui était son père et en souffrit beaucoup. C'était "secret d'état!"

Il fut élevé dans une Institution pour jeunes nobles, fut d'ailleurs lui-même anobli (noblesse héréditaire !), fit des études et fut pourvu d'un poste de fonctionnaire dans les chemins de fer. Tante Edith ne pouvait pas avoir d'enfants, je ne sais pour quelle raison et c'est avec joie qu'elle acceptait de nous garder pendant quelques temps. La pauvre, elle n'avait aucune idée de ce que pouvait être une telle charge. Deux gamines pleines de vie, turbulentes et sans aucune notion de discipline. Au début, ça se passe fort bien, nous étions affectueuses, gentilles et elle contente de jouer à la maman. Peu à peu, le jeu dû la lasser.

Elle s'énervait d'un rien et nous punissait sévèrement. C'était soit une heure à genoux sur des pois secs, dans une petite chambre noire qui servait de réserve, soit le martinet sur les fesses nues ! ce dernier était fait de branches souples de bouleau, lié d'un ruban rose pour moi et bleu pour ma sœur, que nous avions dû fabriquer nous même sur son ordre.

Elle nous envoyait souvent dans la forêt toute proche, cueillir des myrtilles, avec interdiction d'en manger ne fut-ce qu'une seule. Voyez comme c'était amusant : passer la matinée à ramasser ces sacrés myrtilles sans avoir droit d'y goûter !

Bien sûr nous on en a mangé deux ou trois croyant qu'elle n'en saurait rien. Mais va te faire fiche, quand on est revenue elle nous a fait ouvrir la bouche, tirer la langue... et là horreur, elle était noire...

- Vous avez désobéie les filles, allez sur votre lit, déculottez-vous, préparez le martinet et attendez-moi.

On obtempérait. Que pouvions nous faire d'autres ?

Elle arrivait, dix coups bien assénés sur les fesses de l'une, dix coups sur celles de l'autre. La vache... c'est que ça faisait mal cette saleté de martinet.

Certaines fois après la séance, elle se mettait à pleurer en nous embrassant, nous demandant pardon de ses violences. Disant qu'elle n'avait pas l'habitude des enfants, qu'elle était nerveuse, et je ne sais plus quoi encore... Nous, on n'avait pas l'habitude d'être battues, ça a fait un drôle de changement !!

J'étais une enfant douce et affectueuse, (c'est ce que m'ont dit les parents par la suite) et ces brutalités injustifiées la plus part du temps, sinon par l'état des nerfs de la Tante, me remplissaient de terreur. Elle n'a jamais su la chère dame à quel point elle m'a brisée le caractère !!... et ça à tout jamais.

On parle beaucoup de traumatisme maintenant, j'en ai récoltée de sérieux grâce à ses soins.

Que je vous raconte un peu l'épisode de mon singe (à chaque fois que je bois un petit coup de trop, je ressors l'histoire du singe! voyez si ça m'a marqué).

Depuis notre départ de Finlande et de par nos multiples pérégrinations, il a fallu, quitter des gens, des lieux, des objets auxquels nous tenions. On ne pouvait pas tout emporter. J'avais pu conserver mon singe, mon ami, celui que je serrais dans mes bras pour dormir, celui auquel je disais ma tristesse, mon chagrin. J'avais aussi un Fritz, tout rouquin, une poupée et encore quelques bricoles. Mais celui auquel je tenais le plus c'était mon singe .

Noël arrivait, on faisait des préparatifs. L'arbre, les guirlandes, et tout le toutim...

Voilà que la Tantine me dit :

-Tu sais, tu es une petite fille très gâtée, tu as tout plein de jouets, mais il y a des petits malheureux qui n'ont rien. Regarde les enfants du concierge (tu parles! c'était une bande de chenapans, de tous âges, braillards, dépenaillés, mal embouchés), les pauvres, ils n'auront sûrement rien pour leur Noël.

- Les pauvres, dis-je.

- Tu devrais bien leurs donner ton singe...

- Mon singe ??? Mais c'est mon ami. Prenez plutôt, Fritz ma poupée...

- Non, non, c'est ton singe qu'il faut donner, justement parce que tu y tiens tant.

- Je ne pourrais plus dormir si je n'ai plus mon singe.

- Eh bien, tu n'es qu'une petite égoïste. La vraie bonté c'est de donner ce à quoi on tient le plus. Le bon Dieu ne t'aimera plus si tu as le cœur aussi sec.

Pauvre de moi !!! que pouvais-je dire ? Que pouvais-je faire? Je ne voulais pas être une petite fille égoïste, mauvaise, et c'est en m'arrachant le cœur que je cessais de lutter. Y a rien à faire contre le bon Dieu, et la Tante...

C'est comme ça que dans la vie par la suite, je n'ai jamais eu envie de lutter pour obtenir ou garder quoi que ce soit et je donne volontiers ce que je possède.

- donnez donc mon singe, dis-je d'une voix brisée.

Ainsi fut fait et le lendemain de Noël, je vis les petits monstres du concierge jouer au foot, dans la cour pleine de gadoue et de neige, avec mon ami le singe !

De la fenêtre, je regardais ce spectacle le cœur déchiré et avec des larmes de désespoir.

Ah ! Elle m'avait bien mâtée la bonne âme...

Notre séjour en Pologne dura neuf mois. Les seuls bons souvenirs que j'en garde c'est la tendresse de l'oncle et nos longues promenades en forêt à ramasser des champignons (et il y en avait !), des myrtilles, des framboises et des fleurs.

Nous avons eu le temps d'apprendre à nous débrouiller en Polonais, une langue de plus, pourtant nous parlions le Russe avec les oncle et tante.

Un jour, avec notre petit barda, ils nous ont conduits à Gdynia qui est un port (comme chacun sait ou ne sait pas !) et nous firent monter a bord d'un cargo Français qui allait au Havre. On allait, enfin rejoindre les parents...

Des adieux pas trop déchirants. Elle devait en avoir assez de nous, comme nous en avions assez d'elle. Seul regret l'oncle.

Quelle aventure!! Seules sur ce navire. Elle nous avait bien confiées au capitaine du bord, mais il avait bien autre chose à faire qu'à surveiller deux gamines, qui ne parlaient seulement pas le Français. A vrai dire, c'était notre second voyage seules, la fois précédente, ça avait été les trois jours de train Riga-Dantzig.

A bord, j'étais immédiatement tombée amoureuse du commissaire. Dieu qu'il était beau !! et pour pouvoir l'approcher, le toucher, je jouais à faire le petit chien, lui mordillant les mollets, ce qui l'amusait beaucoup. J'étais très bécasse !

Aussi loin que je remonte dans mes souvenirs, j'ai toujours été amoureuse de quelqu'un. En Finlande c'était un ami de mon père, qui a été aussi (je l'ai su par la suite) le grand amour de Maman, qui failli divorcer pour l'épouser (?). Il est mort de la grippe Espagnole lors de la grande épidémie des années de guerre 14-18 ; et ce mariage n'a pas eu lieu. Les parents ont depuis cette époque vécu d'une façon très libre, se retrouvant de temps à autre, à cause des enfants. Les enfants ! Les enfants ! J'avais parfois l'impression d'être un colis !!

De toute façon ce n'est pas à moi de critiquer, la vie est ce qu'elle est, on est obligé de la subir... et les parents font comme les autres : ce qu'ils peuvent, et moi je les aimais éperdument.

Le premier matin de notre navigation, comme les autres nous allons prendre notre petit déjeuner dans la salle à manger. C'était grand, ça nous a paru

somptueux. On s'installe, le garçon s'approche et demande en Français ce que nous voulons... Ouai... ouai... voilà où la difficulté commence. Ma grande sœur avait bien des notions de cette langue, ayant eu une demoiselle française pendant un temps à Helsingfors, mais trouvez donc comme ça, d'un coup, comment on dit le produit qui sort du derrière de la poule... c'est pas évident quand on n'a pas l'habitude d'une langue.

On dit coq, d'évidence... c'est pas ça. Poule, satana perkoula (juron Finois), c'est pas encore ça. On fait cet cot, cot, cot... avec les mains on dessine un œuf... Le bandit de garçon fait semblant de ne pas comprendre, aux tables autour de nous le silence se fait, tous les yeux sont fixée sur nous... Oh, les vaches... ces adultes... Ils ont des yeux rigolards (maintenant, je les comprends les gens, ça devait en effet être rigolo, ces deux mauviettes se débattant avec cette langue peu familière). En fait on devait nous regarder avec sympathie, mais nous, on était vexé.

Enfin, un gentil Monsieur nous interroge en Allemand, et on put s'expliquer, comme des êtres normaux. Œufs coques, chocolat au lait, tartines, confiture. Tout était délicieux, hélas, le temps s'étant gâté, de grosses vagues secouent le bateau, je dus restituer tout le déjeuner. Je crois bien que de toute la traversée je ne remis pas les pieds dans la salle à manger, seule ma sœur, qui avait le pied marin allait s'empiffrer de bonnes choses.

Pas de chance, le temps était définitivement abominable. Et ça secouait et ça balançait, à croire que notre dernière heure était arrivée. Trois jours et trois nuits de cet enfer mouvant. Même il a fallu se mettre à l'ancre, pendant toute une journée, ce qui prolongea le voyage d'autant.

Puis il y eut une accalmie, on put reprendre la route (si je puis dire). Le soir, je sortis de mon trou et allais faire quelques pas sur le pont accompagné de ma frangine. D'un coup on entend une voix qui chante une chanson Française : le petit mouchoir de Cholet !! Voyez je m'en souviens encore !! faut dire que c'est parce que, c'est mon beau commissaire qui la chante. Et j'étais jalouse... car il te regardait une nana, dans le blanc des yeux... que moi, pauvre de moi, avec mes 9 ans, je pouvais pas lutter, encore un coup.

Je n'ai pas pleuré mais ma sœur s'est bien moquée de moi... Le voyage tirait à sa fin. On vit au loin les côtes de France enfin... Je me jurais ce jour là, que quoi qu'il advienne, je ne quitterais jamais ce pays. Assez de cette éternelle errance, en neuf ans. J'avais vécu en Finlande, en Lettonie, en Allemagne et en Pologne. Ça suffisait.

## 2. Mon arrivée en France

Le bateau manœuvre pour se mettre à quai... je l'aperçois, elle, enfin... Maman.

Nous descendons nous nous jetons dans ses bras... quand soudain, oh ! horreur !! Où sont ses merveilleux cheveux ? si longs, si soyeux que nous brossions avec ravissement.

Elle a un ridicule petit chapeau gris qui lui serre la tête et lui descend sur les yeux. Elle voit ma stupéfaction, ma désolation.

- Pourquoi tu fais cette tête là ? Me demande-t-elle.
- Tes cheveux, où sont tes cheveux ? Qu'en as tu fait ? Criaais-je.
- Je les ai coupés, à la mode de Paris.

Mais cette dame là ce m'est plus ma Maman, c'est une inconnue, jolie, bien sûr, mais plus autant que celle que j'avais quittée. Et maintenant commence le vrai exil...

La dèche, les chambres d'hôtels sordides, nous étions devenus des émigrés, des vrais. Sans maisons, sans argent, sans amis. Pour commencer nous logions dans une minuscule pièce dans un hôtel du 9<sup>ème</sup> arrondissement de Paris. Une rue noire et aussi sinistre que l'hôtel. Puis ce fût la pension. Les émigrés Russes, qui avaient déferlés sur la France, furent regroupés, par je ne sais quel organisme, et les enfants disséminés dans les institutions qui disposaient de places libres. Nous, nous avons été dirigés sur Vendôme, nous étions environ une quinzaine de petites Popoff.

Ô, Vendôme... que de tristes souvenirs... Cet immense dortoir froid, ces toilettes du samedi soir, avec une bassine d'eau chaude, pour faire sa grande toilette, dans un cagibi spécial, où on s'enfermait à tour de rôle. Fallait pas enlever sa chemise de nuit et laver son zizi en la relevant pour pas qu'elle se mouille.

Les maladies se soignaient à l'huile de ricin. Qu'on ait mal à la gorge, un panaris ou un mal de tête, ça fait rien, tout à l'huile de ricin. J'ai attrapé des engelures

épouvantables, mes mains et mes pieds suppuraient, du coup on stoppa l'huile, et on me badigeonna, avec une mixture d'alcool où macéraient des fourmis rouges... parole ! Je passais l'hiver comme ça, sans pouvoir me chauffer, ni marcher, une camarade de bonne taille me transportait sur son dos jusqu'en classe.

En classe... Oh misère !! Au jardin d'enfant devrais-je dire... avec les tous petits, à apprendre le B, a, Ba.

J'apprenais à parler, à lire cette langue que les tout petits, s'ils ne savaient l'écrire, la parlaient... et se moquaient de moi qui avais tant de mal à prononcer certains mots, notamment ceux avec des « R », que je roulais abominablement.

Pour moi qui parlais couramment trois langues et me débrouillais en Finlandais et en Polonais, qui à l'école en Allemagne avais déjà abordé l'algèbre, le Grec, je me trouvais reléguée au rang de marmot qui ne savait ni lire, ni écrire leur propre langue.

Il y avait aussi ceux qui me traitaient de "sale étrangère" qui vient manger le pain des Français, de "sale Cosaque", je savais seulement pas ce qu'étaient des cosaques !! et c'était d'autant plus offensant. Bref, j'étais pas heureuse.

Très vite je me suis fait une liste de mots courants avec la lettre « R » et pendant la récréation, je m'installais dans un coin de la cour et répétais ces mots en essayant d'avaler ce foutu « R » de malheur.

Je fis des progrès assez rapidement et me retrouvais enfin avec des filles de mon âge.

La directrice, vieille dame très comme il faut, quoiqu'un peu « pisse vinaigre! », nous avait interdit à ma sœur et à moi, de parler en Allemand ou en Russe entre nous ! Que pouvais-je parler au début sinon une de ces langues ? Bien non, elle était là avec ses punitions dès qu'elle nous pinçait sur le fait.

A part ça, on nous trainait à tous les offices religieux, messes, vêpres, parfois deux fois par jour. L'Eglise était loin de la pension et l'hiver par le froid c'était une torture de faire ces allers retours sous la neige ou la pluie.

Nous n'étions pas catholiques et aurions pu être dispensées de suivre l'enseignement religieux, mais le Curé qui donnait les cours de Caté était sympa et me rappelait mon oncle Watchelaw. C'est ainsi que je me retrouvais 1<sup>ère</sup> en Caté... pour une hérétique c'était drôlement fort !

Le brave curé voulait me rebaptiser, comme je l'étais déjà, je ne voulais pas renier la religion de mes ancêtres !!! Douce rigolade, quand j'y pense... un grand-père qui avait été protestant et l'autre sans doute un peu juif sur les bord... Tout ça, je l'ignorais à l'époque. Mes père et mère étaient orthodoxes, je le resterai donc (ce qui ne m'a pas empêché d'abjurer plus tard, pour me marier à l'Église ).

Quelques bons souvenirs de longues promenades dans la campagne environnante, où en octobre nous trouvions encore quelques pommes sur les arbres dénudés de leurs feuilles. L'odeur de la grange où étaient entreposés la réserve de pommes pour l'hiver. Nous allions nous y cacher, mais je ne pense pas en avoir jamais fauchées. La pomme de Riga m'en a sans doute empêché.

Nous sommes restées deux ans à Vendôme.

Un jour la directrice nous convoque, nous dit d'aller nous habiller qu'on allait nous conduire à la gare et nous mettre dans le train pour Paris. Nous étions tout étonnées, mais aussi contentes, car nous n'avions pas revus nos Parents étant restées à la pension pour les grandes vacances.

Nous nous apprêtions à aller faire nos valises quand la dirlo nous dit :

- Pas de bagages mes enfants, vous partez sans rien emporter.
- Mais au moins le petit sac que Maman nous avait offert pour Noël.
- Non, rien, du tout. Vos parents sont en retard pour payer votre pension, vos affaires restent en gages. On vous les rendra quand ils auront payés.

La honte nous submergeait, nous n'avions aucune notion de la situation actuelle des parents. Nous les savions honnêtes et ne comprenions absolument pas, ni pourquoi, ni comment ils avaient pu négliger de payer.

Notre pauvre bagage, se composait pour chacune de nous; d'une couverture datant de Finlande, d'un oreiller en plumes, de deux chemises de nuit et quelques vêtements un peu courts (on avait grandi !) et puis du petit sac (sur le rabat du mien il y avait un chameau et un palmier). Et merde ! Encore un coup il fallait tout laisser... (comme quoi il ne faut jamais s'attacher aux biens matériels ici bas).

Paris, la gare d'Austerlitz ou d'Orsay, je me rappelle plus. Maman, joie de la retrouver. On prend un tram, puis un autre, puis un troisième, c'était loin où nous allions. Villejuif, que ça s'appelait, ça s'appelle toujours comme ça, d'ailleurs...

Descendu du tram, il fallait encore marcher un bon bout de temps pour arriver à une minuscule bicoque, faite de bois et de plâtre, sur cour cimentée, finissant sur un hangar où Papa travaillait à mettre au point, une de ses inventions : un changement de vitesse automatique pour l'automobile !!!

Il avait trouvé un Sud Américain intéressé par la chose, qui finançait (au rabais !!) la réalisation du projet. Papa en salopette toute graisseuse, les mains pleines de cambouis, travaillait 16 à 18 heures par jour.

Nous nous entassions à quatre dans une minuscule pièce, l'autre étant réservée comme bureau, pour le financier.

J'y ai vécu de bonnes heures dans notre zone ouvrière. D'abord, j'étais avec les parents, donc tout allait pour le mieux. Nous nous nourrissions de tapioca au lait. Maman ne savait pas faire grand chose, l'avait jamais fait de cuisine de sa vie (par la suite elle a appris), mais ça n'avait aucune importance.

Le coin était des plus pittoresque. Des maisons en bois, en dur et même en tôle ondulée, habités par un biffin avec (tenez vous bien) 24 gosses !

Notre voisin immédiat était aussi dans la biffe... chiffons ferraille à vendre... (on ne connaît plus ça à présent). C'était un jeune ménage, Juifs de Bessarabie ou de Biélorussie, je ne sais plus, parlant le Russe et surtout le Yedish (j'avais fini par apprendre pas mal de mots à force d'entendre Hay Kele). C'était leur gamine de trois ans qui ne savait parler que ça et était toujours fourrée chez nous, ainsi que sa mère du reste.

Ils étaient deux frères, seul Joseph était marié. Tous deux travaillaient comme des forcenés, trainant une charrette à deux roues et parcourant les rues, en lançant leur cri : chiffons... ferraille à vendre... peaux de lapins. Je crois qu'ils faisaient aussi les poubelles. La charrette, se transforme bientôt en voiture à cheval, puis en camion, puis en deux, vint aussi une automobile : une Dedion-Bouton. Ce fut dans ce véhicule, que je découvris le plaisir de la voiture. En peu de temps, ils se sortirent de la dèche et évacuèrent notre quartier, pour une zone plus en rapport avec leur situation nouvelle !!

Pendant ce temps, mon pauvre père continuait à se crever la peau pour un salaire de misère, rencontrant des difficultés de tous ordres pour la mise au point de son invention. Le sud-Amerloc trouvant que ça n'allait pas assez vite, laisse tomber mon pater, et s'intéressa à l'invention d'un autre émigré Russe. Celui-là avait trouvé le moyen (disait-il) de capter l'électricité de l'air...

Mais ça c'est une autre histoire...qui a fini en justice.

Nos autres voisins, un ménage dans la cinquantaine avec deux jeunes enfants venus sur le tard. Néné le rouquinos et Ginette, 10 ans et 7. Nous sommes devenus inséparables, et avons formés une petite bande de gosses tranquilles et gentils, souvent attaqués à coups de cailloux, par la meute hurlante et violente composée en majeure partie par la progéniture du biffin.

En général nos jeux étaient plus paisibles. Nous allions jouer à cache-cache sur la « butte », ou bien, assis en rond, nous nous racontions des histoires.

La « butte », c'était notre espace vert.

Située derrière nos maisons, cette ancienne carrière d'extraction de sable était abandonnée. Il y avait des trous profonds et vastes, là où le sable avait été prélevé, et aussi des bosses, sortes de monticules, où avec le temps des arbustes et des herbes avaient poussé. Puis surtout, il y avait cette butte, la petite montagne, recouverte elle aussi de végétation. Espace vital, espace vert.

Nous, les enfants pauvres, qui ne connaissions pas les vacances à la mer ou à la montagne, nous avions la campagne aux portes de Paris. En effet, touchant la

carrière qui était de bonne taille, venaient des champs de cultures à perte de vue jusqu'à l'horizon.

Ces champs nous les longions sur des kilomètres pour nous rendre à l'Ecole Communale de Villejuif, située dans le centre. Par la pluie, la neige, le vent, dans la nuit noire, les jours d'hiver, nous nous tapions tout ce chemin. A l'époque, les cars de ramassage scolaire, ça n'existait même pas dans nos imaginations... ou dans nos rêves. Ah! On peut dire qu'on n'était pas dorloté !

Ça vous endurcis le tempérament ou ça vous fait crever !!

Nous, on en est sorti, sans trop de mal, en apprenant des tas de choses et sans devenir des délinquants.

J'eus à affronter la salacité d'un vieux salingue à grosses moustaches et au visage blême. Ce vieux dégoutant revendait des fruits abimés qui n'avaient pas été écoulés sur les marchés.

Il avait un vaste hangar où la population des fauchés venait se ravitailler. Parfois les fruits étaient à peine touchés, ils étaient murs et délicieux.

Ma mère m'envoyait souvent, mais j'avais peur d'y aller. Le vieux voulait toujours m'attirer dans le fond du hangar, il me disait:

- Viens petite je vais te montrer quelque chose... et après je te donnerais plein de fruits pour rien!...

Pensez si j'allais l'écouter !! je prenais mon kilo de fruits et filais à toute vitesse.

Il eut quand même le temps de me montrer... son quelque chose !! Seulement de loin. Un horrible bout de bidoche blême qu'il sortait de sa culotte !! Et agitait en me disant :

- Viens, viens.

C'était terrifiant. J'ai racontée le truc à ma mère, mais ça n'a pas eu l'air de l'impressionner outre mesure, elle continua de m'envoyer chercher des fruits, malgré mes refus réitérés.

Je m'arrangeais alors pour me faire accompagner par Néné ou Ginette, ou par n'importe lequel de mes petits copains. Ainsi j'eus la paix. Le sexe, bien sûr j'en avais entendu parler. Déjà à Dantzig, un petite copine dont j'ai eu pitié, parce qu'elle était tenue en quarantaine à l'école, m'avait raconté les galipettes qu'elle faisait avec son Papa sur le tapis du salon.

Je trouvais ça très dégoûtant, mais la chose ne me préoccupa pas outre mesure.

J'étais encore très enfant et ne m'intéressais qu'aux animaux, à la nature et aux jeux de mon âge.

Le travail scolaire marchait tant bien que mal. Le pire de tout c'était l'orthographe !! Aï, aï, les quarante fautes par dictée. Pas étonnant, en Allemand il faut deux « m », à Maman, et deux « p » à Papa. J'avais une tendance fâcheuse de coller un doublé de lettres là où il n'en fallait pas. Maintenant encore ça m'arrive.

Je progressais cependant assez vite et me trouvais dans ma classe d'âge. Voilà qu'à nouveau, il a fallu nous séparer.

Une nouvelle pension. Ivry ou Vitry, je ne sais plus. C'était sinistre là-dedans. Nous ne sommes pas restées longtemps, le prix des pensions devait encore être trop fort pour le budget des parents.

Papa trouva du travail à Paris, dans le garage d'un de ses vieux copain qui avait mieux réussi. Ce dit copain avait été son associé dans l'affaire de Dantzig, mais avait retiré ses capitaux juste avant le crac, qui fit perdre tout son fric à mon Papa.

Le voilà donc devenu mécano. Toute la journée sous les voitures, réparant des taxis toujours pressés, à tel point qu'il finit par y passer aussi ses nuits... L'esclavage... pour un salaire dérisoire, bien entendu... Entre copains voyons... Lui ne ménageant pas sa peine et l'autre ménageant ses sous.

Pauvre père ! Le brillant officier, le chef d'une grosse entreprise, le voilà sous-prolétaire. Les mains déformées par l'arthrite, toutes les articulations gonflées, travaillant dans ce garage glacial dans la graisse et l'huile de vidange... Oui, pauvre Papa.

Il habitait en face du garage, dans un hôtel de dernière zone, une minuscule chambre, sans eau courante, sans aucun confort. Pendant ce temps Maman, qui ne savait rien faire, sinon jouer du piano, se mit courageusement au travail. Je ne sais par quelle entremise, elle entra dans un atelier de confection d'imperméables. Le patron un Juif Russe (toujours dégourdis ces gars là, y a pas à dire !), avait empli son atelier d'émigrés (Russes, Roumains, Yougoslaves...) sans qualification. La plupart anciens officiers. Certains se mirent aux machines à coudre, d'autres au collage. A l'époque les impers, étaient faits dans une sorte de toile cirée. Pour la finition, on collait des bandes sur les coutures. Ma mère devint une excellente ouvrière colleuse, fière de son rendement. Elle nous reprit avec elle et nous habitons toutes les trois dans une chambre d'hôtel avec lavabo et eau courante ! Quel luxe !!

Cette fois j'allais en classe à l'école communale du Kremlin-Bicêtre. Commune voisine de Villejuif.

Nous avons grandies, j'allais sur mes 14 ans, c'était l'année du Certif... que je passais avec même une mention « Bien » !!!

Pas peu fière la louloute !! J'avais en si peu d'années rattrapé les filles de mon âge, mais réussie un peu mieux que beaucoup de mes camarades de classe.

Le problème était de savoir si j'allais continuer mes études. Dans un sens j'aurais bien voulu, mais dans l'autre je voyais le mal que se donnaient les parents pour nous faire vivre, je voulais travailler et gagner quelques sous pour les soulager.

Ma dernière maitresse, de la classe du certif m'encourageait à poursuivre. Elle me prédisait un bel avenir... savez pas dans quoi ? Je vous le donne en mille... en Littérature !!! Rien que ça.

Elle se basait sur mes notes de composition Française, qui étaient excellentes, malgré de nombreuses fautes d'orthographe.

Hélas! mon père trouvait que pour une fille, il n'était pas nécessaire d'avoir des diplômes. Tu te maries, tu as des gosses, et ton mari pourvoira au reste !!

J'étais trop gamine pour discuter. Le sort en est jeté, je vais chercher du travail.

Encore un changement. Ma mère me renvoie à mon père et disparaît dans la nature.

Ma sœur entre temps s'était mariée et vivait en banlieue. Je me retrouvais donc seule avec Papa, qui loua une chambre voisine à la sienne, sous les toits. J'avais juste une "tabatière" pour me donner le jour et je pouvais voir les nuages défiler au dessus de ma tête.

Cet hôtel se trouvait à côté d'un entrepôt de bois. Une minuscule cour (où se trouvait l'édicule WC desservant hôtel et restaurant ; c'était un Bougnat le proprio ! il vendait aussi du charbon et du petit bois d'allumage, des ligots!) séparait l'entrée de l'entrepôt. Deux fois en quelques mois en pleine nuit nous avons failli cramer. Le feu s'en donnait à cœur joie dans ce bois sec et les flammes léchaient notre baraque et grillaient les montures des fenêtres. On a eu tout juste le temps de se tirer en catastrophe.

J'ai trouvé du travail dans un magasin de vente de pièces détachées pour automobiles. L'entreprise se composait du magasin de vente, d'un bureau, et d'un garage. J'étais à la vente et comme je savais lire et écrire ! Je remplissais des fiches, tenait à jour l'état du matériel.

Là commence le premier contact avec la vie professionnelle, en fait la vie tout court.

J'avais un chef, la trentaine, sa femme était employée du bureau et le surveillait de près. Il en avait grand besoins : un coureur de première ! Non seulement il trouvait le moyen, pendant les heures de travail de se farcir des nanas, mais il entreprit de me serrer de près dans les coins !!!

J'aimais pas ça du tout, et le repoussais avec vigueur, le menaçant même de prévenir sa femme s'il ne me laissait pas en paix.



Mon plus grand désir à l'époque était de devenir ballerine. Je ne rêvais que de danse classique. La Pavlova sans doute... y était pour quelque chose... Elle était en pleine gloire.

Comment faire? Je ne connaissais personne qui pouvait me guider ou me donner un conseil. Pour tout amie, je n'avais que la petite bonne de l'hôtel. Une gentille gosse, pas belle, bancale, venant de son Auvergne natale et que le saligaud de Bougnat devait sauter dans les coins !

Avec elle, le dimanche, nous avons fait tous les bals Auvergnats de la rue de Lappe et des environs.

Mais pour me dire comment je pouvais entrer à l'Opéra et suivre des cours, elle pouvait pas me servir à grand chose.

Un jour cependant (Maman était revenue et s'était installée avec moi dans ma chambre), on fit connaissance d'une magnifique créature, Caucasienne immigrée comme nous. Son chevalier servant se trouva être un vague cousin au quatrième degré de ma mère.

Lui, nous apprit qu'au Chatelet, il y avait des cours du soir gratuit... Ô joie ineffable! Il vint même avec moi, et je fus admise au cours du soir de Monsieur Veltchek. Par la suite j'eus comme professeur Madame Gantcherova... Ainsi pendant un an je suivis les cours de mes rêves. C'était très dur. Le jour je travaillais au magasin où l'on ne m'épargnait guère : quand notre coursier n'était pas venu, on m'envoyait à sa place dans les usines chercher des pièces détachées, parfois terriblement lourdes qu'il me fallait trimbaler dans le métro. Parfois j'ai cru que j'en crèverais... pourtant je suis encore là. Le soir, sans prendre le temps de manger, je filais à mes cours. Là, j'assurais deux heures et demi à trois heures d'exercices épuisants; puis filais à tout allure pour ne pas rater le dernier Métro. Arrivée dans ma chambre, je me faisais une vague bouillie de flocon d'avoine au bouillon Kub, et m'affalais morte de fatigue sur mon lit.

Le lendemain matin, je courrais à mon travail.

Trois fois par semaine de ce régime, au bout de peu de mois j'étais complètement épuisée. Pourtant, je ne voulais rien lâcher. J'étais plein d'enthousiasme, pour la danse, progressais de mois en mois, et mes professeurs semblaient satisfaits de mon évolution. M'ont même dit que j'étais très douée !!! Que d'heures magnifiques j'ai passées dans ce sous-sol crasseux du Chatelet, suante, rompue mais heureuse...

Je m'étais fait deux amies aussi passionnées que moi : Henriette et Mimi, l'une blonde, l'autre brune.

Henriette était surtout très douée pour l'acrobatie, elle se désarticulait d'une façon extraordinaire, et a fini par faire une petite carrière de contorsionniste.

Mimi avait un petit corps de statuette, avec une poitrine un peu trop importante pour une ballerine. Elle non plus n'a pas fait carrière dans la danse, son destin l'a conduit en maison Close !!! Nous nous étions perdue de vue et quand je l'ai retrouvée par hasard, elle était déjà dans la profession .

Elle était gênée et m'a prévenu tout de suite de la situation :

- On ne fréquente pas une Pute ! m'a-t-elle dit avec tristesse.

Cela ne m'a pas empêché de la ramener chez moi avec l'espoir de l'aider à s'en sortir.

C'est elle qui a décroché et a disparu de ma vie.

Son histoire est vraiment dramatique.

Elle avait quatre sœurs et deux frères, un père ivrogne, qui violait ses filles quand elles arrivaient à 13 ou 14 ans. L'ainée des filles après avoir été violée a fichu le camp de la maison, et a fini sur le trottoir. Quand la seconde a été violée, elle a été se jeter dans la Seine et en est morte.

La pauvre mère désespérée, n'a pas voulue que le même sort tragique arrive aux trois filles restantes et s'est sauvée à Paris pour que son mari ne la retrouve pas. Elle faisait des ménages pour pouvoir nourrir sa nichée.

La fille ainée avait trouvé un brave gars qui l'a sortie du trottoir, ils se sont mis en ménage, il voulait même se marier. Le mauvais sort s'en est mêlé : il est mort juste avant, écrasé par une voiture. Mais pendant qu'il vivait encore, le jeune ménage aidait la mère comme il pouvait.

Mimi avait 15 ans quand je l'ai connue, elle était pure, innocente, nous avons suivis les cours ensemble pendant un an. On se voyait beaucoup, on s'aimait bien, mais la vie nous a séparé, on s'est perdue de vue. C'est donc beaucoup plus tard que j'appris son destin, pour reperdre définitivement sa trace.

Un soir où j'arrivais au cours bien en avance et attendais l'heure devant la loge du concierge, celui-ci vint me faire la cosette.

- Et qu'est ce qu'une bonne petite fille comme toi vient faire dans ce milieu pourri ? Me dit-il.

- Pourquoi pourri ? Je ne comprenais pas. Il ne se passait rien de mal à nos cours.

- Mais ma pauvre petite, tu ne sais pas ce qui t'attend. Pour entrer dans le corps de ballet, il te faudra coucher avec le régisseur, le machiniste et va savoir avec qui encore ? Et après, si tu veux être soliste, il te faudra encore coucher et recoucher, avec des tas et tas de gens, non crois moi c'est pas un métier, c'est que de la boue.

J'étais horrifiée, dégoutée. Est-ce possible que ce soit vrai. Je ne voulais pas de ça, je voulais seulement danser... mais si vraiment il fallait passer par tous ces lits, alors non. Je préfère renoncer tout de suite.

C'est comme ça que j'abandonnais la danse à mon grand regret.

Il faut dire que cette conversation est survenue à un moment où j'étais particulièrement épuisée par le genre de vie qu'il me fallait mener, et que je sentais que je ne pouvais pas durer longtemps dans ces conditions.

Comme j'étais aussi passionnée de cinéma, je me suis dit, dans mon innocence, si le milieu danse est pourri, le cinéma ça doit pas être pareil, je vais essayer de ce côté là...

Bonne Mère !!! Quand j'y repense... que d'illusions. Qu'il me faudra perdre les unes après les autres, avec douleur et amertume. De toute façon la vie décide bien souvent pour nous.

J'ai déjà dit que ma sœur s'était mariée. Avec son mari, ils ont essayé de nous venir en aide. Mon bauf était à la tête d'une petite affaire, il proposa à mon père une place de chauffeur de camion. Nous avons donc quitté Paris pour la banlieue où ils habitaient. Pendant un temps, nous avons été hébergés chez eux, couchants tous trois dans le salon. J'avais pas d'atomes crochus avec le bauf. Faut dire qu'il savait pas me prendre et que j'étais pas commode non plus à cet âge.

Il trouva une maison voisine de la leur, dont le proprio fonctionnaire, était affecté quelque part en Afrique, et comme déjà à cette époque, il y avait pas mal de cambriolage, il était content de la faire occuper par des gens présentant des garanties solides, et qui dégageraient sans faire d'histoires le moment venu. C'était une grande maison vaste, claire, avec un jardin, donnant sur la Seine. On s'y baignait à la belle saison... Chose impossible maintenant... vu l'état de l'eau.

Il y avait même un piano et j'adorais écouter Maman jouer du Chopin, ou la rêverie de Schumann. Mon père aussi jouait très bien, mais il était devenu maladroit avec ses pauvres doigts tout gonflés par l'arthritisme.

Il travaillait donc comme chauffeur et nous avec Maman, on trillait des lentilles, des haricots, ce qui nous était payé au sac, pour trois fois rien. C'était déjà mieux que rien.

C'est marrant, on les trillait ces sacrés haricots, enlevant soigneusement tous les cailloux et autres petites ordures et une fois que c'était fait, on devait en remettre, une certaine quantité, autorisé par la loi. Ça faisait autant de fayots d'économisés. Bon, on s'est farcis cette petite vie pendant un certain temps, je commençais à devenir enragée.

Moi, la vie m'attendait ! Je devais faire de grandes choses, conquérir Paris, devenir Star... pour le moins... Que faire dans ce trou perdu,

A part les haricots ?

Un jour on décide avec Maman de changer de crémerie... on plie bagage, direction la capitale, pour chercher du travail.

On s'installe dans un infâme hôtel de dernière catégorie, (faut que je vous le décrive, il doit plus en exister maintenant des comme ça) Hôtel-Restaurent Bougnat bien entendu... crasseux, minable. La chambre (sans eau, sans confort, nature !!) donne sur une cour où les marchands des quatre saisons viennent ranger leur charrette pour la nuit.

Un lit en fer, une chaise, une petite table supportant une cuvette ébréchée, un broc, et tout plein de punaises !!! (ça il y en avait !!!). Le plancher à claire voie, on voyait les pavés de la cour... aurait pas fallu être trop grosses, on passait au travers... Le soir, jusqu'à minuit, on avait droit au fouchtri de fouchtra des voix avinées du bistrot, notre voisin.

On avait droit aux bagarres, aux gars qui venait pisser dans la cour. Malgré un édicule puant, prévu à cet usage.

Ben quoi ! on était pauvre, on pouvait pas se payer un palace !!

Autour de la cour courrait un balcon de bois, desservant des chambres, où l'on montait par un escalier branlant.

J'suis sûre que tout ça devait dater de Louis XIV ! probable que c'était un relai à chevaux du temps des diligences.

Rien n'avait du changer depuis quatre siècles.

Face à notre chambre, de l'autre coté de la cour, y avait un jeune ménage d'Espagnols, qu'on voyait toujours tendrement enlacés, mais je ne comprenais pas, dès qu'il était revenus du travail, la pauvre petite femme poussait des hurlements épouvantables, qui me retournaient les tripes. Il me semblait qu'il devait taper dur, mais elle ne lui en voulait pas tellement, car après ça, ils ressortaient, toujours enlacés... et dès qu'ils revenaient, ça recommençait... J'ai bien demandé à Maman des explications, voir si elle, elle comprenait, mais parait que non... Je ne compris que beaucoup plus tard. La course au travail commença. Comme je n'avais aucune qualification sinon de vendeuse, j'essayais toutes les boutiques, et je finis par

dénicher une place, dans une mercerie-bonneterie, vendant des colifichets. Il y avait déjà trois autres vendeuses, (on payait pas cher les employés en ce temps!!)

Je n'y fis pas long feu !! La Patronne, une grosse Madame, peinturlurée, mielleuse avec les clientes et rogue avec le personnel. Puis un mari, vieux-beau à guêtres blanches, et fleur à la boutonnière qui essayait toujours de coincer les vendeuses dans les coins. J'étais là depuis trois jours que le voilà qui me rejoint dans la réserve au sous-sol où j'étais venue chercher quelque chose. Et le voilà qui de but en blanc tente de m'enlacer... Oh, pas de ça Lisette !! J'ai pas renoncé à la danse pour ne pas coucher, pour maintenant me laisser tripoter par un vieux matou en chaleur... Aussi le repoussais-je vigoureusement. Il avait pas l'habitude le mec!! Il a pas aimé. D'autant que je l'ai menacé de tout dire à sa Dame. Quand je remontais de la resserre toute rouge d'indignation, les copines ont compris.

- Alors t'y as eu droit aussi ? me demandaient-elles.

- Oui, je te l'ai envoyé dans les cartons de colifichets, ce vieux cochon, dis-je.

- Ben ma p'tite tu vas pas faire long feu ici, tu vas voir qu'il va te faire virer en vitesse.

- Et alors vous, vous marchez, vous vous laissez faire ?

- Tiens, on a pas envie de perdre notre place.

J'étais indignée de cette mentalité. Droit de cuissage qu'il s'arrogeait ce tordu, et les filles disaient rien...

J'ai pas fait long feu c'est vrai. Le lendemain, j'étais virée sous le prétexte d'un cota d'emploi de la main d'œuvre étrangère. Tiens mon œil !

Elle savait parfaitement que j'étais étrangère en m'embauchant, ça ne l'avait manifestement pas gênée.

Enfin c'est la vie, mais me voilà à nouveau au chômage... (je ne sais pas si l'allocation chômage existait déjà, de toute façon j'y aurai pas eu droit ). Maman elle était vendeuse dans la boutique de mode, d'une amie, ce qui nous permettait de manger de temps en temps et surtout de payer notre gourbi.

Ma sœur nous envoyait parfois un petit coli de haricots, qu'on faisait cuire sur une lampe à alcool, si on était assez riche, on y mettait un petit bout de lard et un oignon, sinon on les mangeait nature.

Je me remis en quête de boulot, ou allais trainer au Parc Monceau avec un bouquin, car il n'était pas possible de rester dans la chambre. Je me fis des copines. Des jeunes, pensionnaires dans une boîte à bachot tout proche. C'était la première fois que je côtoyais des garçons de mon âge, et d'un milieu qui aurait dû être le mien. On passait de bons après-midi à bavarder, à blaguer, c'était sympa.

Je me sentais bien plus mûre qu'eux, qui avaient deux ou trois ans de plus que moi, mais vivaient une vie normale et à l'abri du besoin. Je tombais amoureuse du beau Joël qui fumait la pipe ! Et portait des pantalons de golf, (des kikerbrookers !) Il y avait le petit Claude qui lui était amoureux de moi !! Quelle affaire !! Léo aussi un charmant garçon de couleur chocolat qui m'écrivait des poèmes, lui aussi avait le béguin. Il y avait tous les autres dont j'ai oublié les noms, peu importe, d'ailleurs ça n'a aucune importance. Je me rendais compte au contact de ces jeunes étudiants, de mon manque de culture scolaire d'une part, et de la somme de mon savoir par ailleurs.

Les diverses langues parlées, le folklore de ces pays, leurs coutumes, un peu de leur histoire. Bref, ma culture à moi était d'un autre ordre, mais je faisais de terribles fautes d'orthographe, et mes constructions de phrases n'étaient pas toujours en bon Français. Mes expressions aussi. J'avais beaucoup vécu dans la rue, jouée avec des gosses d'ouvriers, Néné et Cie. Puis plus tard, la petite bonne du Bougnat, Mimi, Henriette, et je me suis plus enrichie dans la langue verte, que dans l'académique...

Heureusement, je m'en suis rendue compte, et me mis à faire des efforts pour me corriger. (J'ai quand même gardée un certain faible, pour l'argomuche et un langage populaire très coloré.)

Travail, travail... J'ai fait des têtes de poupées, appris à faire des crèmes de beauté, vendu des jouets, et que sais-je encore ?

Un jour dans un de mes journaux Cinéma, je vis l'annonce d'un concours de photogénie !! J'envoyais une photo, reçus un 6<sup>ème</sup> prix sur des centaines et fus convoquée avec 200 candidates, une sélection de visu ! Robe du soir, maillot de bain...

J'avais pas de robe, j'avais pas non plus de maillot !! La robe du soir, une amie de Maman me l'a prêtée. Elle était en velours de soie à ramages un peu trop longue... mais fallait faire avec !... je trouvais aussi un maillot de bain.

Le grand jour arriva...émotion, tremblote, trac.

Grande salle avenue de l'Opéra. Des metteurs en scène, des écrivains, des on ne sait trop quoi composaient le jury. On nous lorgnait tous azimuts !! Il fallu monter sur une table pour s'exhiber, devant, derrière, en robe, en maillot. Nous passions une à une. J'ai déchiré la robe prêtée d'un coup de talon en marchant dedans. Horreur !!!



Il y avait des filles ravissantes, je me disais : ma pauvre vieille, aucune chance... et pourtant... J'eus le troisième prix sur les dix sélectionnées, sur 200 ! C'était pas si mal.

J'attendais la ruée des metteurs en scène, avec des contrats magnifiques... et fus très déçue. Personne ne me proposa rien... ne fit attention à moi, et je restais jusqu'au bout de la séance dans mon coin à me morfondre.

Certaines étaient très entourées, je ne sais pas si elles ont décroché des contrats, mais sûrement des proposes à dîner... et la suite.

Désespérée j'étais. Tristement je m'en retournais dans mon gourbi, remâchant ma déception.

Quelques jours plus tard je reçus une lettre à entête de la Metro Goldwin Meyer !!! avec le texte suivant :

« Melle. Un de mes amis vous ayant vu au concours de photogénie, me dit que vous êtes le personnage que je cherche pour mon prochain film. Veuillez vous présenter tel jour à tel heure, à l'adresse suivante...».

Je me roulais par terre de joie... Enfin moi aussi j'avais ma chance. Le jour venu je volais littéralement à l'adresse indiquée. C'était un vieil immeuble de l'île Saint Louis, cossu, feutré, impressionnant pour une gamine qui vivait dans un hôtel borgne... Je sonne, émus à n'en plus pouvoir... Un homme dans les 40ans (de toute façon un vieux pour moi !) ouvre la porte, et me fait entrer. Aimable, protecteur, il me fait assoir devant son impressionnant bureau. La pièce dont tous les murs étaient garnis de rayonnages emplis de bouquins, était confortable et chaude, tapis épais, feu dans la cheminée...

Il me pose des questions, sur moi, sur ma vie, sur ce que j'aime. Puis me demande si je pourrais lui réciter quelque chose que je connais par cœur. Vous pensez !! J'étais un puits, non de science, mais de poésie... Je te lui sors les Nuits d'Automne de Musset sans bafouiller, sans une faute.

Il m'en fait compliment, me dit que j'étais incontestablement très douée... puis il me sort un bouquin et m'indique un texte que je devais apprendre pour notre rendez-vous, la semaine prochaine. Pensez si je le connaissais sur le bout du doigt, ce texte, quand je revins la semaine suivante.

Il parut très satisfait de moi, me dit qu'effectivement je convenais pour son personnage du film, que je devais, sous sa direction travailler d'autres textes, et qu'on verrait dans les semaines suivantes à me faire de la publicité pour me faire connaître.

Je nageais dans le bonheur...

La fois suivante, après m'avoir fait réciter, il me convia au restaurant pour déjeuner, quelle fête moi qui me baladais la plus part du temps le ventre creux !! Je mangeais de bon appétit, mais ce qui m'énervait c'était les larbins en grande tenue qui me regardaient dans la bouche, et venaient enlever les assiettes sitôt la dernière bouchée avalée. Je n'étais naturellement jamais allée dans un restau de ce standing.

« Il » était un auteur connu, avait écrit pour le théâtre de nombreuses pièces à succès, par la suite, il devint membre de l'Académie Française !!! Pour l'instant, il ne l'était pas encore et se montrait charmant et attentif. Parlait de mon avenir, faisait des projets... Ce ne fut qu'à la séance suivante que les choses se corsèrent. Après notre habituel temps de travail, il m'invita dans la pièce voisine... Sa chambre !! Lit couvert d'une fourrure blanche, feu de bois, musique douce et porto !!! moi qui ne buvais à cette époque que de l'eau, il n'allait pas m'avoir à la cuite... J'avais beau être pucelle, j'étais pas tombée de la dernière pluie. Je compris de quoi il retournait ! et préparais ma défense. Il n'était pas brutal, non, il commença en douceur, me fit assoir pour bavarder... qu'il dit... m'expliqua que pour bien interpréter mon rôle, je n'étais pas assez femme... trop petite fille... que si je voulais ce rôle, il valait mieux pour moi de sauter le pas... Alors autant que ce soit avec lui, qu'avec un autre

Il essaye de me peloter, puis ne se sentant plus, me saute dessus et voulu carrément me violer... moi, telle une anguille, je lui filais d'entre les bras, et m'esquivais dans la pièce voisine.

Il vint m'y rejoindre, le cheveu en bataille, un peu rouge et essoufflé.

- Voilà, lui dis-je, je ne suis pas à vendre, si je me donne, ce sera par amour.

- C'est bien ma chance, s'exclama-t-il ! s'il n'y a qu'une fille Paris qui ne soit pas à vendre, faut que je tombe dessus !! Peu élégant, l'auteur connu, il n'invita plus la « joli-laide », comme il m'appelait, à poursuivre les cours de diction, tous les projets furent stoppés nets, je me trouvais proprement ou plutôt malproprement liquidée.

T'as vu ? y a pas que le milieu de la danse qui est pourri le cinoche, c'est pareil...

Ayant encore perdu des illusions, je me retrouvais dans un état de morosité extrême. Quelle merde la vie...

J'ai 17 ans ! Un petit boulot par-ci, par-là, toujours la dèche et le moral à zéro. Vous croyez vraiment que la vie vaut la peine d'être vécue ?

Je me posais la question, mais n'étais pas encore au stade du suicide, c'est plus tard que j'ai essayé. (Timidement, c'est vrai quand les chagrins d'amour me dévoraient le cœur...).

Ça n'allait d'ailleurs pas tarder. C'est peu après que je fis la connaissance de Robert... Dieu qu'il était beau mâle et costaud, c'était presque un vieux, il devait bien avoir dans les 24 ans ! Son métier ? à vrai dire il en avait plusieurs. Il était peintre d'affiche, caricaturiste, écrivait dans des journaux de cinéma, décorateur aussi. Un artiste quoi !

J'en tombais éperdument amoureuse, mais à un tel point... j'avais pourtant l'habitude (d'être amoureuse), depuis mon enfance, je ne faisais que ça... A trois ans, l'ami de mes parents à Dantzig, le petit copain de sœur, le commissaire de bord pendant la traversé, un prof à la pension, puis je suis passée sur les acteurs de cinéma. Et là, il y avait le choix ! toutes les semaines ça pouvait être un nouveau.

Puis ça a été Tony... celui là je l'avais rencontrés avec Mimi à un bal du 14 juillet. Lui, sa guitare et ses trois copains. On les a vus une soirée, on a dansé, bavardés, puis ils ont disparus. Mais moi j'ai eu le temps de tomber amoureuse!! Pendant bien deux ans, j'ai pleuré et soupiré après ce Tony là... que je devais retrouver quelque années plus tard, et qu'il a lui aussi... essayer de me violer !! eh oui, mais là, j'étais plus du tout amoureuse de lui !!. C'est comme ça la vie !!

Mais que je revienne à Robert. Il me fit découvrir la Butte Montmartre; les coins privilégiés, connus seulement des vrais Montmartrois. Il m'emmena au Lapin Agile où il comptait beaucoup de copains, j'y ai vu le Père Frédé, Rina Ketty à ses débuts, et d'autres dont j'ai oublié les noms.

On ne pouvait pas se voir très souvent, son boulot, et puis, (il m'avoua cela quand j'étais déjà prise à l'hameçon !!) sa femme... Il s'était marié à 19 ans à cause du bébé déjà en route... mais n'avait plus de rapport avec elle (qu'il a dit !!!) qu'il restait à cause de sa fille qu'il adorait.

Bref, notre roman d'amour ne dura pas très longtemps, il eut sans doute peur de ma passion débordante !! Et me laissa tomber comme une vieille chaussette.

J'ai cru devenir folle. Me promenais sous la pluie dans les cimetières, l'œil hagard, le teint blême et le cheveu détrempé. Rêvant de me libérer par la mort de cet amour surhumain !! C'est vrai j'ai essayé, j'ai ouvert le gaz, et j'ai respiré fort, fort, penchée sur le réchaud. Ça sentait très mauvais... je n'vous dis que ça !! J'ai quand même tenue un petit moment, et puis j'ai fermé le robinet.

C'était vraiment trop mauvais... et puis trop bête... mourir à 18 ans pour un bonhomme qui vous aime pas, vous trouvez pas vous, que c'est bête ?

La vie... la vie... elle m'avait préparé autre chose.

### 3. Mon amie Moura

J'ai travaillé pour un ingénieur émigré Russe blanc bien sûr! Il avait une invention, mais n'avait pas le temps de s'occuper des informations qui lui étaient nécessaires. Compulser au bureau des Brevets, tous les brevets existant du même genre, se renseigner sur le prix des matières premières, enfin des tas de démarches. Ça me plaisait bien ce job, mais au bout de quelques semaines j'en ai eu terminé. Nous sommes restés en bonne relation, et un jour il m'invite à aller à un bal Russe. Je l'accompagne avec joie, me fabrique une robe du soir dans un tissu acheté au marché Saint Pierre, et me voilà toute prête pour danser, malgré mon chagrin (faudrait pas l'oublier celui là). Sur qui on tombe en arrivant ? Sur le cher Tony (que j'avais fini par oublier !). Il me saute dessus, fait des ronds de jambes, et bien sûr m'invite à danser. Mais qu'avais-je bien pu lui trouver de séduisant à ce garçon? Pour avoir soupiré deux ans après lui... Je me rendis compte par la suite qu'il plaisait beaucoup aux filles. Il chantait bien (c'était du Tinto avant Tino Rossi) en s'accompagnant à la guitare, dansait bien, et savait faire la cour aux femmes.

Au cours de la soirée, il me fit faire connaissance d'une charmante fille de mon âge, d'allure un peu démodée, l'air de sortir d'un roman de Tourguénief. Elle devait devenir ma meilleure amie, et une sœur d'élection.

Moura a beaucoup compté dans ma vie. C'était vraiment une fille exceptionnelle. Intelligente, un charme fou, courageuse, audacieuse et culottée !! Elle était à cette époque là, à la tête d'un petit groupe de jeunes filles Russes (émigrées bien sur) qui organisait des spectacles au profit de nos nécessiteux, (Dieu sait s'il y en avait) on n'a pas idée de la misère silencieuse et fière, de cette masse de gens qui avaient tout perdu. Pays, famille et biens. Il ne restait que la dignité. Hélas par la suite, certains poussés par la misère ont même perdu cela...



On a beaucoup plaisanté à cette période, sur les chauffeurs de taxi Russes qui étaient tous des Princes, sans se rendre compte qu'en effet, la seule chose que

savaient faire ces gens, la plus part militaires de carrière, c'est conduire une voiture. Mais il est évident que tous n'étaient pas princes !

Une question que je me suis souvent posée, à savoir ce qui est plus difficile à vivre, la dégringolade de l'échelle sociale, avec une certaine éducation non adaptée aux problèmes que pose la misère, ou le fait de connaître cette misère dès l'enfance et savoir se débrouiller pour en sortir...

Dès le premier soir elle m'a mis le grappin dessus, m'entraînant à sa suite... et m'ouvrant des horizons nouveaux.

Grâce à elle, je me suis retrouvée dans le milieu qui en fait était le mien. Les enfants d'émigrés de la deuxième génération, ceux qui comme moi sont arrivés à la suite de leurs parents et ont grandi en France. Nous parlions d'ailleurs Français entre nous. Certains étaient plus Popoff que d'autres, selon l'ambiance familiale. Avec les aînés nous passions au Russe automatiquement. Beaucoup de ces amis, vivaient toujours en camp volant, sur les valises... S'imaginant que bientôt, bientôt, ils allaient pouvoir revenir dans leur pays !!!

Pauvres gens, ils sont toujours là !!! Ou au cimetière, de Pantin ou à celui de Ste Geneviève des Bois.

Ceux qui se sont fait piéger par l'amnistie de 1949, jeunes ou vieux, et sont retournés dans leur pays, l'ex-Sainte Russie ! Ont tous disparus !! Et on sait ce que ça veut dire !!!

Maintenant seulement, par les écrits des dissidents Soviétiques, (souvent des ex-Communistes convaincus) nous apprenons ce que les horribles purges Staliniennes ont pu être!!!

Décrire l'émigration Russe, d'autres avant moi l'ont fait bien sûr, souvent avec beaucoup de talent. Moi, je veux simplement raconter le vécu de ce qui a été notre jeunesse.

La dèche la plus absolue, était le lot de tous. Une dèche, que même les pauvres dans « leur » pays n'imaginent pas. Aucun recours possible, ni à une

administration, ni à un office quelconque, aucuns droits sur le plan social... rien, strictement... rien !

Du travail, difficile à trouver (surtout sans qualification !), permis de travail difficile à obtenir, à moins de trouver un patron près à vous signer une attestation, un contrat de travail, les démarches sans fin ! Les humiliations face des petits cons derrière leur guichet !!! Et qui n'en avaient rien à foutre de ces sales étrangers !!

Où que ce soit, dans tous les pays du monde, que ce soit derrière des guichets, des bureaux, ceux qui détiennent un petit pouvoir face à la population, la font baver... savez pourquoi ? Pour affirmer leur supériorité sur ces emmerdeurs qui leurs pompent l'air avec leurs problèmes...

Ayez une recommandation, un titre quelconque, fut-ce Président des cocus !!! on se montrera déférent, aimable, souriant, et plein de prévenance, de serviabilité.

J'ai comme ça une petite histoire sur la patate ! O combien instructive. Je devais avoir une vingtaine d'années. J'étais jeune et mignonne. Ma carte d'identité d'étrangère, devait être renouvelée. Je me rends à la Préfecture de Police de Paris, et tombe sur une queue de (je dirais de 200 personnes ) beaucoup de vieux, qui depuis des heures piétinaient misérablement dans la cour, attendant leur tour. Horrifiée, j'étais ! Il me faudrait attendre des heures et des heures, et peut-être même les bureaux fermeraient avant que ce ne soit mon tour, faudrait revenir le lendemain, et refaire la queue. J'avise un jeune Flic à la bouille sympa, m'avance et lui dis:

- Siou plait... "Ils" attendent tous pour le renouvellement de la carte d'identité ?
- Ben oui, qu'il me répond. Parce que vous aussi ?
- Hé, oui, moi aussi, et ça m'enquiquine drôlement de faire la queue.
- Oh, je comprends! ça fait des heures qu'ils sont là. Vous en faites pas, venez avec moi.

Passant devant tous ces pauvre gens, il me mène dans un bureau et dit au gars qui s'y trouve :

- Tiens, occupe toi donc de cette mignonne.

C'était gratuit de sa part ! Il ne me demandait rien, mais voilà, j'étais une mignonne !!! Et les pauvres vieux de la queue ne l'étaient pas (ou plus). J'avais honte !!! Et ça m'a fait réfléchir longuement... Ainsi donc, quand je ne serais plus une mignonne, je n'aurais plus droit à des tours de faveur !!!

Ainsi donc, les vieux, les pas beaux, ils pouvaient bien crever sur place, sous la pluie, le soleil, sans que ça émeuve ce fonctionnaire bien à l'abri derrière leur guichet.

Triste monde tout de même !!! (Pardonnez tous ces points d'exclamations, c'est ma façon de m'exprimer voire de me révolter)

Mon dossier a été vite liquidé, j'ai même eu droit à des commentaires :

- Comment que ça se fait que vous soyez encore étrangère ? Vous êtes là depuis plus de dix ans, vous parlez le Français aussi bien que nous, y a qu'à vous faire naturaliser.

- J'sais bien, j'voudrais bien, mais j'ai pas les sous qu'il faut (en effet, il fallait payer à l'époque 400 frs ce qui était une grosse somme !). Des tas de gens venant d'horizons divers, ne parlant pas le Français, mais ayant du fric se faisaient naturaliser dans un délai minimum! Ils se fichaient bien de la France, pouvaient aussi bien devenir Amerloque, Anglais ou Zoulou !!

Moi la France était MON pays, mais j'avais pas le fric...

Cependant, comme m'a dit le citoyen bureaucrate :

- Oh, de toute façon vous deviendrez bien Française un de ces jours, z'épouserez sûrement un Français... (ce qui s'est avéré vrai par la suite...)

J'me suis bien éloignée de mon sujet... Moura, l'émigration... j'y reviens, bougez pas...

Malgré la dèche, les problèmes, on arrivait à rire, à s'amuser, on était jeunes, plein d'énergie, d'allant et d'idéaux en plus. Nous on cherchait pas la Mère Patrie,

la plus part ne la connaissaient pas étant partis trop jeunes, ou n'y étant même pas nés. (Comme moi !)

Mais il y avait l'ambiance, les aînés voulaient maintenir toute cette jeunesse dans un cadre Russopof, pour quand ils reviendraient au pays !! Aussi se formèrent des groupements, plus ou moins politiques !!! Qui patronnèrent des clubs de jeunes.

A la suite de Moura, j'ai été « embrigadée », dans un mouvement dit - Jeunes Russes - patronné par le Grand Duc Cyrille, Oncle du Tzar Nicolas II et héritier légitime du trône. Y avait aussi le Grand Duc Dimitri !! (Encore un dont je suis tombée amoureuse !!!). Leur devise : Tzar et soviet!! (soviet voulant dire conseil). Ça paraissait bien pensant et présenter toutes les garanties voulues. Beaucoup plus tard, on a prétendu, que le mouvement était manipulé par Moscou !!! Va savoir si c'est vrai...



Il est vrai que le grand chef qui à la guerre de 40 avait encore émigré, cette fois aux Amériques, une fois la paix revenue, lâche femme et enfants, et s'en retourna au paradis des Soviets. Est-ce une preuve ??

De toute façon pour moi, la politique je n'en avais rien à foutre !! Il n'y avait qu'un ennemi, c'était le communisme. Cette doctrine qui ne tient aucun compte de l'individu, qui asservi les masses et les tiens par la terreur sous son effroyable domination. Le mot Liberté ça n'existe pas avec eux...

Les libertés, c'est eux qui la détiennent. Liberté de liquider qui ça leur chante, sans aucun prétexte, sans explications, nous en avons à présent de multiples témoignages.

Eh puis... quand je repense à ces années là, malgré les difficultés pour vivre, me reviennent les bons moments. Peut être parce que j'avais 20 ans. Il y avait la camaraderie, les amitiés, les flirts! Les copains, les copines, la chaleur et la solidarité.

L'hiver nous organisions des soirées dansantes souvent en robes longues, les garçons eux, n'avaient pas de smokings ! Mais ça n'avait pas grande importance, l'essentiel étant que les filles puissent se faire une beauté et que le bal ait une certaine allure. Pour le buffet, chacun apportait du ravitaillement pour que nous puissions faire des tonnes de sandwich... des pirochkis, des pâtisseries. Pour les boissons, nous les prenions au forfait chez un commerçant, et lui rendions le non vendu.

Il y avait aussi une tombola, pour la préparer, nous courrions tout Paris pour obtenir des dons.

L'entrée était payante ainsi que le buffet et la tombola, ça nous rapportait un peu d'argent qui servait à payer des vacances au camp, aux plus défavorisés.

L'été, c'était la préparation du camp, qui durait deux mois. Généralement dans le midi, mais nous en avons eu un merveilleux à Pornichet, et un autre à Pontaillac près de la Baule.

Sans ces camps, jamais je n'aurais eu de vacances ! ni de si bons souvenirs.

Je payais une faible part pour mon séjour, mais comme j'étais une des organisatrices, conseillère technique... de Moura, la Présidente, le reste était pris en charge par le budget que nous avons pu constituer.

Il y avait deux camps, celui des filles dont nous étions les responsables, et celui des garçons qui avait sa propre direction.

Nous faisons table commune, activités sportives, jeux et conférences en commun aussi, pour le reste : autonomie complète.

Presque tous les soirs, il y avait feu de camp. Chaque groupe préparait un numéro, soit de danse, soit de chant, ou même des sketch et récital de poésies.

Il y avait toujours parmi nous plusieurs joueurs de guitare, pour accompagner nos chants, et aussi quelques voix magnifiques... c'étaient nos vedettes !

De temps à autre, nous avons des compétitions sportives avec d'autres camps Russe de la côte, il y en avait plusieurs, chacun se considérant meilleurs que les autres, d'où rivalité, et antagonisme, mais sans trop de méchanceté.

Le meilleur camp a été celui de Pampelonne !!! Ah! vous qui ne connaissez jamais cette plage dans sa splendeur primitive !! D'abord de par sa situation, à cinquante mètres de la plage, dans un bois de pins maritimes, qui n'existent plus !! Isolés du reste du monde, comme sur une île déserte...

Sur toute la longueur de la plage un seul petit cabanon-bistrot avec son piano mécanique (il fallait mettre une pièce de 10 centimes en bronze, à l'effigie de Napoléon III, pour le faire marcher). On y a guinché plus d'un soir !!

La plage nous appartenait dans son entier, jamais un chat. Pourtant Saint-Trop était tout proche, et commençait déjà à être à la mode. Le Cinéma ayant découvert son charme, débutait l'invasion progressive.

Nous allions souvent à Saint-Trop à pieds, bien sûr, 6 à 7 km à travers champs et vignes. Nous ne disposions que d'un seul véhicule pour le ravitaillement et le transport du matériel, une vieille carriole toute déglinguée, rouillée (on se demande comment elle pouvait bien rouler !!), qu'on faisait quand même marcher tant bien que mal. Nous l'appelions Rosalie, et y tenions beaucoup, mais elle ne pouvait en aucun cas nous servir pour les ballades. Elle était trop précieuse pour ça.

Un jour sur le Port de Saint-Trop, nous tombons sur une équipe en train de tourner un film, dont j'ai oublié le nom (d'ailleurs ça a été un navet de première !) Je devrais pourtant m'en souvenir, car c'est le seul où j'ai eu le bonheur de tourner. Au fond, je me demande si ce n'était pas « Rose » de Raymond Roullau.

Regardant l'équipe de tournage, soudain mon sang ne fait qu'un tour... La devant moi, à l'autre bout de la France... Robert, le si tant aimé... La vache !!! Toujours aussi séduisant, quoique déjà un début d'empatement... il vient vers moi, me serre sur son cœur, comme si nous nous étions quittés la veille. Crapule va ! et toutes les larmes que j'ai versées pour toi... dis ça compte pas ?

Il veut me revoir, tu penses ! J'étais toute bien dorée au soleil, en pleine forme. Il a du m'offrir un pot chez Sénéquier et le soir m'accompagner à pied, à travers la vigne, direction : le camp. Je dis direction, parce que à mi-chemin le voila qui me fait la grande scène du 3. Essaye de m'embrasser, et pour tout dire s'apprêtait à me sauter !!! Mais avec moi, vous avez déjà pu constater, c'est pas évident... Tout Robert bien aimé qu'il était, j'allais pas m'allonger dans les aiguilles de Pins... sous prétexte que Monsieur avait un goût de revenez-y en passant...

De toute façon, j'étais à une période, où mon cœur balançait entre deux candidats !! Que j'aimais tous deux, mais de façon différente.

L'un c'était le cher Pierre, calme et sérieux, qui devait finir études et service militaire avant de pouvoir se marier et ça nous faisait bien quatre ou cinq ans à attendre.

L'autre, Igor compagnon des plus délicieux de notre bande, très aimé de tous, pour son charme exceptionnel.

Avec lui nous nagions sur des km, dansions, faisons de longues promenades, et il tentait de m'apprendre le Russe que je parlais couramment, sans savoir ni le lire, ni l'écrire.

Alors le Robert merci, j'allais pas me compliquer la vie à le ré-aimer... Ce fut donc, dans ce petit chemin creux, embaumant le Pin et le mimosa, sous le somptueux ciel étoilé, éclairé comme en plein jour par une lune rigolarde, que je rembarrais ce mecton trop entreprenant. Mon refus énergique et catégorique ne lui fit aucun plaisir, je dirais même plus, qu'il devint drôlement furieux, et pour finir fit demi-tour, et s'en retourna rejoindre son équipe, pendant que seule sous la lune toujours aussi rigolarde, je me tapais les km restants me séparant du camp.

- Qu'as tu fais misérable fille, m'a dit Mourra à mon retour. J'étais morte d'inquiétude en ne te voyant pas revenir.

- C'est rien ma Biquette, je suis là. Il ne m'est rien arrivé de mal. Je lui raconté toute l'histoire.

C'est drôle, récemment, lisant la biographie d'un acteur connu, j'y apprends (50 ans plus tard !!!) ce que Robert était devenu...

Toute cette période de camp, d'activité avec Moura, se situe de 1932 à 1939. La guerre nous dispersa tous, certains de nos copains ne revinrent pas de la guerre, notamment le gentil Igor.

Le 6 Février 1936, Moura m'avait entraînée à la manifestation place de la Concorde et nous nous trouvions à l'entrée du pont quand éclatèrent les premiers coups de feu.

S'ensuivi la panique. Les gens couraient en tous sens, bousculant ce qui se présentait sur leur passage.

Je n'en avais rien à faire de leur fichu manif... et de la populace que je hais !! Ayant déjà failli me faire piétiner lors des obsèques du pauvre Président Doumer à qui je voulais rendre un dernier hommage.

Je disais à Moura :

- Allez, on se tire.

- Mais tu ne te rends pas compte ma pauvre fille, que nous vivons une page d'Histoire... Ce serait trop bête de manquer cela.

C'était très intelligent ce qu'elle disait là et véridique, mais il n'en est pas moins vrai, que ça pétaradait de plus en plus.

Que ça gueulait en se bousculant et que le fait que nous nous fassions descendre ou amocher, ne sauverait pas la France !!! On a fini par prendre la tangente et s'évacuer vers des zones plus calmes, sans trop de dommages.

Vers cette période nous habitons Clichy, c'était plus près de Paris que Sainte Geneviève des Bois où Moura vivait avec ses Parents. Elle vint partager ma chambre et nous avons vécues comme des sœurs pendant plusieurs années.

Elle poursuivait ses études et moi je travaillais quand je trouvais du boulot.

Le soir et tous nos moments de loisirs, nous les avons consacrés à l'organisation des réunions ou manifestations de notre Groupe Sportif.

Bien sûr on ne faisait pas que ça. Nous avions des flirts, allions au cinéma ou danser, mais la majeure partie de nos sorties se faisaient en bande.

On était tous fauchés, mais avec rien on arrivait à s'amuser. Je me partageais entre mes deux amoureux, j'avais l'impression que j'aimais vraiment mon gentil Pierre et en même temps me sentais très attirée par Igor.

De toute façon on était pas pressé, on était jeune... j'avais le temps d'y voir plus clair, avant de décider, mais le destin lui... vous prépare des entourloupes... comment ne pas croire, qu'il y a des choses qui sont programmées à l'avance ?

## 4. Mon mari Michel

Un jour, avec une camarade nous avons été voir le premier film en couleurs, à l'autre bout de Paris, un secteur où nous n'allions jamais. A l'entracte, la lumière se fait et à deux rang devant moi un de mes bons copains.

Bonjour, bisouilles, rapides présentations, (il était avec un ami).

- On se retrouvera tout à l'heure à la sortie. Bien ?
- Bien.

Fin de séance, nous allons prendre un verre, au bistrot du coin. Mon ami Alex m'avait beaucoup parlé de son ami, disant que c'était exactement l'homme idéal que je lui décrivais et auquel je rêvais.

Il était évidemment bien ce garçon, l'avait des yeux bleus superbes, mais un nez un peu trop long, et puis il était un peu trop grand à mon goût...

Ça fait rien, comme nous organisons une soirée dansante le samedi soir, je l'invite à y venir.

Il commence par me dire qu'il ne sait pas s'il pourra venir, qu'il avait je ne sais quelle occupation... dix minutes après, il va essayer de venir !! Et quand nous nous séparons, il me dit qu'il viendra sûrement... (Faut croire que mon charme slave avait opéré !!!)

Je me suis retrouvée avec trois amoureux !

Parce qu'il faut vous dire que je ne suis pas restée indifférente bien longtemps. (Ce qui avec le recul s'avère bien dommage !!). Mais n'anticipons pas...

L'amusant dans l'affaire, c'est que mon pote Alexis qui était un mec superbe, dont toutes mes copines étaient amoureuses (Sauf moi ! je le trouvais justement trop superbe !! Et pour tout dire il n'était pas mon genre), avait flirté avec ma petite amie Moura, mais ça n'a pas marché, ils étaient trop demandés



l'un comme l'autre. Maintenant ils se faisaient la gueule et ne pouvaient plus se sentir à tel point que quelques années plus tard, (J'étais déjà mariée) les ayant invités à déjeuner ensemble, il a snobé Moura pendant tout le repas et quand elle fut partie il me dit:

- Si tu m'invites encore avec cette emmerdeuse, je ne remettrais plus les pieds chez toi !...

Ce qui n'empêche pas que quelques mois plus tard : c'était le grand amour, ils se sont mariés et ont vécu ensemble pendant près de 40 ans. Alex est mort après avoir été malade plusieurs années...

C'est curieux, depuis que j'ai entrepris d'évoquer mes souvenirs, des personnages depuis longtemps oubliés surgissent de ma mémoire !! A croire qu'eux aussi veulent que je parle d'eux.

C'est notamment ma petite copine Valia et l'oncle Dan, un personnage pittoresque, peintre de son état, la bohème personnifiée. Emigré Russe blanc, parlant bien le français mais avec un fort accent, il s'appelait Daniel Fleury de Rosset, ses ancêtres avaient eux émigrés en Russie à l'époque de l'Edit de Nantes. Il vivait dans une misère noire avec sa femme (charmante et très jolie) et ses deux petites filles, dans un grand hôtel particulier vide, tout délabré, sans électricité, ni le moindre confort, qui lui avait été prêté. Il nous y invitait souvent, et nous organisions des surprises Party, avec chants, danses et folklore.

Je crois qu'il avait beaucoup de talent, mais il n'était pas assez matérialiste pour se battre pour vendre ses toiles. On l'a dit plus tard, qu'il s'était suicidé peu avant la guerre je crois.

Finalement il s'avère que ces mémoires tendent à être une galerie de tableaux!!

J'y retrouve ma gentille Milotchka qui est devenue médecin, mais n'a pas pu épouser son Valodia, les parents de celui-ci s'étant opposés au mariage à cause des origines Juives de mon amie !! Hé oui! ça existait encore ce genre de situation.

Mon autre amie Choura, petite Princesse Kalmouk, avec laquelle j'ai travaillé dans un minuscule Restau Russe, Avenue François 1<sup>er</sup> en tant que serveuse !!! Et où le Patron nous fauchait les pourboires ! Notre seul salaire !!!

Son mari Nik, beau comme un Dieu. De mère Anglaise, de père Kalmouk. Il n'avait hérité de celui-ci que les yeux très légèrement bridés et un teint ocré, pour le reste des traits fins et d'une grande noblesse... Il était aussi gentil qu'il était beau.

Olga, avec celle-ci, j'ai travaillé dans la teinturerie de la mère de Léon Zitrone, Rue de la Pompe. Je me souviens de lui et de son frère, je ne sais plus lequel des deux venait régulièrement piquer de l'argent dans la caisse de sa mère pour jouer aux courses! Il venait, s'installait, les pieds sur la caisse, un journal de courses devant lui et au bout d'un moment, il s'en allait, après avoir prélevé discrètement 10 ou 20 francs de l'époque. A chaque passage, il nous fallait refaire la caisse pour savoir la somme piquée et le signaler à sa mère par téléphone. Elle était au courant de cet état de choses et savait parfaitement que son fils courrait dépenser aux courses le fric escamoté...

Bien d'autres amies, d'autres copains me reviennent en mémoire, dispersés de par le monde, par les évènements, par la guerre. J'y reviendrais un peu plus loin, pour l'instant, j'en suis à mes premières rencontres avec le petit copain d'Alex qui me posa beaucoup de problèmes, sur le plan sentimental.

Je ne suis pas de ces riches natures qui peuvent se partager sentimentalement, aussi ai-je passé une période très difficile à me débattre pour y voir clair en moi, face aux diverses pulsations de mon cœur.

Pour moi il n'y a que l'amour qui compte dans la vie. Sans amour, la terre est vide...

Mais qu'est ce que l'amour en fait ? Attachement ? Tendresse ? Attirance physique ? Entente parfaite et goûts communs ? C'est bien sûr tout ça à la fois, c'est pourquoi on se trompe parfois quand tous ces éléments ne sont pas réunis. Je croyais très sincèrement aimer les deux premiers amoureux, grande tendresse pour l'un, attirance physique et camaraderie pour l'autre.

Ce fut le troisième qui départagea tout en m'embarquant dans un amour qui me rendit aveugle... Je ne veux pas m'étendre sur ce sujet, c'est bien trop délicat

La guerre est arrivée, nous avons été séparés. Lui mobilisé dans la marine, s'est retrouvé à Mers El Kébir, moi me languissant à Paris, tremblant pour lui. Je finis par passer la ligne de démarcation pour me rapprocher de l'endroit où il avait été affecté et trouvais refuge à Marseille, dans un des établissements de la Protection de la Jeune fille, grâce à l'aide d'un Père Dominicain, dont il était devenu l'ami.

Nous arrivions à nous voir de temps à autre, quand il n'était pas en mer.

J'avais bien essayée de m'engager dans une organisation quelconque pour me rendre utile, mais me suis fait refouler de partout ; j'étais étrangère. Je priais beaucoup dans mon refuge, l'ambiance y était, pour lui, pour que cesse cette horrible guerre et pour toutes les misères du monde.

Puis vint l'Armistice, et nous nous sommes mariés à Toulon, en Septembre 1940. Nous ne pouvions le faire en temps de guerre, vu mes origines!!

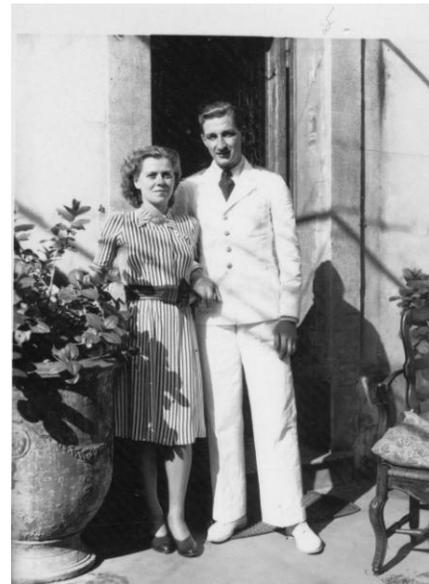
Je vais pas raconter ces débuts de vie conjugale, les gens heureux n'ont pas d'histoire.

Nous sommes restés quelques mois à Toulon, après quoi, mon mari, repris par son patron d'avant guerre, fut affecté à un poste dans un trou perdu de la Drôme où nous sommes restés neuf mois! Au lieu des trois semaines initialement prévues...

C'est là qu'un jour les Gendarmes sont venus me chercher pour me coller dans un Camp de concentration à Montélimar...

En effet l'URSS était entrée en guerre au côté de l'Allemagne, alors Russes Blanc ou pas blanc, c'est du pareil au même, t'es du côté de l'ennemi !

J'y suis restée trois semaines, je crois. Mon mari courrait les préfectures, pour essayer de me faire libérer, mais finalement on nous a tous relâché.



Il y eut pendant mon incarcération deux à trois épisodes amusants. Quand on nous a tous ramassé et enfermé, au camp, à peine notre petit bagage posé sur nos lits, on s'est réuni sur l'herbe devant les baraques, trois guitares ont apparu comme par miracle, et nous voilà partis à chanter !! Et quand les Popofs chantent, il se trouve toujours quelques voix magnifiques. Personne ne se connaissait et en un instant, par la magie du chant, nous étions à l'unisson

Tous les flics du camp se sont regroupés autour de nous admiratifs.

- Ben dites donc, vous alors ! A dit un de nos garde-chiourmes, on vous enferme et la première chose que vous faites c'est de chanter. Si c'était que nous autres, pardon... on s'offrirait un de ces cafards...

- Vous croyez que ça changerait quelque chose ? Je lui demande. Ça avancerait à quoi de se lamenter ?

- Oh bien sur c'est mieux comme ça et le voilà qui se lance dans une grande converse : que c'était bien triste de voir ça ! Le ça, c'était les pauvres grand'mère (une de 89 ans) qu'on avait embarqués. Nous étions six femmes dans notre baraque, dont deux jeunes : Nathalie et moi, aussi faisons nous toutes les corvées : chercher les plats de nourriture, laver la vaisselle, nettoyer le plancher, etc.

Un jour où dans la cour, je lavais nos gamelles à l'eau froide un jeune garde voulant faire le malin entreprit de me baratiner.

- Ça va vous faire du bien d'être à la dure hein ! Et de s'esclaffer content de lui.

Je me retourne furax et lui lance :

- Regardez bien la femme d'un officier Français qui lave la vaisselle dans un camp de concentration Français, vous en verrez peut-être pas souvent.

Le mec soufflé, rectifie sa position.

- Quoi ? Mais comment c'est'y possible ?

Il n'a pas été jusqu'à me laver ma vaisselle... mais il était scié.

J'ai toujours beaucoup aimé la chanson de Georges Brassens : Toi l'Auvergnat... J'ai vraiment ressenti très profondément les regards de sympathie

ou le geste du serveur du restaurant où je prenais mon dernier repas avant d'être bouclée (J'avais été menée par un gendarme et confiée au patron du Restau !), le garçon m'offrit un petit verre d'alcool à la fin du repas en me disant :

- Allez savoir quand vous pourrez en boire un autre ! (Je ne buvais jamais d'alcool, je n'aime pas ça) Je l'ai bu avec reconnaissance. Il a également accepté de me poster une lettre pour ma sœur et l'a dissimulé dans la poche de son tablier. Pendant que... des craquantes et des croquants me jetaient des coups d'œil de suspicions... quand les gendarmes m'ont emmenés... (Je n'avais quand même pas les menottes).

Que raconter sur ma vie... nous étions jeunes, nous nous aimions, et malgré la guerre nous arrivions à être heureux ! Ou presque... Il y a eu des pérégrinations pour le passage de la ligne de démarcation. Etant étrangère, il me fallait un ausweis spécial pour passer en zone occupée. Mon mari regagna Paris, et moi j'ai dû attendre plusieurs semaines le bon vouloir de ces Messieurs de la Kommandantur. Les derniers jours j'ai été m'installer à La Madeleine, petit Bourg de l'Allier, lieu de passage de la frontière.

J'avais trouvée une chambre chez l'habitant, à prix d'or !! Le village était encombré de milliers de gens, qui comme moi étaient en attente du droit de passage, aussi s'était créé tout un trafic. Cantines improvisées, chambres au tarif fort et tout ce qui permettait de dépouiller au maxi les malheureux venus d'ailleurs.

J'allais tous les jours à la Kommandantur pour m'informer. Enfin arrive le grand jour. On me délivre le satané papier. Je vole chez moi et trouve la porte close. Mes proprios avaient disparus !! Pas de clé pour prendre mes affaires. J'étais à la rue ! Et mon train pour Paris partait dans deux heures. O désespoir !! Assise sur les marches de ma maison « close », j'ai sanglotée comme jamais de ma vie. Je n'arrivais pas à m'arrêter. C'est vers le soir seulement que le couple d'affreux proprio parut, pas gêné du tout... Il me fallut rester une nuit de plus chez eux et prendre le premier train du matin.

A Paris... c'était toujours la guerre ! L'occupation, les bombardements, les restrictions.

Tout était compliqué. Rien d'une vie normale de jeune ménage, en temps de paix.

Nous habitons l'appartement de ma belle-mère qui était partie en province. Mon mari eut une grave broncho-pneumonie due au froid et à la sous-alimentation. Tu parles d'un régime... Choux, carottes, navets, tétragone (ersatz d'épinards), parfois des patates, 90 g de viande par semaine, 100 g de matières grasses par mois ! Et des tickets d'alimentation qui souvent n'étaient même pas honorés.

Menu midi et soir... soupe : choux, carottes, navet, en purée, suivi de choux, carottes, navets à la poêle avec un minimum de graisse. Les jours « avec » j'ajoutais le bout de barbaque, c'était festin. Je me souviens que le premier jour où mon mari a pu s'alimenter après sa maladie, j'avais été faire la queue à 5 heures du matin pour trouver un poireau, pour un bouillon de légumes. Quand mon tour est arrivé, il ne restait plus de poireau !!! J'en aurais pleurée ; en fait je ne sais pas, si je ne l'ai pas fait...

Désolée, je passe chez ma boulangère prendre ma ration de pain et lui raconte mon désespoir de ne pas pouvoir faire un bouillon de légume à mon malade. Prise de pitié la brave femme est allée dans sa cuisine ; et m'a donné un poireau, disant qu'elle en avait deux. Elle n'a jamais voulu que je la paie. Voyez, y a encore de braves gens sur terre...

La vie était dure... dure...

Parfois une éclaircie, on allait faire de grandes ballades en vélo. On voyait des amis.

Un jour, nous étions mariée depuis deux ans, mon mari me dit:

- Tu crois pas chérie (à l'époque! il m'appelait ainsi !) qu'il serait temps qu'on fasse un Bébé ?

- Un Bébé !... à l'époque où nous vivons! Tu crois ça raisonnable ? Ma théorie était que sachant ce qu'est la vie, il était criminel de coller des gosses sur terre. C'était pas un cadeau à leur faire. Qu'il y avait suffisamment de malheureux gosses

abandonnés (faits par des inconscients), à qui on pouvait apporter tendresse et bonheur.

- Nous pourrions, peut-être en adopter un. Dis-je.

- Mais c'est pas pareil, me répond-il. Nous sommes jeunes, sains, on s'aime, des enfants de nous... Si on veut créer une Famille, il nous en faudra même plusieurs...

De chérie en chérie, je me suis laissée convaincre et neuf mois après, il naissait une adorable petite fille, Miss Bab.

Entre temps, un changement de situation nous avait amené en Avignon, où naquit le bébé. C'était en 1943.

Miss Bab grandissait et faisait notre joie. Les premiers sourires, les premiers mots, les premiers pas, tout était événement ! Les inquiétudes, les angoisses aussi, pour le moindre bobo. Deux ans après, ça devait être à l'anniversaire de Bab, mon mari me tint ce petit discours :

- Tu sais mon « choux », j'étais déjà passée au stade de chou, il serait peut-être temps de songer à donner un petit frère à Miss Bab. Une famille avec un seul enfant, c'est pas ça, et c'est pas heureux un enfant unique.

Bon, bien, parfait...encore un coup je me suis laissé convaincre, d'autant que ce n'est pas désagréable !!!

Cette fois j'espérais un garçon. Ma Belledoche, me disait que je ne pouvais pas en voir un, vue que ma mère avait eu deux filles. Complexée j'étais !!

Mais j'ai quand même fait un petit mâle. Ça a été un jour glorieux! D'autant plus qu'il était tout ce qu'il y a de mignon.

A la Clinique, mon mari m'amena sa secrétaire avec un bavoir. L'était gentille cette petite, par la suite j'eus l'occasion de la voir un peu de trop...



La vie suivait son cours, les enfants grandissaient, la guerre prit fin, ce qui ne veut pas dire que toutes les difficultés s'effacèrent. Mon mari était très jaloux de mes petits copains et copines, il fit le vide, recevant mes amis avec une telle tête! Que ceux-ci renoncèrent à venir chez nous.

« On », m'envoyait souvent à la campagne avec les petits... ça leurs fait tant de bien ! « On » venait pour le week-end. D'abord ça a été en vélo, puis par la suite en voiture avec la « gentille petite ! » de temps à autre.

J'y voyais que du feu, (pauvre gourde !), surtout que si j'avais la mauvaise idée d'être jalouse, on me reprochait de manquer de confiance.

J'en ai appris des trucs par la suite...

Difficile de dire que notre ménage n'allait pas bien. Comme chez tout la monde, il y avait des petites frictions, qui ne me semblaient pas très graves... et pourtant! je ne vis pas la fêlure, ni le ver dans le fruit, et continuais benoîtement à aimer mon mari, à pouponner et à m'occuper de la maison.

Vint un temps où j'en ai eu ras le bol, de recevoir ses secrétaires qui venaient à la maison et se frottaient un peu trop, à mon gré, à leur charmant patron sous mon nez.

Cependant je copinais assez avec la "bonne petite" ! Pensez, elle était si gentille, si prévenante et aimait tant nos enfants !...

Un troisième bébé s'annonça, C'était la surprise! Des trucs qui arrivent quand on est marié ! Il n'y avait pas la pilule en ce temps là.

Très honnêtement, je ne peux pas dire que ça m'a enthousiasmé au début, mais une fois le fait accepté, ce bébé me devint aussi précieux que les autres, d'autant que cette fois, il m'était indifférent que ce soit une fille ou un garçon.

Grossesse difficile, dans mon cinquième étage sans assesseur !

Accouchement à problème... dommage que je n'y sois pas restée !! ça m'aurait évité... la suite.

Une belle petite fille nous vint, que je surnommais Kit, en réduction de son nom trop long pour un petit bout.

J'aime bien les surnoms, ça fait plus affectueux, je me vois pas disant à mon poupon : areu...areu, ma petite Marie-Christine...

Elisabeth, Marc et Marie-Christine. Voilà mon trio auquel je demande bien pardon d'avoir pris cette responsabilité terrible de leur donner la vie.

Fasse le ciel que leur existence soit plus sereine que ne fut la mienne et qu'ils soient épargnés des maux qui me font regretter d'avoir vu le jour.

Rien n'est parfait en ce bas monde, mais les petits ont eu une jeunesse à l'abri du besoin. Dans un foyer entre un père et une mère, même si pendant leur adolescence l'ambiance familiale s'était dégradée. J'y reviendrai un peu plus loin.

Je souhaitais que mes enfants se sentent à 100% Français, qu'il n'y ait chez eux aucun doute, aucun tiraillement, je pense qu'il en est bien ainsi.

De mes origines, il ne reste dans la famille que : L'amour pour une certaine musique Russe, certains plats comme le Bortch, le Strogonoff, et surtout le Koulitch et la Paska (pâtisserie que l'on fait pour Pâques). D'ailleurs, nous aimons bien aussi la soupe Chinoise, le Couscous et d'autres plats étrangers...

C'est curieux de voir comme en France l'horizon culinaire s'est étendu, grâce aux exilés et aux émigrés de divers pays.

Pour ma part je ne me sens plus du tout un exilé. Mon Pays c'est vraiment la France, mais ce qui me manque... ce sont des racines !! Il est vrai que je m'en suis fabriquées à la longue à La Celle Saint Cloud. C'est Mon village! J'y vis depuis 32 ans, j'y ai enterré mes parents et espère y dormir avec eux, quand mon tour viendra.

Ainsi sera bouclé le long voyage !

Malgré une vie particulièrement ratée et misérable, père et mère ont vécu vieux, 94 et 90 ans. Tous deux attendaient la mort avec impatience, fatigués de la vie.

Mon père disait souvent : Que la mort est donc longue à venir quand on l'attend !

Il était convaincu de l'immortalité de son âme, sans toutefois pratiquer de Religion. Il croyait également à la réincarnation qui devait permettre de s'améliorer, de se perfectionner, pour atteindre la perfection. Il croyait communiquer avec l'Au-Delà, et avait construit une sorte de Moulin qui tournait grâce aux esprits avec lesquels il s'entretenait...

Nous étions convenu qu'après son départ, il se mettrait en rapport avec moi, par le Moulin. J'ai fidèlement attendu pendant des mois et des mois... il ne s'est jamais manifesté...

Ma mère, plus prosaïque, n'attendait rien de l'autre monde! Elle était tout simplement fatiguée de vivre et détestait sa vieillesse. Sa peau fripée, le manque de force et l'inutilité de cette vie statique et sans espoirs.

Ils sont morts sans maladie, comme une lampe qui s'éteint, faute de carburant.

Je suis comme eux ! Je déteste la vieillesse ! Ce manque total d'espoir d'aucune sorte ! Cette fragilité, ce délabrement progressif et irrémédiable. Tout fiche le camp, les yeux, les dents, les cheveux, les forces, la mémoire ! Si ce n'est la tête !!! Sans parler de tout la reste...

Je réclame le droit de choisir l'heure de sa mort. Une mort douce cependant. Ce qui fait peur c'est de souffrir et tous les moyens qui sont à la portée de la main, comportent des risques de souffrance...

Comme ma mère, je ne crois pas à une vie ailleurs et n'en éprouve pas le besoin... Va savoir ce qu'elle pourrait nous donner comme mauvaise surprise

Que je revienne un peu au voyage dans ma vie passée.

Les enfants grandissant, l'appartement où nous vivions devenait trop petit. Je l'aimais pourtant bien ce 5<sup>ème</sup> sans ascenseur, exposé plein sud, au centre de Paris. Parfois je l'avais maudit! Lors de mes deux dernières grossesses, quand il fallait se taper tous ces étages, avec un cabas plein de provisions et un bébé dans les bras. Il m'est arrivé de tomber à genoux, la tête contre la porte, lâchant bébé et cabas, complètement à bout de force !!! Je trouvais ça inhumain. Inutile de chercher un autre appartement sur Paris, les prix étaient exorbitants ! Une occasion intéressante

s'était présentée en banlieue, nous sommes allés voir. Pour moi quitter le centre de Paris était un sacrifice de première grandeur, c'était ma ville, mon pays, je connaissais tous les quartiers, tous les coins, c'était chez moi ! Même Asnières me semblait être au Diable! Alors La Celle Saint Cloud ! Vous pensez !!! Surtout qu'à l'époque personne n'avait entendu parler de ce trou perdu... à 17km de la Capitale.

C'était vraiment un village, entouré de bois, de forêts, (que depuis on ratiboise par petit bouts pour implanter du béton !!!) bref, à l'époque c'était la vraie campagne.

Le domaine résidentiel qu'on y construisait était le premier de ce genre. Parmi de grands châtaigniers plusieurs fois centenaires, on implantait des villas sans clôtures. Tout cet espace, tous ces arbres, c'était merveilleux pour les enfants, aussi le cœur gros ai-je admis de quitter Paris pour « m'enterrer » dans la verdure.

A part le village, relativement loin, il n'y avait rien. Le domaine Saint François d'Assise (c'est comme ça que fut baptisé cette résidence) était le premier d'une longue série de massacreurs d'arbres, de verdure. Je dois dire à sa décharge qu'il est devenu le plus beau des domaines existants. Chaque résidant avait à cœur de planter un maximum d'arbres, d'espèces variées, souvent à fleurs, ce qui a donné par la suite un Eden de verdure et de fleurs. Ce n'était pas le cas quand nous avons emménagé. A part nos merveilleux châtaigniers, c'était le chantier, la gadoue où les enfants pataugeaient avec délectation et un plaisir certain, rentrant crasseux mais ravis, avec leurs godasses sales, dans la maison.

Le hasard étant c'qu'il est, je retrouvais mon gentil ami Pierre lors d'une réunion des futurs résidents.

Je l'avais perdu de vue peu avant la guerre. J'ai su qu'il avait été fait prisonnier et téléphonais de temps à autre à sa sœur pour prendre de ses nouvelles, mais j'avais cessé de le faire à la fin de la guerre.

Surprise donc de le revoir, et, d'habiter au même endroit.

Il s'était marié au retour de captivité, nous avons entretenue des relations amicales avec le couple, pendant de longues années.

N'épiloguons pas, à savoir ce qu'aurait été ma vie si c'est avec lui que je m'étais mariée. On ne peut jamais savoir.

En commençant ces souvenirs, je n'imaginai pas que certains passages m'écorcheraient aussi vivement le cœur. Je vais aborder justement la période la plus douloureuse, qui commence par la désaffection de mon mari, qui m'entraîne au désespoir, et pendant un temps à la déchéance!! Alcoolique au Rosé !

C'est pas gai, à raconter, mais bien instructif.

Voir comment une brave mère de famille, aimant son mari, ses enfants, ne vivant que pour son foyer, se met, peu à peu, à sombrer dans le « picolage ».



## 5. La rupture

Au début de notre arrivée au domaine, avec l'installation et tout le travail que ça représente, l'organisation pas facile, l'absence de commerces à proximité, loin de tout, une seule voiture avec laquelle le père de famille part le matin et revient le soir. Gros problème que tout cela. Petit à petit, on y voit plus clair, j'ai un vieux vélomoteur racheté à un copain, trop grand peur moi !! Mais que faire,

Il n'y avait que ce seul moyen pour faire mes courses, et ramener les provisions du marché (et Dieu sait s'il y en avait pour une famille de cinq personnes). J'ai peiné comme une damnée sur ce sacré vélomoteur pour remonter les côtes (en effet où qu'on aille par chez nous, il y a des côtes), mes cabas bourrés à bloc pendus au guidon, je pédalais, je pédalais car mon outil n'avait pas assez de puissance au moteur pour monter les pentes. Il m'a fallu faire ça pendant des années, vu qu'on n'avaient pas assez de fric pour un engin plus neuf. Par la suite, j'ai eu droit à une 4CV Renault qui a été la voiture de ma vie, je la regrette encore. Cette brave tire, on peut dire qu'elle a été amortie ! Car après moi c'est le fiston qu'il l'a récupérée vers ses 18 ou 19 ans, il la bricolait, la mignotait et l'a fait durer jusqu'à son mariage !!!

Le domaine était vraiment le « royaume » des enfants et des mères de famille, nous étions tous logés à la même enseigne, les maris partaient le matin pour ne revenir que le soir, fatigués de leur journée, avec aucune envie de retourner sur Paris pour un cinoche ou une autre distraction.

Nous les bonne femmes, on étaient refaites. Il y a eu celles qui traînaient de force le Jules : tu veux ou tu veux pas et puis celles qui comme moi, avaient pitié et comprenaient.

Alors nous nous sommes organisées, puisque les distractions étaient trop loin, nous les avons créées sur place !

Soirées dansantes, théâtre, Ciné Club, Conférences, Biblio, Sport, Rally... Toutes ces activités supplémentaires, quoique lourdes, nous sortaient du train-train quotidien et nous permettaient de nous réunir et d'avoir des contacts.

Il y a eu vraiment une période très sympa... Au début, nous étions tous des jeunes ménages fauchés... aux réunions nous buvions du Kir, par la suite, il y eu ceux qui se sont mis à vous sortir du Whisky. Sans doute leur situation s'est améliorée plus rapidement que celle des autres, alors la sélection s'est faite. Des clans se sont formés. Les plus argentés et les autres... ce qui n'empêchait pas de se retrouver lors des réunions et de bavarder amicalement. Bien sûr il y eu quelques histoires de « cuissages »! Des accrochages dus aux enfants mal élevés, ou autres bêtises de cohabitation. Rien que de très humain.

Je garde de très bons souvenirs de nos soirées de répétitions. Notre groupe théâtral était des plus sympa et donnait le meilleur de soi, sans rivalités, ni jalousie d'aucune sorte.

L'ambiance était chaude et amicale, pas de papotages inutiles, tout tournait autour des rôles que nous interprétions. Henri, notre metteur en scène, adorait le théâtre et nous guidait avec une gentillesse remarquable. Il est mort plusieurs années après, au tout début de sa retraite. Cher Monsieur Paziot, si dévoué (mon voisin) qui s'obstinait à me donner du Madame, avec lequel nous avons nettoyé la salle du Château (qui était une partie commune du domaine) pour notre première représentation. Elle était sale comme une écurie, ayant servis de cantonnement aussi bien aux troupes d'occupation, qu'à nos propres troupes. Voyez un peu dans quel état elle pouvait être. Le charmant ami a failli se tuer sous mes yeux en accrochant les rideaux de scène. La salle est immense, très haute de plafond. Monté tout en haut de l'échelle les bras levés pour fixer le rideau, le voilà qui bascule en arrière avec son échaudage sans que son fils un gamin de 14 ans, ne puisse le retenir. Mon sang n'a fait qu'un tour !! J'ai cru qu'il s'était brisé les os !!

Par miracle, il y a eu plus de peur que de mal. Je me précipite vers lui, certaine qu'il est en morceaux, lui son premier cri c'est :

- Madame Emonet vos fauteuils !! Quel désastre ! Et le voilà qui se met à examiner mes beaux petits fauteuils bien amochés.

- Qu'importe les fauteuils... lui répond-je, c'est vous le plus important ! Vous n'avez rien de cassé ?

- Non moi ça va, me dit-il, après s'être un peu tâté de partout. Faut expliquer que, n'ayant aucun mobilier pour la scène, nous apportions nos propres meubles et tout ce dont on pouvait avoir besoin pour la pièce.

C'est d'ailleurs après l'un de nos spectacles que j'appris mon infortune conjugale !!! Ça tombait a propos !!! Je jouais le rôle de la cocue, dans cette joyeuse pièce de Feydeau (je crois!) qui s'intitulait : « Le Rapide de Clermont-Ferrand ». J'étais vraiment très gâtée ! Nous jouions la pièce trois soirs de suite et c'est après le premier spectacle que Je l'ai su !!! il m'a fallu tenir la scène les deux autres soirs malgré l'insupportable chagrin qui m'avait envahi... Je me suis alors « dopée »... avec du rosé... Et c'est parti pour un tour...

La cuisine où je passais ma vie, me devenait insupportable. J'avais deux services, sinon trois ; les enfants rentrant déjeuner à des heures différentes. Le soir, la famille au complet et souvent en plus quelques amis. Tout ce monde avait bon appétit !! et il en fallait des heures de travail pour éplucher les légumes, mitonner des petits plats...et, tout le reste. Seule une cuisinière peut se rendre compte de ce que ça représente comme boulot.

Ne croyez pas que ça n'a rien à voir avec mon désastre conjugal, de tourner ainsi tous les jours que Dieu fait, de longues heures entre les quatre murs de la cuisine, à ruminer mon chagrin, me rendait dingue ! Mais mon devoir me tenait prisonnière. Je pleurais dans mes casseroles, mais j'étais là, fidèle à mon poste.

Voilà comment le petit Rosé fit apparition dans ma vie, d'une façon régulière...

C'est pas qu'avant je n'aimais pas ça, mais j'en buvais à table, lors de réunions d'amis, de sorties, mais jamais toute seule.

Là, j'ai commencé à m'envoyer un verre vers 11 h. pour m'aider à affronter la préparation des repas. Je rebus en mangeant, progressivement un peu plus que je n'en avait l'habitude, ça me stimulait et me permettait de paraître plus gai, de bavarder plus facilement...

J'avais une amie du Domaine : Lorraine que j'aimais beaucoup. Elle avait une bonne descente! Mais n'aimait pas boire en "Suisse", aussi quand je venais faire un

petit tour chez elle (en allant faire mes courses) pour pleurer dans son gilet, elle me recevait en me disant:

- Allez bois un coup ma fille, ça ira mieux après.

Elle a voulu me mettre au Whisky comme elle, mais j'ai jamais pu m'y faire. Ce gout de punaises écrasées me rebutait... J'ai quand même essayé, ça n'a pas réussi : un verre bien noyé d'eau, me montait à la tête, et si je n'étais pas cuite... ça n'en était pas loin !!!

Aussi avait-elle pris l'habitude de me tenir au frais, soit une bouteille de Champ, soit du Rosé !! Comme je suis quelqu'un de faible, je ne savais pas dire non ! Le résultat c'est que je me retrouvais entre deux vins, comme une vieille ivrogne !

J'ai abominablement honte de cette période « alcoolique », contre laquelle j'ai lutté avec énergie, toute seule... mon mari m'ayant refusé le prix d'une cure qui aurait pu m'aider à m'en sortir plus rapidement. Au fond ça devait l'arranger. Pensez une femme ivrogne, bonne excuse pour expliquer sa conduite.

Bien sur, dans ce cas là, on s'abstient de dire le pourquoi de la chose.

Depuis des années, en fait, peu de temps après notre emménagement sur le domaine, il commença à rentrer de plus en plus tard à la maison et devint « acide », de mauvais poil, enfermé dans le silence, mais agressif dès qu'il ouvrait la bouche.

Le moindre prétexte était bon pour qu'il se fiche en rogne et me fasse une scène.

Ensuite vint une période dite « de voyages », de plus en plus nombreux. En fin de compte, il partait du Lundi au Vendredi, et pendant le Week-end il était là sans être là... un peu comme à l'hôtel... Indifférent, absent. Mon moral était à zéro. Quand je lui demandais ce qui n'allait pas, il me répondait avec hargne :

- Je suis fatigué, je travaille moi !! bien sûr, tu peux pas comprendre...

A croire que je me tournais les pouces toute la journée.

Je sentais douloureusement sa désaffection. Où était le temps où j'étais « chérie » ? Même « mon chou » était dépassé, j'étais devenu « he! dis donc »... à croire que mon nom lui aurait écorché la bouche. L'indifférence glaciale, qui ne

l'empêchait pas de me faire l'amour avec une sorte de rage. C'est ce que je ne comprenais pas, et qui pourtant maintenait en moi un faible espoir, que tout n'était pas fini, que ce n'était qu'une crise... qu'il traversait.

Un jour je lui ai demandé le pourquoi de la choses, savez pas la réponse ?...

- C'est pour te rendre service! Et comme tu n'es même pas foutu de me tromper, et que c'est malsain pour une femme de ton âge de s'en passer, ben je remplie mon devoir !...

Admirer la délicatesse... C'est sublime! je demandais rien moi! Le charmant homme venait dans mon lit pour me rendre service ! M'aurait-il battu que je n'aurais pas été plus mortifié... Où était-il passé le cher amour qui m'a fait trois enfants ? Qui était cet homme inconnu qui l'a remplacé ? Certaines nuits je rodais sur mon balcon des heures durant, avec une envie de hurler à la mort, comme une bête. La famille dormait d'un sommeil paisible, là, à côté, et moi je tournais inlassablement, toute seule avec mon désespoir et ma cigarette. Faut pas trop s'étonner si je cherchais du secours dans le rosé, cette drogue des faibles.

Je ne cherche pas à m'excuser, je raconte les faits.

D'ailleurs je me sens culpabilisée à tout jamais par cet état de chose ça, et le tabac... Ah le tabac !... ça va de paire avec le rosé. Seulement le rosé je m'en suis sorti, mais pas du tabac... Si j'avais été une coureuse, une Mini patte en l'air, on m'en aurait sans doute moins voulu, que de fumer... et dire que ça continue...

A l'orée de mes 70 ans !! la famille me tient à l'écart à cause de la fumée !... faut croire qu'ils m'aiment pas beaucoup ! Sans doute n'ai-je pas su leurs inspirer assez d'amour ! C'est un drôle de truc que d'être mère : on donne, on donne... son amour, sa tendresse, ses soins, sa vie de femme et en fin de compte on s'aperçoit qu'on a loupé le coche ... Où ? Quand ? Comment ?

Je vois ma mère... on peut pas dire qu'elle se soit beaucoup préoccupée de moi (elle vivait sa vie, tant bien que mal ! d'ailleurs plus mal que bien !!) et moi je l'adorais...

A n'y rien comprendre. C'est à cause de ce manque d'amour maternel, de cette absence que je m'étais jurée, que si j'avais des enfants, quoi qu'il advienne, je serais près d'eux. Pas de pensions, pas de divorce, ni de séparation. La morale de cette histoire je voudrais bien qu'on me la dise !

Bon, vous avez compris... je vais pas faire un dessin... C'est pas facile la vie, on sait... et tout ce qui est humain peut s'expliquer.

Depuis quelques temps je n'arrive pas à continuer ces souvenirs. Depuis le moment où j'ai abordé la période alcoolique ! Il y a tellement à dire à ce sujet... La façon difficile dont je l'ai vécue ! Ma lutte désespérée pour en sortir.

J'ai écrit jour après jour mes efforts, mes rechutes. J'ai un cahier entier qui peut servir de témoin de cette lutte.

Ce passage de ma vie pèse terriblement sur mon comportement ultérieur, sur ce que je suis à l'heure actuelle. Il m'est resté une peur de moi même ! La frousse de boire plus qu'il ne faudrait quand je suis de sortie ! C'est pas que je sois cuite... mais quand j'ai bu un coup je parle plus facilement, je philosophe !! Sur la vie, la mort, la politique !! et j'ai tant et tant dire...

Cette période qui m'a si terriblement marquée, correspond au moment le plus dramatique de ma vie... la désaffection de mon mari.

C'est toute ma vie qui s'effondrait.

Voilà, ça y est... je recommence à larmoyer je m'étais pourtant promis d'éviter les lamentations... mais comment faire quand on évoque un passage douloureux... Je ne peux tout de même pas m'ébaudir, plaisanter. Faut bien que ça se sache, que si je n'ai plus de larmes pour pleurer, c'est que je les aies toutes déversées dans mes casseroles pendent cette période-là.

Bon, Bref... je ne sais plus vivre ni profiter de la vie. Si je ne fumais pas, je deviendrais enragée... et dingue. Tout ce que j'arrive à dominer, à garder en moi exploserait !! Mon volcan intérieur continue à brasser sa lave incandescente !! ça pourrait craquer si je n'y prenais pas garde... et seule la cigarette m'aide à garder le calme.

Parait que ça me fait du mal... et alors ! Si j'ai mal par ailleurs, ça ne présente aucun intérêt et n'intéresse personne. Y a que le tabac...mes cigarettes...

Si j'attrape un rhume, si j'ai un cor au pied qui me fait souffrir, c'est la faute aux cigarettes...

Je sais (je suis pas complètement débile) que mes sacrés cigarettes ne me font aucun bien... je tousse parfois des nuits entières à m'en arracher la poitrine, à croire que je vais crever !... et alors ? C'est moi qui subis les conséquences de mes inconséquences... Il est fort possible quelles finissent par avoir ma peau... de toute façon quand on arrive à mon âge, faut bien se préparer à partir d'une manière au d'une autre !!

C'est d'ailleurs assez curieux de voir la façon dont on arrive à raisonner en vieillissant. Plus de projets à quelques années de distance... dans trois ans... dans deux ans... Si j'y suis encore.

Parfois même tu te dis : cet hiver, ou au printemps prochain... si j'y suis... ça fiche un peu la trouille !... alors tu allumes une cigarette et ça va mieux !...

~-----

Faut peut-être revenir à la suite de mon histoire si je veux en terminer un jour.

Les enfants finissent de grandir, dans ce foyer en faillite, fissuré, branlant, pas heureux. Mais quand même jusqu'à leur départ de la maison ils ont eu la stabilité, une maison et un foyer (bancal)...

Pendant les dernières années de notre vie conjugale, je n'en pouvais plus. J'avais conscience qu'il me fallait absolument trouver du travail pour me sortir de la maison, des quatre murs de ma cuisine, des lessives du ménage. Voir d'autres gens, un autre horizon, un intérêt nouveau. A 50 passés, sans spécialité, ni formation, c'était plus duraille !...

Quand même, à force de tanner tout le monde au tour de moi, ma nièce que l'on appelait Chance, me fit connaître un ami à elle, Directeur d'une usine de reproduction de films. Il était d'accord pour m'embaucher et me faire faire un stage

dans tous les services, pour aboutir au service de vente, où la connaissance de deux langues étrangères pouvaient enfin me servir à quelque chose.

Au début naturellement, le salaire était des plus modestes, mais avec l'assurance d'être augmentée au fur et à mesure et aboutir à un salaire des plus corrects.

Tout était d'accord. Je devais même commencer le lundi suivant.

Le soir au dîner j'annonce fièrement à mon mari :

- tu sais j'ai trouvé du travail, et je commence lundi.

Il hausse les épaules, me regarde d'un air méprisant et laisse tomber :

- mon pauvre chou ! à quoi es-tu bonne ? Qu'est-ce que tu as encore été chercher?

Paroles mémorables, dites devant nos enfants qui les ont marquées puisque par la suite, j'ai souvent entendu :

- Ma pauvre mère t'y connais rien... ou autre chose du même genre.

Quand j'eus expliqué que mon travail n'avait rien de farfelu, que même je pouvais espérer un avenir meilleur, il s'intéressa au salaire. Quand j'eus annoncé la couleur, il monta sur ses grands chevaux :

- Mais c'est ridicule, tu te rends compte... il faudra prendre la femme de ménage beaucoup plus souvent et tes déplacements... et il te faudra manger dehors... et les enfants, tu y as pensé ? Avec toutes ces dépenses supplémentaires, il ne restera rien de ton salaire... et puis et puis les impôts! ça me fait passer à la tranche supérieure... non décidément, c'est ridicule. Il n'est pas question que tu travailles au dehors.

Un veto catégorique... et j'étais encore trop sous sa tutelle, pas mûre pour regimber. La mort dans l'âme, le jour suivant je téléphonais au charmant Directeur, et lui expliquais la chose. Il s'est passé pas mal de temps avant que je n'arrive au stade du « ras le bol » définitif. Il devint urgent, vital même que je trouve du travail qui me sorte de l'ambiance, devenue irrespirable de la maison.

Faut croire aux miracles quelques fois dans la vie, une nouvelle fois par des amis (en particulier Pierre), je trouvais un travail qui quoique provisoire à été un sauvetage et me permis de découvrir la Russie, enfin mettons un petit morceau. Moscou et ses environs, et Leningrad (devenu ensuite Saint-Pétersbourg). Mon job consistait à être mise à toutes les sauces ! Interprète personnelle de l'organisateur du Congrès Mondial du Pétrole des Wagons-Lits de Paris. La délégation Française comptent 600 personnes ce n'était pas une mince affaire que de préparer l'hébergement et tout le reste en rapport avec l'Intourist Moscovite. Paperasse, bureaucratie, parlotes, répartitions des billets de logements et de nourriture au nom de chaque participant... nous amenèrent à travailler jusqu'à 2 et 3 heures du matin.

Mon Patron était un bourreau de travail et je suivais le mouvement. Or lui, il était probablement rétribué normalement, mais moi qui n'étais pas du métier, on m'a pris au rabais!... j'étais seulement défrayés (voyage, logement, nourriture) et recevais une toute petite indemnité... juste pour dire !!

Et pourtant ! On m'a fait faire un travail de professionnel à temps plein, jour et nuit à la merci des congressistes, et je peux dire qu'ils ne m'ont pas épargnés... Je ne pouvais ni manger, ni dormir tranquille, ils me poursuivaient avec leurs problèmes, qu'il fallait débrouiller sur l'heure.

De toute façon je n'ai pas à me plaindre, si dur qu'ait été le boulot, il m'a sorti de l'ornière, et fait connaître ce que probablement je n'aurais jamais connus.

Je notais au fur et à mesure mes impressions, et ce que je voyais.

Ce peuple dont je parlais la langue, sa gentillesse, sa spontanéité, et à coté d'horribles grognasses, bonasses et mal embouchées. Des hommes et des femmes en sommes, comme partout, avec un petit quelque chose d'enfantin, en vérité je ne trouve pas le terme exact, ce serait plutôt, simplicité et spontanités qui conviendrait mieux.

J'ai des souvenirs extrêmement touchants, comme ce serveur au Restaurant de l'Hôtel, qui un matin me demande si je voulais bien lui donner une Gauloise, il en avait beaucoup entendu parler! Je lui donne tout le paquet plein, il refuse pudiquement, mais fini par accepter, car je lui ai dit en avoir d'autres et être

ravitailée de Paris. Ce qui était vrai. Le lendemain matin après le petit déjeuner, je me lève de table la dernière (comme toujours car je compte soigneusement mes ouailles ! ne surtout pas en perdre en cours de route) le garçon s'approche de moi avec une serviette propre pliée en quatre, il l'ouvre et m'offre une petite icône en souvenir!! J'ai beau refuser, rien à faire :

- elle est si petite. Me dit-il.

Bien obligée d'accepter, et c'est vrai que c'est un superbe souvenir... Je vois mal un garçon de café chez nous avoir ce geste !!

D'autres petites histoires du même genre, de gentillesse, de désintéressement. Pas de pourboire... sauf un vieux kroumir de portier bagagiste à la sale trogne de faux-frère.

Les gentilles petites interprètes en travail commandé (elles font autre chose dans la vie, mais doivent, être à disposition de l'Etat à tout appel!!) qui rêvent de venir vivre Paris!!

Le paysage Russe un peu tristounet et romantique, le ciel paraît plus haut ! Sans doute à causes des grandes distances en terrain plat.

Rien ne va plus... depuis que j'ai entrepris de raconter mes souvenirs du voyage en Russie ! il ne me vient plus rien ! Il est vrai que j'ai pondu un cahier entier lors de ces séjours. J'ai dû me vider !... aussi, si je veux progresser dans l'histoire de ma vie, faudrait peut-être bien que je passe à un autre sujet.

*Arik*

## 6. L'épilogue

*Arik n'ayant pas poursuivi ses mémoires, je me permets humblement, en tant que fils reconnaissant et compatissant d'apporter quelques compléments...*

*Tout d'abord, ce qu'elle n'a pas dit, c'est qu'elle aimait l'art de toutes ses forces et sous toutes ses formes et elle rêvait d'être une artiste accomplie et reconnue...*

*La danse classique : malheureusement ses premières expériences durant sa jeunesse n'ont pas été concluantes, en revanche la danse de salon : elle l'a pratiqué à chaque fois qu'elle le pouvait tout au long de son existence.*

*Le théâtre : elle a fait parti de la troupe théâtrale du Domaine Saint François d'Assise (à La Celle Saint Cloud) où elle a pu jouer quelques pièces de théâtre dans la grande salle du Château du domaine. Cela se faisait dans un cadre de bénévolat mais nécessitait un gros travail préparatoire et beaucoup d'investissent personnel mais c'était autant pour le plaisir des acteurs que du public (essentiellement les habitants du domaine).*



*La littérature : elle lisait beaucoup et a produit de nombreux écrits comme des nouvelles (dont deux sont présentées ci après dans cet ouvrage), des poèmes, des réflexions sur différents sujets.*

*La musique : elle aimait se mettre au piano pour retrouver à l'oreille des morceaux qu'elle aimait bien.*

*La peinture : sur différents thèmes dont ses préférés étant les villages du midi de la France avec ses couleurs chaudes et chatoyantes. La peinture était pour elle un véritable dérivatif et elle passait des heures à peindre ce qui lui permettait de ne pas trop penser à son existence et à ses souffrances...*

*Il convient également de préciser qu'après sa période d'accompagnatrice lors des voyages en Russie, elle est rentrée au CFEI-Femme Avenir (Centre Féminin d'Etudes et d'Information) association chargée de promouvoir et de défendre la condition féminine et créée à l'initiative du général de Gaulle pour une plus grande participation à la vie publique. Elle faisait parti du bureau et assistait fortement la Présidente de ce mouvement : Florence d'Harcourt (qui fut député des Hauts de Seine) et avec laquelle elle avait entretenu des relations de sympathie. Parfois dans les colloques régionaux qui réunissaient les adhérentes, elle était chargée de transmettre les messages émanant du siège.*

*Ces différentes fonctions et activités de loisirs lui ont permis de passer le cap de ses déceptions sentimentales et conjugales avec sa séparation et le départ de ses enfants devenus adultes et fondants eux mêmes de nouveaux foyers.*

*Ensuite elle a pris sa retraite et sa santé s'est mise à décliner de plus en plus, principalement à cause de la fumée de cigarette. Très affaiblie, sa grande amie Moura était venue la voir ; elle avait fait toute sa carrière en Colombie où elle vendait des véhicules de chantier pour les Travaux Publics (ce qui n'était déjà pas très courant pour une femme en France !). Après être retournée chez elle, nous avons appris son décès quelques mois plus tard.*



*La santé de ma mère s'est encore dégradée, sa sœur Kira qui habitait à proximité a fini par l'accompagner chez Bab en lui demandant de s'occuper de sa mère. Elle fut alors mise sous oxygène mais son état a continué à se détériorer.*

*En fait, l'excès de tabac dans une atmosphère confiné avec des vapeurs de térébenthine lorsqu'elle peignait, est vraisemblablement la principale cause qui a déclenché un emphysème. Cette maladie correspond à une asphyxie progressive et irrémédiable jusqu'à ce*



*que les poumons ne puissent plus échanger d'oxygène avec son corps, c'est ce qui est arrivé le 9 juin 1993.*

*Soit un an après qu'elle ait perdu sa sœur Kira décédée elle, d'un cancer foudroyant du pancréas. Elles étaient toutes deux très différentes et même opposées comme c'est d'ailleurs le cas de leur prénom Arik et Kira.*

*L'une était rêveuse, bohème et insouciante, l'autre rationnelle, rigoureuse et téméraire.*

*Mais toutes les deux étaient complices et très attachantes.*

*J'ai souhaité rendre hommage à ma mère ainsi qu'à toute la famille de Widstedt parce qu'ils n'ont pas eu une vie facile.*

*Ça a été une dégringolade dans l'échelle sociale pour les uns, une remonté dans la reconnaissance et la considération pour les autres sachant qu'ils sont tous restés honnêtes et courageux à travers toutes ces difficultés rencontrées... c'est tout à leur honneur et c'est ce qu'il faut retenir.*

*Ils ont, chacun à leur manière, apporté quelque chose à la société.*

## Chronique sur ma famille

*Pour mes petits enfants, leurs enfants et ceux qui suivront... (écrit en mars 1982)*

Petite chronique de la famille de Widstedt par celle du sang venant du nord qui coule dans leurs veines.

Le peu que j'en puisse savoir sur nos origines par mon père et par ma mère. La révolution Russe d'octobre 1917 nous a jeté sur un sol étranger, a dispersé les familles et a anéanti les contacts possibles avec ceux de la famille qui restaient... 40 ans se sont écoulés avant que ma mère puisse revoir la sœur qui lui restait en Russie. Tous les éléments mâles proches sont morts pendant cette sanglante révolution et il reste des descendants de cousins perdus à jamais...

Du côté de mon père, je ne puis remonter au delà de la famille de sa grand-mère : les Vidstedt de Stockholm (Suède) avec un « V » simple, le « W » nous est venu de notre passage à Dantzig en Allemagne ; où le « V » se prononce comme un « F ». A notre arrivée en France le « W » est resté. Il paraît que l'ancêtre du nom en Suède (va savoir de quelle lointaine époque ça remonte !) était un militaire venant d'on ne sait quelle région d'Allemagne. Il était resté à la suite d'une guerre (Suède –Allemagne), c'était installé et avait fait souche. Ces Vidstedt là tenaient un relais de chevaux. Peut être étaient-ils aubergistes ! En même temps - mes renseignements ne le précisent pas - deux filles, dont mon arrière grand mère qui fut enlevée par un grand seigneur de passage au relais !!! De cette histoire d'amour je ne sais pas grand-chose. Là commence une mystérieuse aventure. Où fut emmenée mon aïeule ? Où vécut-elle ? Combien de temps dura cet amour ? Nous ne connaissons que la suite qui commence avec la vie de mon grand père Edouard. Né en Russie de père inconnu, et portant de ce fait le nom de famille de sa mère. Celle-ci fut dotée et mariée à un fermier dont elle eu plusieurs enfants.

Quant à mon grand-père, il fut anobli (noblesse héréditaire) et élevé dans une institution pour jeunes nobles de haute lignée (Grands Ducs, Princes). Il ignore toujours le nom de son père et en souffrit beaucoup. Quelqu'un s'occupa de son

éducation et de ses études. Après quoi il eut un poste honorable de fonctionnaire dans les chemins de fer et voyagea pour son travail d'un bout à l'autre de la Russie en wagon particulier. « On » a prétendu que son père était un des Grands Ducs de la famille Impériale ! Un nom a été prononcé, mais je ne m'en souviens plus et pour l'importance que ça peut avoir maintenant... Il n'a été ni doté, ni marié par le mystérieux Duc.

Où et quand il rencontra ma grand-mère Agrippine Bescenstinaia ? je ne sais pas. Elle était d'une honorable famille Russe avec quelques ascendances polonaises catholique. Comme le grand-père était protestant, tous deux firent la moitié du chemin pour se marier et optèrent pour la religion orthodoxe ; ce qui amena un changement de prénom, Edouard devint Alexandre.

N'ayant pas de fortune ni l'un ni l'autre, ils vécurent modestement du traitement de fonctionnaire de grand-père. Ils eurent deux fils Anatole et Valentin, nés en Ukraine à Harold qui firent des études d'ingénieur de la Marine grâce à des bourses. Anatole dans la construction navale et mon père dans la branche mécanique. Après avoir obtenu son diplôme, mon père navigua sur des navires de guerre de la Marine Impériale comme officier mécanicien et participa à la guerre Russo-Japonaise de 1904 et resta prisonniers de japs pendant un certain temps. A son retour, il fut décoré ? Il avait le grade de Capitaine de Corvette de la Marine active ; mais n'étant pas d'accord avec le Haut Commandement, il demanda à être mis en disponibilité et versé dans la réserve.



Avec un ami, il décida alors de monter un chantier Naval à Helsingfors en Finlande, pour la réparation des navires de guerre de la Flotte Baltique. L'ami, s'occupant de la partie commerciale et lui de la partie technique. Réussite rapide, l'affaire prend de l'expansion et tourne à plein rendement. Il rencontre ma mère qui a 16 ans et qui très jolie, lui en a 30. Il l'épouse en mai 1912, eu une première fille Kira et en décembre 2014 c'est à mon tour d'apparaître (la mamie Ariane).

Seuls souvenir heureux de ma petite enfance. Choyée, gâtée, aimée. Un foyer, une vie normale entre un père et une mère ! Bien sûr, il y avait la guerre, des tranchés dans la rue sous nos fenêtres, des coups de fusils, des gens qui tombaient. Les fenêtres calfeutrés dès la tombée de la nuit. Visites de gens en armes, venant voir s'il n'y avait pas de stock de provisions. Mais la maison était chaude, vaste et nous ne manquions de rien.

Puis ce fut la débâcle : la Révolution d'Octobre avec ses tueries gratuites, les bouleversements, le départ, mais ceci est une autre histoire, c'est celle de notre exode. De ma vie, de notre vie à tous les quatre sous d'autres cieux...

\*\*\*

Il me faut donc revenir en arrière pour parler de la famille de maman, enfin du peu que j'en connais. Celle-ci n'a jamais connu ses grands-parents et comme son père fonctionnaire changeait souvent d'affectation, elle n'a aucun lien réel avec leur famille.

Ma grand-mère Julia Von Grothaus était fille d'un Baron Balte, elle avait un ou deux frères, je n'ai jamais su exactement. Elle a été mariée à un monsieur Zelinski dont elle a eu un fils Nicolas et une fille Antoinette. Puis elle est devenu assez vite veuve et a retrouvé par hasard un ami de son frère qu'elle avait connu jeune fille. Il y aurait eu en ce temps de tendres sentiments entre eux...mais je n'ai jamais su pourquoi ils ne se sont pas mariés. J'ai bien une hypothèse, mais qui me dira jamais si c'est la bonne ?

Le beau Wladimir était marié et père de 3 ou 4 enfants à l'époque où il retrouva Julia veuve. Il quitta femme et enfants et parti pour où ? avec la jeune veuve et ses deux enfants à elle.

Par la suite, ils se marièrent et auront 6 enfants : Boris, des jumeaux morts jeunes, Léonide, Véra (ma mère née à Saint-Pétersbourg) et Lydia.

Si le hasard a voulu que mon père rencontre ma mère à Helsingfors (devenu Helsinki depuis) en Finlande ; c'est que mon grand père avait été affecté à un poste dans cette ville.

De mon grand père, je sais très peu de choses. Son nom Wladimir Vrotchinsky semblerait indiquer des origines polonaises, peut-être lointaines. Tous ses enfants ont été baptisés à l'église orthodoxe, mais sa mère, semblerait-il était juive ! Son nom de jeune fille était Kramer ou Cramer. En ce temps là, une juive dans la famille, ça ne se clamait pas sur la place publique. On passait sous silence. C'était comme une tare ! A savoir si grand-mère n'a pas pu se marier avec grand-père à cause de cela. Que sa famille ait fait obstacle. Quand ils se sont retrouvés adultes, Julia libre, l'amour a triomphé. Ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants...mais ils sont morts relativement jeunes pendant la révolution de privation, de froid, de faim...à un an de distance.



L'existence de cette arrière grand-mère, je ne l'ai appris de ma mère qu'il y a fort peu de temps. J'ai essayé de la faire parler des ancêtres, de certaines circonstances de mon enfance, de la sienne...mais c'est difficile à 90 ans, elle a oublié, par contre elle se souvient de choses insignifiantes et insipides !

Il semble évident dans notre famille qu'on n'a pas de racines. Il n'y a pas de village d'un côté comme de l'autre d'où l'on provienne ou peut-être à une époque très lointaine...Tous sont plus ou moins des citadins depuis 5 ou 6 générations. Fonctionnaires, militaires, toujours en déplacements. Gens moyens. Pas de gros propriétaires terriens, ni de petits d'ailleurs. Pas de capitaliste. Le seul qui semble avoir eu une belle situation, c'est mon père du temps de son chantier naval...pour finir, le pauvre, comme sous-prolétaire ! Grandeur et décadence.

\*\*\*\*\*

Voici chers petits des gens lointains qui ont été les chainons qui ont permis que vous veniez sur terre. Ils ont vécu, soufferts, aimés, transmis la vie...dont nous ne connaissons rien. Que leurs noms et qui cependant nous ont légués au passage qui

la couleur des yeux, qui le grain sur la peau, un talent de nous ignoré, une parcelle de leur âme.

Je rêve qu'un de mes petits enfants ou arrière petit enfant reçoive dans les gènes qui sont la mémoire de leurs ancêtres, le ou les talents que je n'ai pas reçu en quantité suffisante pour créer des œuvres volatiles. J'aime peindre, j'aime écrire, j'aime danser, jouer la comédie, composer de la musique...mais tout ce que j'arrive à réaliser est médiocre et ne me satisfait pas. Si par le canal d'un autre gène venu d'ailleurs et allié au mien, vous pouviez avoir en partage un taux suffisant de ce vrai talent qui me manque, mon passage sur cette terre aura servi à quelque chose.

*Arik*

# Extrait de poésies pêle-mêle

## OU EST LE BONHEUR

Ami, ne cherchez pas dans les plaisirs frivoles  
Le bonheur éternel dont vous rêvez souvent,  
Le fruit lui est odieux, il vous quitte et s'envole  
Comme un bouquet passé emporté par le vent.

Mais quand vous passerez une longue soirée  
Dans un modeste coin, loin du monde banal,  
Cherchez dans les regards d'une image adorée  
Ce rêve poursuivi, ce bonheur idéal.

Ne les pressez donc pas ces doux moments d'ivresse,  
Buvez avidement ce langage chéri,  
Partez à votre tour, partez, partez sans cesse  
De tout ce qui amuse ou tourmente l'esprit.

Et vous serez heureux lorsque dans sa prunelle,  
Attaché sur vous un éclair incertain  
Brillera un moment et comme une étincelle  
Dans son regard pensif disparaîtra soudain.

Lorsqu'un sublime mot, plein de feu et de fièvre  
Le mot Amour divin inconnu ici bas  
Sortira de votre âme et brulera vos lèvres  
Et que pourtant ami...vous ne le direz pas.

*Arik*

## JE T'ATTENDS

Vois je t'attends, je t'attends quand même  
Je t'attends le matin lorsque paraît le jour  
Et jusqu'au soir ainsi, te jurant que je t'aime  
Je t'attends et t'appelle, ô revient mon amour

Je t'attends la nuit jusqu'au premières heures de l'aube  
Et lorsqu'enfin lassée, brisée, je sommeille  
C'est ton image chérie que je vois dans mon rêve  
Ainsi auprès de moi tu restes jusqu'au réveil

Ce sont les seuls instants de joie, pour mon âme  
tourmentée  
Oui, c'est l'unique bonheur des tristes et sombres jours  
De m'abreuver de rêves et de vivre en pensées  
De ce que furent les heures de notre brève amour

Et je t'attend ce soir, l'âme pleine de lassitude  
Et sachant bien d'avance que tu ne viendras pas  
Et je t'attends quand même, malgré cette certitude  
Espérant que peut être aujourd'hui tu viendras.

*Arik*

## LA RUPTURE

Tu dis n'est ce pas, que t'importent mes souffrances  
Que t'importe hélas, si mon cœur est blessé  
Et que j'appelle la mort comme une délivrance  
Tu te moques de moi, de moi tu es lassé

Adieu donc cette fois c'est pour la vie  
Va ! j'ai compris qu'il n'y a plus d'espoir  
Te retenir ? mais non cela serait folie  
Du reste pour le faire, il faudrait le vouloir

Va ! j'ai senti dès les premiers moments  
Que le destin encore ne m'étais pas clément  
By By chéri, nos routes se séparent  
Nous nous étions aimés ! suivez votre chemin...

Je rode, j'erre sans trêve ni cesse  
Cherchant à briser les liens qui me blessent  
J'erre sans trêve et sans cesse cherchant le repos  
Et je traîne avec moi ma détresse au tombeau.

*Arik*

## Nouvelle 1 : L'honorable Achille

Tu cours, tu cours, tu sais pas où... La vie est ainsi faite que tu sais pas pourquoi, mais tu cours quand même! Bien sûr, il y a le boulot, les obligations de toutes sortes, les corvées que même tu pourrais aller plus doucement, tu pourrais pas faire autrement que de courir.

A mon avis plus ça va, plus ça empire. Le monde tourne dingue et nous avec. Tiens, sur les routes, tu crois vraiment que tous les gens sont ultra pressés? Penses-tu! c'est la contagion qui les oblige de faire comme tout le monde et d'appuyer sur la pédale.

C'est en roulant pénardement dans ma vieille R5 que je me faisais ces réflexions. J'étais pas pressée et n'avais nulle envie de courir la poste, les mecs me doubleraient avec des Vzzoum... grand bien leur fasse après tout, si ça les amuse.

Le temps était beau (pour une fois !) et rien ne m'incitait à me bousculer. Je me rendais chez mes vieux, pour y passer un dimanche paisible, tout au moins je l'espérais.

Je vais pas vous raconter où ils habitent. Vous chercheriez le département vous imagineriez des choses sur des gens qui sont peut-être pas ceux dont je parle, et alors là... j'aurais de gros ennuis.

Le bled en question se trouve à environ une petite heure de Paris, par les petites routes (bien sûr), un peu plus si l'on flâne en admirant la nature.

Par l'autoroute, n'en parlons pas, y en aurait pour... mais il n'y a pas d'autoroute, alors !

Encore quelques bornes et me voilà rendue. C'est plein d'arbres, ça sent bon, les fleurs commencent à exploser, le long des petits chemins. Voilà enfin le

jardin, bordé de vieilles boîtes de Canigou, de parpaings (qui doivent en principe, servir à édifier un muret), de ronces qui bouffent les quelques maigres arbustes, est dans le même état que lors de ma dernière visite. Planté tout en pissenlits.

Mon père est trop faignasse (une vrai guimauve ce mec) pour tenter d'améliorer les signes extérieurs de son habitat. C'est le genre à attraper un torticolis si la Télé n'est pas dans l'axe !

Quant à ma mère, c'est pas son genre non plus, à gratter la terre pour faire pousser des fruits et légumes. Elle a trop trimé à arpenter le bitume parisien pour se farcir le défrichage des pissenlits, maintenant qu'elle est à la retraite ! Ben oui quoi ! ma mater est une ancienne et honorable pute à la retraite. C'est son droit à cette femme... non ? Dans la vie, on fait pas toujours c'qu'on veut, des fois ça tourne bien, des fois pas.

La maison elle est quand même pas mal. C'est une ancienne fermette, de gens pas riches, mais qui a quand même dans les trois siècles à son actif... faut le faire et elle tient toujours debout. Les tuiles du toit sont toutes verdies par le temps, les murs noircis par l'âge, un peu lézardés aussi, mais pas trop. Ça sent son terroir. Bref, c'est pas le château de Versailles.

Dedans, c'est bien. Une grande et vieille table massive, d'époque (sans rire !) on a dû l'avoir avec la maison, des chaises paillées, un vieux bahut, une grosse cuisinière noire, qui sert aussi de chauffage en hiver et même une vieille pendule sur pied avec son balancier tout dorée. C'est pas le luxe bien sûr, mais ça a de la gueule.

Une gueule des vieux temps anciens, on se croirait encore à l'époque d'un Louis XIV ou XV et que dehors il y a pas cette vacherie de tires qui font des courses infernales et qui empestent l'atmosphère. Faut pas croire... toute Pute qu'elle était, la maison est propre et bien tenue et sur le coin du fourneau

mijote toujours soit une bonne soupe, soit un ragoût des plus savoureux ; ce qui donne une ambiance chaude dans cet intérieur rustique et modestes.

L'a pas fait de l'or ma pauvre mère sur son trottoir, faut croire qu'elle était pas une bonne gagneuse, mais quoi, elle s'est achetée cette bicoque, son bout de terrain et de quoi ne pas mourir de faim sur ses vieux jours.

Fallait pas trop compter sur le Pater pour lui assurer son bifteck. Ce zig il a toujours eu les bras à la retourne. A part le bistro du coin, la belote, les copains, il en foutait pas une rame.

Voilà déjà quelques années qu'ils se sont retirés dans ce coin béni et profitent des bienfaits du grand air, de la nature, de l'espace. Ma mère s'est liée avec des voisines (qui bien sûr ne savent pas ce qu'elle faisait dans le civil avant de venir) tout ce qu'il y a de bien.

Faut reconnaitre que ma vieille fait pas du tout pute ! Elle a très bon genre. Elle se maquille pas, se teint pas les tiffes et sait se tenir quand il faut, aussi elle est appréciée dans le secteur. C'quelle aime surtout, c'est papoter avec les vieillasses du coin

C'est comme ça qu'elle me raconte, quand je viens, tous les dessous des vilaines histoires de la région et bien au delà. Les filles mères, les pères cocus, les truanderies, les scandales, elle sait tout ça... Y'en a beaucoup à dire croyez moi ! Tenez le coq du vi11age! dans tous les villages, villes ou quartiers, il y a un coq qui se farcit toutes les da-dames qui s'ennuient, dont les maris sont pas des héros de la bagatelle, les demoiselles gênées par leur fleur d'oranger et même celles qui ne le sont pas, il trouve le moyen de les coincer un jour ou l'autre. Ca existe, j'vous jure !

Peut être : boulanger, boucher, maire du village ou plombier, en général il a quand même pignon sur rue, mais c'est pas obligée. Il peut commencer ses

ravages avant d'être « arrivé », ça peut être le commis du marchand de couleur, du garagiste, je sais pas moi...

Bon, dans notre région sévissait un gros entrepreneur de maçonnerie, l'avait commencé petit, petit. C'est bien débrouillé, gravi tous les échelons qui mènent à la réussite, tout en semant éperdument ses "spermatos" dans une bonne partie de la population, ce qui a eu pour effet, de donner une grande ressemblance à des tas de jeunes, sans aucun lien de parenté, qui normalement étaient destinés à se marier. Joli garçon le bougre ! Par la suite il a bien épaissi ! mais ça n'a pas calmé ses ardeurs cavaleuses et il continue ses exploits de séducteur.

Dame !.si les gonzesses marchent y a pas lieu de s'en priver. L'ennui dans les petits bleds, c'est que t'en a toujours des, qui savent. On ne se méfie jamais assez.

L'Achille Dhéranger était persuadé que nul ne se doutait de ses turpitudes, à part bien sûr celles qui y participaient. (et ça en faisait !) mais elles n'avaient pas de raison de broncher (surtout celles qui étaient mariées).

Pourtant on jasait dur dans le Landerneau... pensez, depuis le temps ! il y en avait des choses à dégoïser.

Bien installé au chaud près de la cuisinière, un grand bol de café à la main, elle commençait toujours comme ça :

- Ah ! faut que j'te raconte... Tu sais l'Henriette, du près de la Touque celle qui a marié sa fille il y a deux ans au fils Iléon, ben parait qu'c'était une drôline, j'te dis qu'ça. Même qu'la fille elle s'rait pas du père, s'rait d'Achille et comme le gars Iléon s'peut bien qu'lui aussi y soit de lui !... tu vois un peu c't embrouille de tuyaux de poêle...
- Je vois, je vois, mais depuis le temps, on sait bien dans le pays qu'un couple sur trois que le Maire marie, sont frère et sœur de par la main gauche.

- Surtout qu'le Maire c'est le père !!! et il sait à quoi s'en tenir. Ben ça fait p't être rigoler le monde, mais c'est malsain, ça choque. Je dirais même plus, y en a qui voient ça d'un mauvais œil et trouvent que c'est c'est amoral. Tu vois un peu d'ici c'que ça va donner sur les gosses tous ces mariages consanguins ?
- Faut reconnaître qu'il y va un peu fort le Père Achille, ça doit bien faire trent'ans qu'il se répand dans la population de Castaguol, c'qui fait qu'il a p'têt engrossé des filles à lui, qui se marient avec leur oncle ou leur frère... Boudiou quelle salade.!
- Mais le plus fort tu vois, c'est qu'il s'est pas trouvé un seul jaloux pour lui régler son compte, même mieux, ils l'ont élu Maire ça va faire dix ans.
- Faut croire que le vice est plus récompensé que la vertu.
- Mais tu sais pas, ce vieux cochon le v'la qui voudrait sauter la p'tite dame du Sous Préfet. Parait qu'il tourne autour, tel le matou autour d'un bol de crème.

Ce que ma brave femme de mère ne savait pas encore en ce paisible dimanche, c'est l'énorme scandale qui allait éclater, tel une bombe dès le lendemain matin. Le soir j'avais été traîner un peu au bourg, histoire de glander, faut dire qu'il y a pas grand chose à part le bistrot de la place où viennent baguenauder les jeunes du coin, les moins jeunes aussi, mais eux c'est pour se rincer la dalle entre conscrits. quoi que ça commence à changer y reste plus que les vieux ; les « un peu moins » deviennent trop intellectuels y restent à la télé.

Je suis rentrée vite fait, pour aller me zoner.

Au réveil un joyeux rayon de soleil me mit de la joie au cœur, malgré le ronflement sonore du vieux qui arrivait jusqu'à moi malgré la porte fermée. Sans me presser j'allais dans la salle me faire chauffer du café et c'est là que je l'ai vu arriver, toute haletante et suante, le cheveu ébouriffé, l'œil important de celui qui apporte une nouve1le capitale.

- Tu sais pas !! Le Maire, l'Achille, il s'est suicidé. J't jure, c'est vrai.
- Mais comment, pourquoi ?
- Y a enquête, parait qu'il aurait trafiqué dans des trucs de la Mairie où il s'est sucré gros au passage... Je sais pas, on l'a su mais ça fait un foin !!... Les gens ils sont comme électrique au village. On l'a trouvé ce matin mort à son bureau, à la Mairie... Y'avait le pistolet sur sa table, une lettre à sa femme et tout...
- T'y crois toi que ce type c'est flingué tout seul ?
- Dame ! à c'qui parait.
- Moi ça m'épate, un mec comme ça, j'le vois plus buter les autres que sézigue.
- C'est bien vrai, mais il y a la lettre qu'il a écrit à sa femme.
- Pas dur ça ! si on a pu lui tenir la main pour se mettre une praline dans le citron, on a bien pu lui faire écrire sa lettre.
- Tu crois ?
- Bah ! on verra bien.

On a discuté ferme sur le Casanova refroidi, sur ses parties de pattes en l'air, sur ses truanderies, sur le gros fric qu'il s'est fait, sur sa femme, ses enfants et le reste. De toute façon ça ne nous a amené à rien, qu'à nous échauffer le mental et nous faire crever de curiosité ; aussi avons nous décidé d'aller au village pour d'autres informations.

Tout d'abord on a repris des forces avec un bon déjeuner, après quoi, une petite visite à Madame Pierre, la voisine. Celle-ci était dans tous ses états et se remontait la moral en lichteornant du café. Bien sûr elle savait.

- Grand Dieu c'est'y possible, une affaire pareille par chez nous ? ma pauv'dame, quelle époque on vit ! Notez bien, qu'on pouvait s'attendre à des embrouilles un jour ou l'autre mais... ça... quand même !!
- Mais que sait-on au juste ? je lui demande.

- Parait qu'il s'adjudgeait tous les travaux de la Mairie et du Canton, s'arrangeait des fausses factures, touchait des pots de vin, et va savoir encore quel trafic; il aurait même fraudé aux élections, en bourrant les urnes avec ses bulletins.
- Comment tout ça a fini par se savoir ?
- C'est pas encore très claire, y aurait du mystère la dessous. Faudrait aller Voir si y a du neuf.

Nous voilà parties bras dessus, bras dessous en direction du bourg. Ma Doué !! Je l'avais jamais vu comme ça. Ca bourdonnait de partout. Place du village, les gens par petits groupes discutaient le bout de gras. Le bistrot se faisait des ronds, pire qu'un jour de ducasse. Nous on se glissait d'un groupe à l'autre; cueillant des bribes d'informations. Certaines, de haute fantaisie sans doute, ne faisaient qu'embrouiller les choses.

On en arrivait à une affaire d'Etat, c'est tout juste si le gouvernement n'allait pas sauter !!! Il y aurait des ministres compromis ! ça allait barder ! V'z'allez voir.

Le plus clair de l'histoire c'est qu'elle l'était pas du tout. Par qui et comment toute cette merde est elle sortie au grand jour ? Alors là, il y avait plusieurs versions.

Les uns disaient que c'était le concurrent du Maire qui avait arrangé toute l'affaire, d'autres prétendaient que ça venait d'en haut !! D'autres encore que c'était un employé de la Mairie, un pauvre minus tout malingre et falot qui avait constitué patiemment le dossier, avec toutes les preuves à l'appuis.

Les journaux bien sûr s'étaient précipités sur l'histoire et s'en donnaient là cœur joie, en fouinant dans tous les coins.

Le plus logique de tout ça me semblait être la version de l'employé de Mairie. Je le connaissais bien le gars, Cyr Constance qu'il s'appelait du nom de sa

mère. Brave garçon, silencieux, très replié sur lui même, pâle et triste. Il vivait seul avec sa mère, très modestement. Cette dernière faisait quelques ménages dans le pays, pour arrondir leurs fins de mois, la Mairie ça paye pas beaucoup.

Elle avait dû être bien jolie dans ses jeunes années, elle l'était encore d'ailleurs, quoi qu'un peu fanée. On disait qu'autrefois elle avait travaillé chez le Maire, puis elle avait disparue pendant quelques années, placée disait-on à Paris. Quand elle revint au pays, c'était avec un moufflet, le petit Cyr. On ne lui connaissait ni mari, ni amant. Elle était sérieuse et triste et ne vivait que pour son gosse. Les braves gens pensaient qu'elle s'était fait avoir par un pas propre, qui après lui avoir collé un polichinelle dans le tiroir, s'était tiré. Les moins braves gens pensaient qu'elle avait fait la vie à Pentruche et avait récolté le gosse avec va savoir de qui. Puis après tout, tout le monde s'en fout, on prit l'habitude. Elle rendait bien service en venant travailler chez les uns et les autres.

Le temps passa, la mère et le fils ne faisaient guère de bruit, ne se faisaient pas remarquer, étaient travailleurs et honnêtes, il y avait rien à dire.

Quand il a été grand, comme il avait bien travaillé à l'école il a pu trouver un emploi à la Mairie, grâce à l'appui du Maire. Voilà la biographie du modeste garçon, qu'on soupçonnait d'avoir monté de façon machiavélique le scandale présent. Ma foi, si on regarde d'un peu plus près toute cette affaire, ça me déplairait pas que ce soit lui !

Une façon de venger sa mère et de se venger lui. Car il connaissait, lui, la raison pour laquelle sa mère a dû quitter Castagnol, il savait, lui, qui méritait d'avoir 1'Oscar des saldingues !

Ce gros porc de Maire, confit dans sa graisse et ses gros sous, qui avait engrossé la gamine qui était à son service et s'en était débarrassé sur Paris, pour que ça ne se sache pas dans sa circonscription. Il lui avait trouvé cette place de bonne à tout faire et l'a laissé se débrouiller toute seule dans cette

capitale où elle ne connaissait personne. Heureusement sa patronne était une femme de cœur, qui l'a aidé lors de ses couches et l'a reprise après. Le gros saldingue ne s'en était pas soucié.

Il se contentait de loin en loin d'envoyer une aumône pour l'aider à payer la nourrice (avec le tas de fric qu'il avait, c'est une honte !) et ça se prétendait socialo ! mon cul !!

Tout ça il savait le petit et quand il a été grand, qu'il lui a donné ce poste à la Mairie, c'était encore une aumône, c'est tout juste s'il lui disait bonjour, plus poli avec le dernier des éboueurs. Il en a vu le petit ! Humiliations, amertume, misère.

Sa Mère n'a jamais rien su demander, ni pour elle, ni pour lui. Elle ne sait que se taire et subir. Ben le petit, il a fait comme elle pendant des années et puis un beau jour le coquin de Dieu l'a pris. Patiemment, dans son coin, il a mijoté, retourné dans sa tête le moyen de déboulonner cette baudruche sans cœur qui était son père.

Il voyait les enfants de son père; bien vêtus, bien nourris, faisant des études dans de bonnes écoles, roulant sur une grosse moto, qui en décapotable...La rancune lui rongait les tripes à ce petit marginal, non admis, privé de tout.

C'est humain, trop c'est trop. Les gros cochons qui se permettent de coller des gosses sur terre et de ne pas s'en occuper, faut bien qu'ils payent un jour.

Ce jour, il se le préparait. Il avait bien flairé des magouilles, des entourloupes dans les agissements du Maire. Il entrepris d'étudier de plus près les dossiers concernant les adjudications, les finances de la commune. C'est ainsi qu'il parvint à établir toutes les malversations et escroqueries de l'auteur de ses jours, fit des photocopies de tout et envoya une partie du dossier au "Canard", se réservant la suite pour plus tard.

Il voulait distiller ses informations, agiter le tout pour bien éclabousser, voulait pas se contenter d'un petit scandale vite étouffé, l'avait les matériaux, fallait en profiter.

La parution du premier article mit le feu aux poudres.

Bien sûr le père Achille était abonné à ce canard et quand il vit ce qu'on disait de lui, il frôla l'attaque d'apoplexie savait pas quoi faire le mec, à quel saint se vouer. Lui si roublard, il perdait les pédales, se prenait la tête à deux mains, des fois qu'une idée lui viendrait, se rongeaient les ongles, cherchant ce qu'il pouvait bien entreprendre pour faire front à la catastrophe. Il pensa à acheter les journalistes (si c'était possible) à faire appel à ses plus hautes relations, mais hélas ! le mal était fait, le venin répandu. Ses hautes relations se défilèrent, ne voulant pas se mouiller, quant aux journalistes, ils étaient pas à vendre !!!

L'aurait bien voulu tout mettre à feu et à sang, brûler la Mairie avec tous ses dossiers, fusiller ses contemporains de merde, aller jusqu'au Vatican implorer son aide, fuir en Argentine ou au Mexique, n'importe quoi mais effacer cette affaire, la gommer. Son monde s'écroulait. Le bel édifice d'honorabilité éclatait, la ruine partout, ses affaires, sa famille, tout fichait le camp. Misère !! si seulement il connaissait l'enfant de salaud qui a manigancé c't'affaire ! il irait lui sortir tripes et boyaux, lui couper les douilles et les lui faire manger, lui sortir les yeux à la petite cuillère... Vey... si seulement il savait. Mais voilà, il savait pas et sa rage l'étouffait.

Dans la soirée, il se rendit à la Mairie, sans doute pour la dernière fois. Il voulait détruire tous les papiers compromettants (un peu tard, il est vrai !).

Arrivé à son bureau, il trouva sur sa table, bien en vue, un papier tapé à la machine. Une longue liste de noms, avec des dates, des précisions. Et, c'était des : Marguerite avec le fils Etienne en 1953, l'Henriette et sa fille Ginette 1955, Alice, une fille Monique 1950, la pauvre Constance et son fils Cyr... il y en

avait comme ça une grande feuille pleine, serré, serré. Les cheveux du bonhomme se dressaient sur sa tête... Si "ça" aussi devait paraître dans les baveux, la catastrophe était complète. Il n'y avait plus rien à faire, il fallait disparaître.

L'aimait pas ça du tout !! c'était pas dans sa nature, l'aimait mieux se battre, comme il avait fait toute sa vie et avec quel succès. Pouvait pas lâcher comme ça nom de Zeus... doit bien y avoir un moyen : l'Argentine ? il pouvait pas partir sans fric, or il en avait pas derch, en liquide, il investissait pratiquement tout, il faudrait du temps devant soi, réaliser un capital convenable qui lui permettrait de repartir à zéro ailleurs mais dans de bonnes conditions.

Ah ! quelle saloperie l'existence !

L'était complètement dégonflé l'Achille... pas moi par contre.. Je la tenais enfin ma vengeance !! car moi j'étais pas sur la liste, mais faisais quand même partie du lot. Parce que, ce que vous ne savez pas, c'est que ma mère était une brave petite avant que ce gros porc ne l'engrosse et la laisse tomber comme tant d'autres. Seulement elle, elle a pas eu de chance, elle a fini sur le trottoir parisien, avec le gars Roger qui m'a servi de père, et à elle de maquereau. C'était pas le mauvais cheval, il la tabassait pas, lui prenait pas tout son pognon. Non, l'était seulement feignant, à n'en plus pouvoir.

Pour moi j'me suis pas trop mal débrouillée, grâce au cul de ma mère j'ai pu faire quel qu'études et réussis à décrocher une licence de droit, c'qui me permet de défendre la veuve et l'orphelin, des pauvres mecs ou gonzesses dans la débine, mais sur le cœur, j'avais un compte à régler à celui là ! j'étais comme mon demi frère Cyr, je l'ai mijoté pendant des années. J'ai pas loupé l'occase...

Le dimanche soir en revenant de ma promenade, je passe devant le Mairie et vois de la lumière dans le bureau du Maire. Tiens, me dis je c'qu'il peut bien foutre à cette heure, c'est pas dans ses habitudes. Le diable me poussant, je me

faufille jusqu'à son burlingue. La porte n'était pas complètement fermée. Je pousse pour jeter un œil. Il était là, assis à sa table, la tête dans ses mains, y voyait rien, il entendait rien.

Près de lui un beau pistolet luisant. Faut croire qu'il avait des idées moroses. J'avance doucement, sans qu'il relève la tête, me saisis de l'objet, le lui applique sur la tempe et lui tire tranquillement une praline !

Adieu Pater ! bon voyage, j'espère que t'iras en enfer, vite fait. L'avait pas bronché le mec et je l'avais pas loupé.

J'ai essuyé l'arme, le lui ai collé dans la paluche, mis le tout sur sa table et me suis tirée en douceur, avec une joie sans mélange au cœur. J'avais rien vue. Ni la liste, ni la lettre qu'il avait écrite (je n'ai appris ces détails que plus tard) j'ai simplement profité du hasard.

En fait, tout le travail c'était Cyr qui l'avait assuré, mais lui n'aurait jamais terminé l'ouvrage comme quoi le destin veillait, qui m'a fait passer par là, car va savoir si le père Achille ne se serait pas dégonflé à la dernière minute et n'aurait pas préféré le déshonneur et la taule à l'absorption du son extrait de naissance.

J'ai très bien dormi et le lendemain j'ai pu jouer l'étonnée sans aucune fausse note. Voulez-vous me dire qui pouvait supposer que j'ai pu aider le destin ? J'avais aucune raison apparente et personne ne connaissait l'histoire de ma naissance. La fille d'une pute... pensez ! Le mardi matin, je pris paisiblement le chemin du retour et me perdis dans le fourre-tout de la capitale.

Jamais ma Mère, ni personne d'ailleurs ne soupçonna ma participation active au décès d'Achille Dhéranger, Maire de Trou-les-machins. Elle me tint au courant de l'enterrement, plutôt discret (y avait pas de quoi se vanter !) peu de monde y vint, mais les langues s'en donnèrent à cœur joie pendant de longues semaines.

Après ce fut l'oubli. Un autre Achille commençait peut-être sa carrière.

*Arik*

## Nouvelle 2 : Viande froide à Saint-Cucufa

Des promeneurs matinaux le découvrirent mort au volant de sa voiture, dans la forêt de Saint-Cucufa. Le corps était déjà froid, ce qui ne manqua pas, par la suite, d'intriguer les policiers, venus rapidement sur les lieux faire les constats.

Le personnage était d'importance. Député, futur ministre, promis à un avenir brillant, son suicide, ou du moins ce qui semblait en être un, passionna les foules. Les médias remplirent la Une pendant des semaines de détails, aussi fantaisistes qu'insignifiants, mais bien sanguinolents.

Alain Dobermann, avait la réputation d'un Fonceur. Jeune, séduisant, tout semblait lui réussir, dans la vie professionnelle aussi bien que sentimentale. Pourquoi ce suicide ?

Le commissaire David Blaaum chargé de l'enquête, sentait qu'il y avait là un fameux sac d'embrouilles. Le corps déjà froid lors de son arrivée, la main du défunt tenait encore le revolver. Un mot écrit de sa main posée sur le volant, annonçait sa volonté de mettre fin à ses jours. Cependant, ce qui frappait le policier, c'est que le moteur de sa B.M.W. était encore tiède. A l'évidence, Dobermann était mort à son arrivée dans la forêt.

L'enquête révéla que le Député avait quitté son bureau à 17 heure, avait de multiples rendez-vous, facilement vérifiables, jusqu'à 20 heures. Après quoi on perdait sa trace.

Toutes les personnes qui l'avaient vu, s'accordaient à déclarer qu'il était comme à son habitude, plein de dynamisme, l'œil vif d'un homme qui sait où il va, et ce qu'il veut. Ni préoccupé, ni morose. Où a-t-il été après 20 heures ? Nul ne sut le dire. La piste s'arrêtait Boulevard Berthier, son dernier rendez-vous.

Son secrétariat, put fournir des détails sur les dossiers qu'il avait emporté, les contacts qu'il devait prendre au long de ces dernières heures. Sa Secrétaire avait dans la journée, vaguement entendu quelques mots d'une conversation téléphonique au cours de laquelle son patron avait à plusieurs reprises, répété le mot...merde ! Il semblait assez contrarié, presque en colère, mais ne lui avait rien dit qui puisse donner le moindre éclaircissement. Peu après, il était comme à l'habitude, virulent et explosif.

Dans les jours qui suivirent, l'enquête piétina. Ni ses proches, ni ses collaborateurs ne purent s'expliquer la raison de sa tragique décision.

Sa carrière politique avait été aussi rapide que brillante. Pas d'ennuis d'argent, une femme charmante, au gousset bien rempli ce qui ne gêne rien. Des amis puissants qui le tenaient en grande estime, une famille plus qu'à l'aise. De ce côté, cependant, il avait quelques problèmes. Un frère un peu maso et turbulent, le mettait parfois dans l'obligation de faire appel à ses relations pour étouffer certaines histoires ! Bagarres un peu saignantes dans les bistrotts, pédophilie caractérisée, conduite en état d'ivresse de voitures volées compliqués d'accidents aux conséquences fâcheuses. Enfin... quelques peccadilles, quoi... Faut que jeunesse se passe. Ce que fait un frère après tout, si ça ne transpire pas trop dans le grand public, ne peut mettre à mal une aussi brillante carrière.

Le Commissaire D. Blaauw tenta bien de voir, si de ce côté-là il n'y aurait pas une piste, mais dû y renoncer rapidement. Famille honorable, appuis puissants... allez voir plus loin si j'y suis...

Il râla ferme le Commissaire, mais dû porter ses investigations ailleurs... comme on le lui conseillait. L'autopsie révéla que la mort avait dû se produire vers 21 h. L'estomac ne contenait que peu de chose. Une dose raisonnable d'alcool. Pas de drogue, ni traces évidentes de brutalités. Autrement dit, rien qui puisse raconter une histoire. Trois semaines s'écoulèrent. Les journaux

eurent de nouveaux "faits divers" à la Une. Scandales, terroristes, braquages, casses en tous genres, mots doux chez les « politiques »... la sauce habituelle. On parla de moins en moins du mort de Saint-Cucufa, la thèse du suicide semblait être définitivement adoptée. On tira un trait sur cette triste histoire.

Un dossier de plus s'en allait dormir dans les archives avec d'autres du même genre... mystère boule de gomme et pas touche...

De toute façon la populace n'a pas besoin de savoir... moins on lui en dit mieux, ça vaut. Vous voyez un peu... si on la tenait au courant de tous les dessous "Top Secret"! Où on irait, je vous demande ?

Qu'il dorme donc en paix, l'Elu qui ne sera jamais ministre.

Moi, vous me connaissez pas... ça fait rien. On va faire connaissance "vite fait sur le gaz". J'suis une espèce de souris, dotée d'un nez "renifleur", qui se mêle de ce qui la regarde pas.

Toujours là où il faut, pour sentir les mauvaises odeurs des combines et embrouilles.

Fervente lectrice du génial Commissaire San Antonio de la P.J. (celui qui écrit ses aventures) . C'est vous dire... ça m'a branché sur tout ce qui est pas clair, douteux ou bizarre.

C'est comme ça, qu'un jour, je me suis trouvée dans une réunion publique. Venue "fouiner"... pour voir. Je m'en allais, par ci, par là, regardant la bouille des gens. Curieuse comme pas une.

La salle en sous-sol, assez mal éclairée était comble. Quelques personnalités (mais oui) trônaient sur une estrade, dispensant des sourires de commande, au "tout populo" venu pour les entendre.

J'aime pas être dans le "tout venant" ... aussi suis-je restée dans le fond, près de l'entrée, adossée à un rideau qui pendouillait tristement et me dissimulait à moitié. J'entend du bruit dans mon dos, jette un oeil... puis deux. Hé, hé... y a de l'action dans le couloir.

Des gars du service d'ordre qui tabassent un brin... un mec... qu'aime pas ça et qui proteste énergiquement, en clamant : qu'il est attendu dans la salle... est Député... que ça va barder pour leur matricule... qu'il y aura des représailles... les qui de droit interviendraient... tout le fourbi quoi, du mec pas content.

- S'cuzez m'sieur le Député... que lui disait un gars, on vous avait pas reconnu.

Tiens... mon oeil..! En colère il était le Députaillon, qui après s'être dépoussiéré (ou épousseté, comme on veut!) et avoir retrouvé sa dignité, d'un pas ferme se dirigea vers l'estrade où il prit sa place... l'air de rien. Moi ,dans mon coin, j'en perdais pas une miette.

C'est comme ça que j'entendis les ricanements et les commentaires des gros bras, du service d'ordre.

Faut dire qu'ils étaient chouettes. Tout l'allure de gars du mitan Corse, ce que d'ailleurs ils étaient. Beaux, bruns, bronzés, des yeux de braise. Baraqués en diable! Sympa et patibulaires. Valais mieux pas les rencontrer seuls, la nuit dans une rue obscure, ou leur marcher sur les orteils .

Ils se gondolaient.

- T'as vu le mec... qu'est ce qu'on lui a mis..! ça fait rien, i1 perd rien pour attendre le salaud. La prochaine fois on lui fera la peau.

Tiens, tiens... me dis-je, en voilà un, qui risque d'avoir des bricoles dans pas longtemps. Voilà comment je me retrouve dans cette histoire de canailles.

Je pouvais rester tranquille dans mon coin, c'est vrai, mais avec un renifleur comme le mien, c'était pas possible, aussi quand quelques mois plus tard, j'appris par les baveux la mort du sieur Dobermann et reconnus la bobine du pauv'monsieur, il me vint à l'esprit, qu'il se pourrait que... les gros bras de la séance de tabassage, ne soient pas tout à fait étrangers à ce suicide.

Bien sûr, j'avais même pas le début d'une preuve, seulement, va savoir pourquoi, une idée comme ça... qui me trottait dans la tête.

Je mis un temps à me décider d'aller à la grande Tôle partager ma petite idée, avec le flic de service.

C'est impressionnant, vous savez, pour une Nana de 23 berges, d'aller se fourvoyer dans la cage à poulets !... et pour dire quoi-t-estce? qu'elle avait une idée... c'est un coup à se faire mettre à l'ombre, pour injure à magistrat dans l'exercice de ses fonctions. J'y suis allée quand même, vous pensez, ça me démangeait trop.

Je sais pas si vous connaissez ? Ça grouille de monde. Des en civil, des en uniformes, des grands, des petits, des pas aimables, des blondinets à l'air coquin, bien baraqués en plus, qui vous lorgnent les filles, avec un air d'en avoir deux... et bien placés!

Il m'a fallu raconter ma petite histoire, comme quoi, je voulais voir le commissaire qui s'occupe de l'affaire Dobermann, au moins quatre fois, avant qu'un "en civil" m'indique la bonne porte. Cinquième... Couloir de gauche. Troisième porte à droite. Ouf... Je toque; on me répond, (savez quoi ?) Entrez ! La surprise de ma vie.

Un Mec, mais un vrai; pas un minet, ni un chevelu façon moderne, que tu sais pas si c'est une gonzesse. Non un vrai mec je te dis. Dans les trente et dès... pas beaucoup plus, un mètre soixante dix, carré, costaud, sans être malabar,.. juste ce qu'il faut en somme. Chatin clair, avec des yeux superbes, verts marron, un

sourire qui m'a fait fondre. Tudieu...! que c'est beau un vrai mâle et qui n'a pas peur de sa virilité.

Je ne dirais jamais assez aux tordus à cheveux trop longs, souvent sales, que les filles sont bien obligées de s'en contenter quand il n'y a que ça! mais qu'elles préfèrent le gars bien tenu, ressemblant à un homme et pas à une pédale... Notez bien que j'ai rien contre ceux qui le sont, grand bien leur fasse, mais faut pas que ça serve de modèle aux petits cons qui s'imaginent que ça fait bien de leur ressembler.

Après le politesses d'usage, le commissaire D. Blaaum, car c'était lui, me demande le motif de ma visite.

Voilà...voilà... nous y sommes. J'expose ma petite affaire.

Il écoute en silence, me demande des précisions, des détails. Il est sérieux, et n'a pas l'air du tout de se moquer de moi. Après quoi, il m'invite à déjeuner, pour pouvoir bavarder plus tranquillement de cette histoire... qu'il dit...

Je n'ai garde de refuser, car non seulement je le trouve sympa et séduisant, mais c'est un fait, qu'il est difficile de parler quand le téléphone sonne, que les gens rentrent, sortent, et font un bruit continu.

Nous partons pour le Bistro du coin, qui est quand même très décent, et la nourriture, idem.

Je pense que le distingué gentlemen a surtout envie que nous fassions plus ample connaissance, plus que de parler de l'affaire, car en fait je lui ai tout dit, et lui, n'a pas l'intention de me, confier le déroulement de l'instruction...en sommeil.

Comme nous avons l'intention de nous revoir, je peux espérer en apprendre plus par la suite. En attendant, j'ai, sans avoir l'air de rien, soutiré l'adresse du quidam défunté.

Il est vraiment très bien ce petit commissaire!

Nous nous sommes découvert des goûts communs. Le cheval, la natation, la lecture, les animaux et puis des tas d'autres choses.

Après avoir pris rendez-vous pour la semaine suivante, je le quitte, avec une petite envie: aller faire un tour du côté de la mesure de la Famille Dobermann, sise, dans une rue calme donnant sur le Faubourg Saint Germain.

Je ne savais pas ce que j'allais y faire. Une petite vadrouille,.. comme ça!

Arrivée devant la maison, je l'examine avec soin. Mazette... le bel immeuble... Cossu, bourgeois et tout. La concierge elle doit pas "causer" à n'importe qui ! Je me creuse la cervelle pour trouver un prétexte valable. Habituellement j'ai l'esprit inventif... mais là... Faut dire que c'est pas commode, de baratiner une concierge de maison à grand standinge !

Elles sont plus hautaines que des duchesses, vous toisent, vous soupèsent, vous jaugent, et ne condescendent à revenir à votre hauteur, que si l'examen vous est favorable, et qu'elles estiment que vous faites le poids.

A mon coup, de sonnette, Madame Concierge parait, digne, impériale..

Avec mon mètre cinquante huit, sûr que je fais pas le poids.

- S'cuzez Madame, Monsieur Dobermann est -il chez lui ?

- Lequel ? demande la brave dame. Me voilà bien, Je compte...le décédé, (lui il n'est pas là, c'est sûr)

Le frerot un peu agité (dont j'ai entendu parler) 2, mettons un Papa : 3, si par pot : il y a un autre frère, normal celui-là, j'ai ma chance

- Je pense que c'est le plus jeune, dis-je au hasard.

- Ah... Monsieur Jaques, non il est pas là.

- Comme c'est donc ennuyeux, il me faut le voir d'urgence... peut-être, très chère Mâdâme... savez vous où je pourrais le trouver ?

Vous pensez que la très chère Madame va m'envoyer promener... eh bien pas du tout. Miracle . A ma grande surprise, elle m'apprend, que le jeune Monsieur, doit être à l'heure qu'il est en compagnie de vauriens de son espèce, à draguer les filles, (bravo!) jouer au flipper, et picoler dans un bar de St Germain des Prés. Je redis bravo pour le gars, ça prouve au moins qu'il est normal. Je connais le bar qu'elle me cite, aussi après un hâtif bla bla, je prends congé et me trotte à St Germain des Prés.

Repérer la bande et faire connaissance... facile... Y'avait là, tout une faune de petits mecs chevelus à souhait. Certains en tenue de motard, d'autres en Jeans venant des Puces, avec néanmoins des chronos de chez Cartier ou de grosses gourmettes en or. Ça fait du bruit ce petit monde.

Je n'ai aucun mal à me faire incorporer d'office. Et voilà Etienne, et voilà Stéphane, Sébastien, Gil, Lucas et les autres.

On plaisante, on baratine, on se fume des Gauloises... le H. ici est démodé... Au bout de peu, on se tire trainer la savate ailleurs.

Pour commencer dans une autre boîte, on récupère des filles, ensuite, en motos ou en voitures (et pas n'importe quoi ..), on file sur la banlieue Ouest, chez un copain.

Je m'arrange pour me trouver à côté de Jacques, dit Jacky, le petit frère que je cherchais, mais dans cette ambiance survoltée, il n'est pas question de soutirer des confidences à mon voisin, ni même de parler de quoi que ce soit.

Vous connaissez Louveciennes ? C'est un drôlement joli coin, avec plein de belles propriétés, mais si vous pouviez voir la baraque où nous atterrissons... alors là...!

Seuls les grands du Régime peuvent se payer un truc pareil. Pas possible, ça doit être une propriété d'Etat. Un parc enclos de murs imposants, des arbres somptueux plusieurs fois centenaires, une pièce d'eau sur laquelle glisse majestueusement un couple de cygnes.

Quand à la maison... disons plus tôt, le château, j'ai pas réussi à compter toutes les fenêtres. Il n'y a pas à dire, je suis tombée chez les privilégiés de la Nomenclature...! Joyeusement nous entrons et nous répandons dans les salons que je ne vous décrirais pas. Pour deux raisons et d'un ça serait trop long, et de deux, vous avez sûrement déjà visités, ces merveilleuses "Folies" des 16, 17, ou 18<sup>ème</sup> ; (pas arrondissements, non) siècles. Destinées qu'elles étaient à des belles Pompadour ou autres belles gonzesses Royales.

Maintenant, voyez comment va le monde... C'est le peuple qui y habite... enfin... un de ses représentants (dites voir si c'est pas pareil ?) avec sa distinguée progéniture.

Le bar est superbement garni, y a même un fameux stock de coca, les jeunes aiment bien.

On se prépare des verres, on fait chauffer la musique, (plus c'est fort meilleur c'est !)

Qui s'installe ou se vautre, qui dansotte, y en a qui picolent en bavardant ou le contraire, bavardent en picolant.

Je me pose sur un ravissant Fauteuil Louis XV, en tapisserie aux teintes fanées, ce qui est un label d'authenticité. Jacky Sébastien et Gil viennent s'asseoir à mes côtés.

Tout d'abord la converse roule sur des sujets de leur âge. Motos, sports, vacances, ça tient beaucoup de place dans leurs vies. J'essaye de dévier sur la Famille, (c'est ça qui m'intéresse).; Gil se raconte facilement, le pater est très "coule", avec la politique qui lui bouffe la moitié de son temps, les bonnes femmes le reste, il n'est pas souvent à la maison, aussi le lardon peut vivre sa vie comme il l'entend.

Ça prend bonne tournure..Jacky parle de son père, gentil, faible, fatigué. Pensez... il en a bavé pour élever sa famille et arriver là où il est. Il méritait vraiment pas ce qu'il lui arrive. Le suicide de son fils aîné, et les conneries du second

- Mais pourquoi s'est-il suicidé ? je lui demande.

- Si tu crois que nous on comprend ! Il était tellement dynamique, il aurait bouffé le monde... et puis crac... C'est à croire qu'on lui a tenu la main. S'il n'avait pas écrit ces lettres...

- Qui pouvait souhaiter qu'il disparaisse?

- Va savoir, dans le milieu pourri de la politique, ils se boufferaient bien la rate et le gésier. Lui tout le premier, il en aurait volontiers dessoudés quelques uns. Tiens, tiens... me dis-je, pensant aux gangsters Corsico, comment arriver à le brancher sur eux. Lui raconter ce que j'ai vu, serait me rendre suspect. Faut opérer autrement.

- Dis voir, il connaissait pas de Corses ?

- Ben si, pourquoi ?

- Oh pour rien, comme ça.

- Y avait la même Léa et ses Frangins, des drôles de numéros.

- Et qu'est ce qu'il avait à faire avec eux ?

- Des trucs... Il a été à la colle avec la même pendant un temps; et les frelots avec des copains lui ont fait sa campagne électorale. C'était une vache d'équipe, j'te jure. T'aurais vu ce travail.. Il me raconte comment les gars avaient inondés la région d'affiches avec la tronche de son Frère, après il sait plus, ça fait un bail qu'il les a pas revus.

Eh bien voilà... ça peut déjà donner un début de piste. Bien sûr, faut voir de plus près, mais c'est pas un boulot pour moi, je me sens pas de taille d'aller renifler du côté des gangs. Le beau Commissaire est là pour ça.. non ?

La Party se poursuivait gentiment. Après tout ils sont sympas ces petits mecs chevelus. Bruyants, turbulents, vorace de tout dans la vie. Tout et tout de suite, ça leur est dû. Le travail des devoirs... connais pas, Papa est dans le "Fromage ", faut en profiter. De toute façon y a que les cons qui se cassent le bol à trimer... faut vivre sa vie... s'pas ?

Après avoir cassé une "petite graine", on s'est tiré du château de la République (une et indivisible..) et pris le chemin de la capitale. Ils m'ont larguée pas loin de chez moi, avec promesse de se revoir bientôt. Grosses bises et à la prochaine.

Le lendemain matin, je file un coup de bigophone à la P.J. pour prendre rendez-vous avec le Flicailon de mon cœur, lui dis que j'ai du nouveau pour lui.

Il m'engueule un brin, mais gentiment; Me reproche de fourrer mon nez où j'ai rien à Faire... Que c'est son Job à lui, qu'il se retrouvera au chômage si les amateurs font son boulot... mais qu'il sera très heureux de me revoir au déjeuner, dans le bistro de la veille... Midi dix.

Nous nous retrouvons avec une joie évidente... C'que c'est l'Amour... ça vous tombe dessus comme la misère sur le pauvre monde... j'en reviens pas...

Je raconte ma petite affaire, le pourquoi, le comment, et le résultat. C'est qu'il me félicite le bonhomme... il a des éléments nouveaux car partant du suicide, l'enquête n'avait pas trop grattée dans la vie privée du feu, aussi... les coups de poings dans le bide, la même Léa, le p'tit gang Corsico... tout ça faudra voir.

Je vous raconte pas le déjeuner, d'abord ça ne vous regarde pas, c'est mes oignons, et puis ça n'a rien à voir avec l'enquête. Le cher Commissaire fonça sur la piste. Facile pour un poulet; les gangs il connaît que ça.

Dans les deux jours il retrouva la trace des pieds plats, Paulo, Riton, Frédo et toute la bande de Bénito (tous en O quoi !)

Mais c'est qu'ils sont coriaces ces insulaires, faut pas croire, ils s'en laissent pas conter, même par un flic.

Le Député, sûr ils connaissaient, c'est pas parce qu'on est des demi-sel, dessalés ! qu'on connaît pas sa République par cœur.

- On est bons citoyens, nous m'sieur l'Commissaire. On aide nos élus dans les campagnes électorales, et gratis encore... trouverez pas beaucoup d'amateurs de la Métropole pour s'appuyer ce sale boulot.

- Tabasser un Puté...qui ? quand ? Vous plaisantez M'sieur l'Commissaire, on a jamais vu ça. Pas vrai Frédo ?

- Des Léa? on en a pas mal par chez nous...des belles filles... Faudrait nous la décrire, nous dire son blaze, autrement, allez savoir...

Ils avaient vraiment l'air angélique, ces patibulaires.

- Ça ne fait rien, on se reverra, dit D.B.

- A vot' service M'sieur l'Com'sair, répond Frédo pour toute la bande.

David Blaauw leur mit des "en civil" aux fesses, ce qui permit d'y voir un peu plus clair au bout de quelques jours. On localise la famille Cornecculli, trois Frères, deux sœurs, dont l'une se prénomme Létizia, de grandes chances qu'on l'appelle Léa.

Faut voir... on regarda de plus près le pédigrée de Miss Léa. Une bien belle fille brune... (vous m'en auriez voulu si j'avais dit blonde) des yeux de braise; comme ses Frères. Avec ça, balancée star... une ligne... une allure... on se demande où elles vont chercher ça. Son job: hôtesse d'accueil dans un Restau Corse ultra chic, spécialisé dans le beau linge du chaud-Biz, la politicaille et la magouille à grosse galette.

Dans toutes les hautes sphères. de la politique, de l'administration, on trouve des originaires de l'admirable Ile de Beauté, et c'est sans doute comme ça, que feu Dobermann avait dû atterrir dans cet honorable établissement et faire la connaissance de Léa.

D'après les échos recueillis, la Demoiselle un peu souffrante avait disparue depuis quelques semaines. Sans doute pour se reposer dans son Ile natale. Elle menait en général une vie relativement rangée, chaperonnée qu'elle était par ses frangins, qui veillaient sur sa conduite... (des fois qu'elle se fasse embarquer par un marlou malfaisant).

Il lui arrivait de sortir avec des types "bien", mais toujours discrètement.

On lui avait connu pendant quelques mois, un grand mec, toujours pressé, en voiture de sport, qui venait la prendre à la fin de son boulot. En investiguant un peu plus, on découvrit son identité.

C'était bien l'homme de Saint-Cucufa. On convoqua à la P.J. deux des frères Cornecculli: Paulo et Frédo, le troisième Léo étant en cavale. Ils firent la grimace, c'est jamais sain de mettre ses pieds à la Grande Tôle, surtout quand on a des bricoles sur la conscience... et ils en avaient... Aï, ma Mère!... Ma

description des tabasseurs ne pouvait être très précise. Ils étaient nombreux, une dizaine, il faisait relativement sombre dans le couloir, et en plus ils se ressemblent plus ou moins. Le Commissaire D.B. étudia de plus près leurs activités. Beau palmarès.

Fichés tous deux à la P.J.... Casses à main-armé, proxénétisme, vols de voitures tout le toutim, quoi!... pour honorables truands de la Capitale.

C'était duraille de les faire accoucher, d'autant qu'ils se targuaient de protections à très haut niveau... ce qui d'ailleurs était vrai, mais on ne leur laissa pas le loisir d'y faire appel. Ils étaient là pour information, ils n'étaient accusés de rien pour le moment. On les mit sur le gril, avec alternances chaud-froid. On décortiqua leurs allés et venus au soir du suicide, et, on fini par établir que ce soir là, ils se trouvaient au domicile de leur sœur, en compagnie de trois copains. La maison se trouve dans un coin retiré de Chatou. Charmant pavillon avec jardin, non moins charmant; des arbres, de l'espace, et pas de voisins. A proximité des tennis, une piscine, un espace de loisirs, parfaitement vide le soir venu. L'idéal, quoi, pour régler des comptes entre amis.

- Et alors ! on a bien le droit de se réunir chez sa sœur, c'est pas un crime, non!
- Ou donc était Léa ce soir là ?
- En Corse parbleu, elle se repose, elle est très fatigués cette gosse .
- Mensonge, mes p'tits crapules... elle a pris ce matin là, l'avion Bastia-Marseille, et après le Marseille-Paris. Elle était donc là en fin d'après-midi.
- De quoi... de quoi ..? mais on l'a pas vu... on jure m'sieur le comm.
- Vous Fatiguez pas les gars, il a été établi que votre frangine se trouvait bien à Paris ce soir là. Pourquoi ce mensonge ? Faut croire qu'il cache quelque chose.

D'heure en heure des informations arrivaient. Léa n'a fait qu'un rapide aller-retour. Elle était descendue chez une copine, d'où elle a passé plusieurs coups de fil.

Celle-ci ne savait rien de plus... elle a cependant entendu Léa appeler son député, enfin son ex. ce qui l'a fort étonnée, elle croyait que tout était fini entre eux. Parait qu'il l'avait laissé choir, salement. Il lui semblait, aussi, que Léa lui fixait un rencard pour le soir même; elle était pas sûre... elle croyait bien que c'était chez elle à Chatou.

- Merci Madame... que voilà un bon renseignement. Donc ce soir là vous n'avez vu ni votre sœur ni le Député ?

- Non m'sieur le C'missaire, ni l'un ni l'autre ,c'est sûr et certain.

On récupéra le nom des trois copains et on les fit venir : Riton l'inséparable, Jo et Tonio, belle brochette de ce qui se fait de mieux du côté de la place Blanche, où la concurrence devient... dur, dur, avec tous ces mecs venant d'ailleurs. Fiers les mectons, fermés et teigneux. On s'allonge pas comme ça... Faut pas croire..

Mais il a bien fallu qu'ils se déboutonnent à la longue le commissaire D.B. ne lâche pas facilement le morceau, une fois qu'il a planté ses dents.

Par petits bouts, il arrivait à reconstituer le scénario. Léa a été (comme dit sa copine) salement lâchée par son Ex. Elle aime pas... (faut comprendre, on a sa fierté). La vendetta, connaissez ? on la fait pour moins que ça. Les frelots n'aiment pas bien non plus les lâcheurs de frangines, d'autant que celui-là n'y a pas qu'elle qu'il a lâché. Eux aussi, il les a laissés tomber.

Avant, quand y avait un coup dur avec les flics, on lui téléphonait et il faisait fissa, c'qu'il fallait pour vous dédouaner. Et puis d'un coup, le voila qui connaît plus personne... ça se fait pas, c'est pas correct. Déjà on lui avait flanqué une tabassée, en acompte. Il a rien perdu pour attendre, on lui a fait payer sa note

en bloc, à cette ordure... Léa fait donc un saut à Paris pour préparer le piège. Téléphone au citoyen en question, lui fixe rendez-vous chez elle vers huit heures, (ce qui laissa à supposer que c'est pour dîner) invente sans doute un bon prétexte pour le faire venir (on verra ça par la suite), et s'en retourne tranquillement d'où elle vient. Aux autres de jouer.

Elle croit, la chère naïve, que les flics ont de l'eau de boudin dans la cervelle et n'y verront que du feu (Peuchère comme dit ma grand'mère, faut qu'elle en tienne une couche !).

Pendant ce temps, frères et copains, affutent leur haine raciale, contre les ceuss qui sont arrivés et profitent du fromage, tous des salauds d'office, même si c'est... des... tout ce qu'il y a de bien. De toutes façons celui là... hein !...

Ils attendent. Quand le gars arrive, ils lui sautent dessus, armés de leurs Flingues, l'amènent dans le joli salon, meublé moderne; l'installent à une table où déjà sont préparés, papier, stylo (on avait tout prévu!).

Sous la menace des pistolets, on lui fait écrire tout ce qu'on veut... et que je me suicide, que j'ai violé ma grand'mère, mon grand père et même le petit chien. C'est pas dur...

Après ça, on lui tient la main tout gentiment, (à cinq... et des costauds, qu'est ce qu'il peut faire le pauvre mec ??) avec une arme chargée dedans, avec son doigt on appuis sur la gâchette... et Pan... adieu Berthe !!...

Après on boit un coup, on se congratule d'avoir débarrassé la terre d'un charognard et on croque un morceau, avant d'aller planquer la viande froide au Bois de Saint-Cucufa.

Voilà comment, Mesdames, Messieurs, le Commissaire D.B. voyait toute l'affaire.

Restait plus qu'à prouver.. Avec le temps il y arrivera bien ..à moins que...! un ordre vienne d'en haut... de ne pas s'exciter et de laisser dormir le dossier.

Mais ça, c'est une autre histoire !! \_

Lui et moi pour l'instant on prend des vacances... c'est bon... le soleil, les petits oiseaux ,et l'Amour..

Si vous avez quelques chose contre mes truands Corse, vous pouvez transposer... ça peut-être, ceux de Lyon, de Marseille ou d'ailleurs, même Yougoslave, si ça vous dit. Mais surtout pas maghrébins, ni de couleur sombre !!!

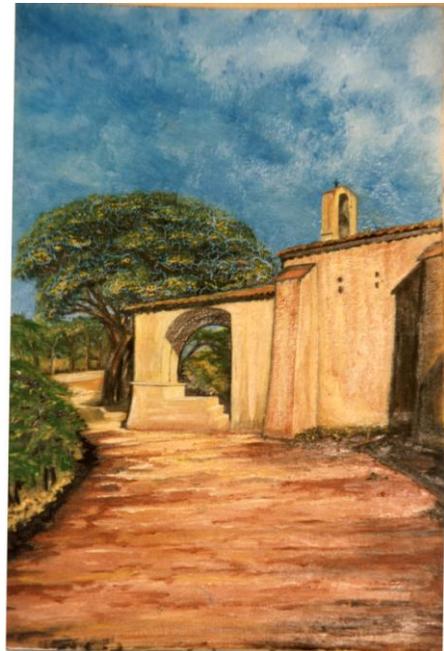
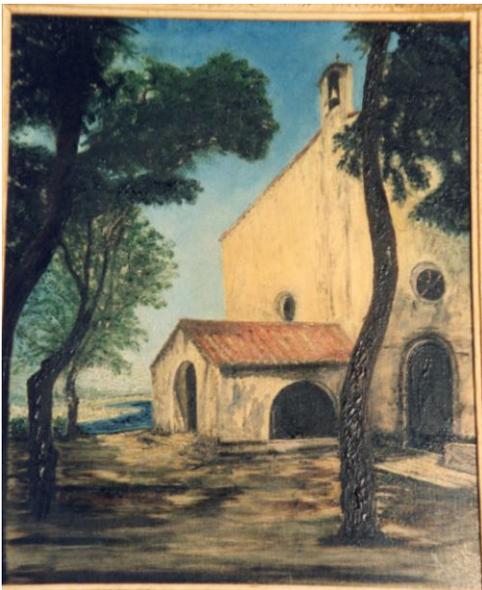
On me (ou vous) traiterait de Raciste ..!

Ai suée sang et eau, sur l'honneur certifié.

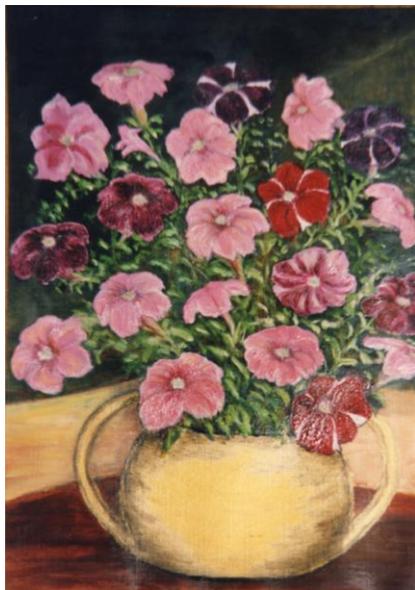
*Arik*

# Annexe 1 sur les peintures d'Arik

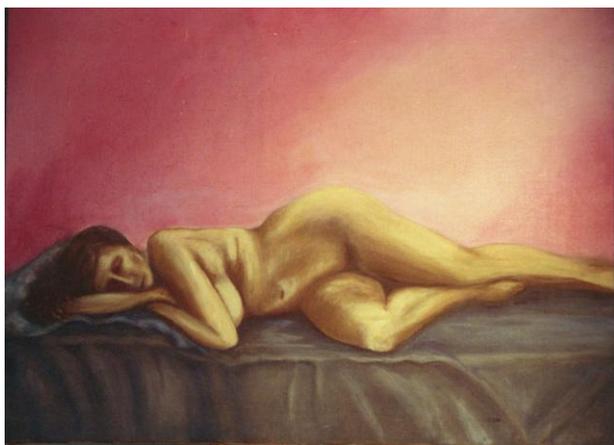
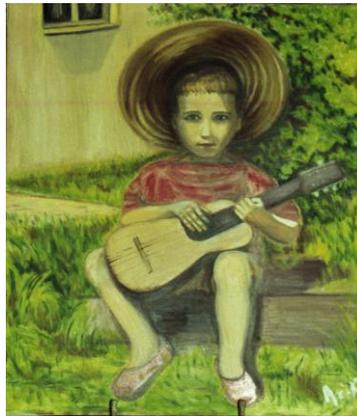
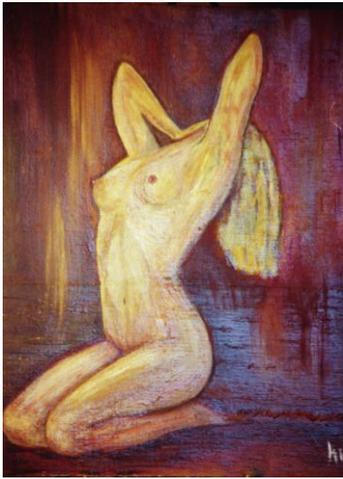
## *La Provence*



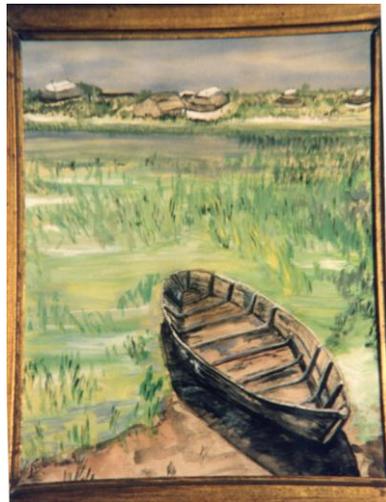
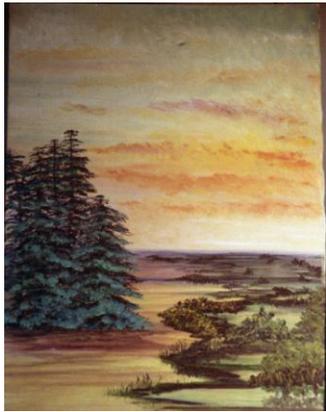
*Thème des fleurs*



*les personnages*



*Les paysages*



*Les animaux*



Arik



## Annexe 2 sur son père Valentin

Né le 15 juin 1880, il est le fils d'un inspecteur des chemins de fer, fonctionnaire d'état du gouvernement de Poltava (en Ukraine).

Il fait ses études à l'école des ingénieurs Maritime de l'Empereur Nicolas Ier, puis est nommé sous officier supérieur le 24 septembre 1901.

En 1902 il devient Ingénieur Mécanicien par ordre supérieur de l'Amirauté. Puis par circulaire de l'Etat Major supérieur, il est incorporé dans le 19<sup>ème</sup> dépôt des Equipages de la Flotte. Ensuite, durant les hostilités entre la Russie et le Japon, l'état Major du Port de Cronstadt le fait embarquer sur le cuirassé « Pobeda », où il assure la fonction de premier aide de l'Ingénieur Mécanicien Supérieur jusqu'en 1904.

Alors, par ordre de l'Etat Major du Commandant d'Escadre qui se trouvait à Port Arthur, il est détaché aux batteries du front de mer, près du phare « Laotieshan » (en Chine) et a pour mission d'y installer, en tant que chef des opérations, les projecteurs et des dynamos.

Ses objectifs ayant été atteints, par ordre du commandant de la région fortifiée de « Kwantoun », il est récompensé de l'ordre de Saint Stanislas de 3<sup>ème</sup> classe avec épées et ruban en 1904.

Il est embarqué en 1905 sur le torpilleur 217 avec le grade d'Ingénieur Mécanicien Supérieur ; puis il est nommé sous-lieutenant et rallie le 19<sup>ème</sup> dépôt des équipages de la flotte.

Il est décoré en 1906 de la médaille d'argent pour état de service à Port Arthur et il est ensuite élevé au grade de Capitaine d'Etat Major puis est embarqué sur le Torpilleur



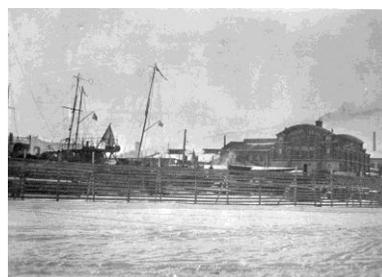
« Porajaïouchchi ». Il reçoit la médaille d'argent avec ruban de Saint Wladimir avec inscription « pour sauvetage de naufragés »

A sa demande, il est versé à la réserve de la Flotte en 1908, mais il sera rappelé en 1914 par suite de l'ordre supérieur de mobilisation et il sera alors versé au service actif affecté au port de « Sweaborg ».

En 1917, il est mis à la retraite comme ancien défenseur de Port Arthur rappelé de la réserve avec le grade de Capitaine de 2<sup>ème</sup> rang.

Il reçoit en outre reçu la médaille de bronze dédié à la mémoire des 200 ans de la victoire de Gangout.

Son usine d'Helsingfors assurait la réparation des torpilleurs, des contre-torpilleurs et de toutes les autres unités navales de la Baltique. Il met notamment au point une machine-outil particulière : un tour qui peut aisément se transformer en fraiseuse. Le Ministère de la Marine Impériale Russe est intéressée et le charge d'équiper la plupart des bâtiments mais la révolution d'octobre de 1917 arrête ce projet et il est alors obligé de fermer l'usine, de la vendre et de quitter la Finlande en 1918.



Il monte une affaire d'import-export à Dantzig (devenu Gdanz) en Pologne qui tourne mal à cause d'un crack boursier, d'une nouvelle fiscalité trop lourde à supporter et des partenaires peu scrupuleux.



En 1924 il arrive en France et cherche à mettre au point une nouvelle invention sur un changement de vitesse automatique puis fait différents petits boulots pour faire vivre sa famille, tout en essayant de trouver des débouchés pour ses inventions.

Il travaille notamment de 1926 à 1927 chez un réparateur de machines agricoles en qualité de mécanicien ajusteur puis de 1927 à 1930 au garage du Pont Mirabeau à Paris XV en qualité de chef d'atelier.

Il dépose un brevet le 13 octobre 1942 sur son « Tour perfectionné pouvant être transformé en fraiseuse » et propose son invention à différents industriels mais sans succès.

Il obtient le diplôme de technicien savonnier le 10 janvier 1945.

Le 2 mars 1955 il dépose un nouveau brevet pour son «dispositif inverseur de marche pour arbre de prise de mouvement » qui permet d'inverser le sens de rotation d'un moteur sans débrayage et de varier sa vitesse sans changement de vitesse. Il expose (seul) son invention au salon de l'automobile mais sans plus de succès...



Ne pouvant compter sur une retraite en tant qu'immigré, il continue, même âgé, à faire des petits travaux mais ne cesse de penser à différents sujets et thèmes de réflexion profonds sur les principes et les calculs d'astrologie, sur le spiritisme et la radiesthésie. Il expérimente notamment et écrit « l'histoire de mon moulin » ou la manière de faire tourner une roue placée sous un globe de verre uniquement par la pensée...Il réalise une autre étude qui l'amène à faire un mémoire de 80 pages ayant pour titre : « N'ayez pas peur de la mort ».

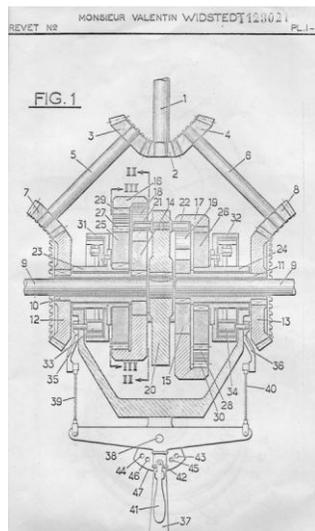
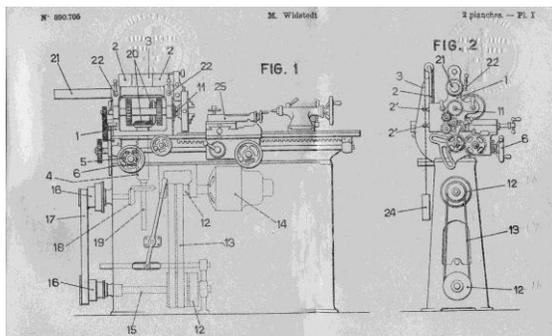


Sa vie aura été confronté à une succession d'infortunes et de difficultés qu'il aura toujours surmontés avec courage et détermination. Il n'aura cessé d'imaginer, de produire et de vivre intensément jusqu'à ses 92 ans.

En 1966 il est nommé Académicien de l'Academia Tiberina de Rome (talie). Il devient en 1969 membre de l'Académie des sciences « Academia Teatina per le Scienze » de Chiete (Italie)

Bien que déjà Chevalier de l'ordre de Saint Stanislas de 3<sup>ème</sup> grade, il est fait Chevalier de l'Ordre du Mérite pour la recherche et l'invention délivré en 1956 par la société d'encouragement pour la recherche et l'invention.

Il a reçu en outre la médaille d'argent au concours international d'invention en 1954 à Paris, la médaille d'argent au 4<sup>ème</sup> salon international des inventeurs en 1955 à Bruxelles et la médaille de bronze au 1<sup>er</sup> concours d'ingéniosité en 1955 aux Cluses.



## Annexe 3 sur sa sœur Kira

Kira, la grande sœur d'Arik, s'est mariée très jeune (à 16 ans) en 1928 avec Etienne Gillet, un courtier en grain ; certainement par amour mais aussi pour se libérer de la misère dans laquelle elle était avec sa famille. Elle a eu de cette union deux filles : la première, Nicole qui est morte d'une pneumonie à l'âge de 16 ans, la seconde, Michèle qui se fera ensuite appeler « Chance de Widstedt » pour des raisons professionnelles. Elle a essentiellement été élevée par ses grands parents, tant Kira avait une vie active et trépidante...hors de chez elle, en effet :

En automne 1939, au sein de la Section Féminine Motorisée, elle assure le ravitaillement des foyers de soldats sur la Ligne MAGINOT.

Durant l'hiver 1939-1940, elle collecte et transporte des vêtements chauds pour les Sénégalais et les Nord-Africains en zone de combats.

Le 10 mai 1940, sous les bombardements des avions ennemis, elle évacue une colonie d'enfants en cure à Bray Dune (près de Dunkerque). Ensuite, elle évacue des réfugiés d'Alsace et de Lorraine en camion 5 tonnes. Puis elle ravitaille des camps d'hébergements. Et enfin elle est affectée au G.A.O. 15 jusqu'à l'armistice.

De 1941 à 1942, au sein de la croix rouge Française de Vichy, elle effectue, en camion de 5 tonnes, le ravitaillement des camps de prisonniers de guerre en zone occupée. Elle a aidé des prisonniers à s'évader des camps et à passer la ligne de démarcation. Elle a assuré le transport du courrier et diverses missions ainsi que la destruction systématique de la signalisation routière allemande.

Ensuite elle est partie en Algérie où elle a servi d'interprète aux armées Anglaises et Américaines avant de rejoindre la 2<sup>ème</sup> DB à Temara au Maroc.



Partie à Alger pour l'Ecole des Cadres Féminins, elle est restée dans cette ville en tant que Chef d'Equipe comme ambulancière au Train des Equipages pour l'évacuation des blessés venant des fronts d'Italie et de France par bateau et avion. Elle n'a pu à l'époque rejoindre la 2<sup>ème</sup> DB malgré leur demande car il manquait de cadres pour la Section Nord-Africaine.

Entre 1950 et 1953, elle effectue à Beyrouth (Liban) une mission d'aide à l'extension commerciale d'Air France dans la région, puis elle préparera des visites touristiques en Jordanie avec la visite de Pétra.

De 1954 à 1955, elle est officieusement chargée de s'occuper du Kabaka d'Ouganda et de sa suite, car « colonisés » par les Anglais, la France ne pouvait pas les recevoir officiellement...

De 1956 à 1962, elle participe en Algérie avec Madame la Générale Massu à l'action sur l'évolution des femmes Musulmanes dans un Foyer Féminin. Elle est la Présidente du premier bureau de vote à Montplaisant lors des premiers votes en Algérie puis devint la Directrice d'un foyer de Semi-Liberté à l'Equipe Sociale pour l'Enfance en danger moral.

De 1963 et jusque vers 1975, elle collabore avec Madame la Maréchale LECLERC de HAUTECLOCQUE et avec la Direction de la Maison des Anciens de la 2<sup>ème</sup> DB (à Paris). Elle assure dans ce cadre, le contact et le maintien des relations avec les Amicales de Province...sur le plan social et moral : visite des anciens et des malades, organisation des ventes de Charité...

En avril 1984 elle reçoit les honneurs à Vendôme.

Elle s'est retirée près de sa sœur Arik dans un appartement voisin à La Celle Saint Cloud et s'est éteinte en 1992 terrassée par un cancer du pancréas. A son enterrement étaient présents des militaires ainsi que Madame la Maréchale LECLERC de HAUTECLOCQUE qui ont souhaité lui témoigner leur reconnaissance.



Pour la remercier de son engagement et de son courage, elle a reçue :

- Le croix de guerre 1939-1945 avec étoile de bronze,
- La médaille commémorative Française 1939-1945, avec agrafe « Engagée Volontaire »,
- La Croix du combattant (carte n°203 913)

## Annexe 4 sur sa nièce Chance

Michèle Gillet est la fille de Kira. Elle s'est par a suite fait appelée Chance de Widstedt pour des raisons professionnelles voire esthétiques et personnelles (car ce nom lui paraissait plus original)... Elle a été élevée par ses grands parents Valentin et Véra de Widstedt. En fait, la différence de génération l'a conduit à prendre rapidement une certaine indépendance et elle s'est forgée une personnalité hors du commun... avec un audace sans bornes et un refus délibéré des règles établies.

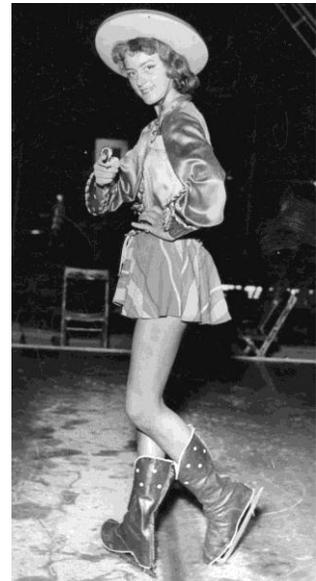
Les études n'étaient pas son point fort et elle n'a pas persévéré (ce qu'elle a d'ailleurs regretté toute sa vie) mais ses grands parents n'avaient pas assez d'autorité sur elle pour qu'elle poursuive sa scolarité...

A 16 ans, elle est devenue patineuse artistique au cirque Bouglione. Au bout d'un an, elle s'est présentée chez Dior en tenue de sport et avec ses patins sur l'épaule et elle a été engagée par le célèbre couturier...

Deux ans plus tard, elle devient un mannequin très connu et apprécié : Lanvin, Hermès, Carven, Nina Ricci, Balmain, Patou, Givenchy, Fath sont ses principaux employeurs.

Mais, consciente du caractère éphémère de son métier, elle devient à 22 ans l'assistante d'un photographe de mode et illustre la rubrique Beauté-Santé de la revue « Jour de France ».

Elle photographie le monde du spectacle (cinéma, chanson, mode, etc...) et devient « correspondante » à la revue « Paris-Presse-l'Intransigeant » en particulier pour



couvrir l'événement "Christian Dior et Yves Saint-Laurent à Moscou".

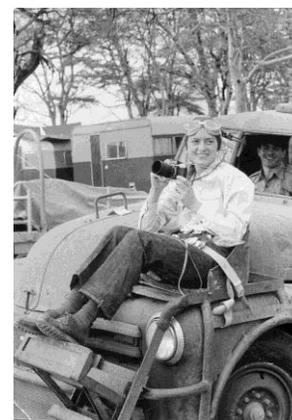
Après ce défilé de mode et de la haute couture française en URSS, elle part pour Los Angeles, invitée par le très grand réalisateur américain Howard Hawks, qu'elle avait rencontré quelque temps auparavant, lorsqu'elle était encore mannequin.

Il lui présente quelques-uns de ses illustres amis : John Wayne, William Holden, alors époux du mannequin-actrice Capucine, Alfred Hitchcock, Robert Mitchum et bien d'autres encore.



Howard Hawks est amoureux d'elle, il la demande en mariage... mais elle refuse ! Elle préfère sa liberté et retourner à Paris pour retrouver sa ville tant aimée et les siens avec en particulier sa grand-mère chérie : Mamouchka.

A cette époque, Howard Hawks s'apprête à réaliser un film en Afrique : "Hatari", qu'il doit produire avec la Paramount. N'ayant pas oublié Chance, il l'engage comme photographe de presse (à noter que John Wayne portera le nom de « Chance » dans le film "Rio-Bravo" réalisé par Howard Hawks un peu plus tard).



Profitant de cette exceptionnelle aventure africaine, elle réalise un safari-photo en compagnie du marquis et de la marquise Bistelli et du prince Pignatelli.

De retour à Paris en 1964, Chance rencontre Roger G., le P.D.G. d'un journal financier (l'Opinion) et vit une passion qui restera sans issue. Il désire lancer une nouvelle revue sur l'art ayant pour titre « La côte des peintres » et lui en confie la responsabilité. Une nouvelle vie commence pour elle. Elle s'investit

beaucoup et se passionne pour cette activité, plusieurs numéros paraissent, malheureusement un an plus tard, la bourse s'effondre ainsi que le journal...

Mais, les prestigieuses rencontres ont été nombreuses et très enrichissantes sur le plan culturel : Picasso, Dali, Miro, Lurçat, Carzou, Segonzac, Mentor, Zatkine, Ernst... Elle est très affectée par cet échec et recommence alors à travailler pour "Jour de France".

En 1967, le rédacteur en chef du "New York Herald Tribune" fait appel à elle et lui confie plusieurs reportages photographiques...

Cette activité trop conventionnelle et routinière ne lui plait pas, elle décide de changer... et s'installe à Ibiza où elle côtoie, fréquente et photographie, encore et encore, Juan Carlos qui n'est pas encore roi, Caroline de Monaco, Ursula Andress, Fabio Testi, Marie-France Pisier, Julío Iglésias, Nicky Lauda... et bien d'autres encore. Elle va même y ouvrir une boutique de mode et un restaurant, fréquentés par les stars qui l'adorent.

En 1976, c'est pour un moment à nouveau la vie parisienne le temps de quelques reportages avec le "New-York Herald Tribune". Elle retourne à Ibiza, l'île a déjà changé, les stars aussi, elle perd ses exclusivités et le restaurant lui permet juste de vivre dans de nouveaux départs... ce qui est exceptionnel pendant presque trois années.



En 1981, à l'occasion d'un reportage à Madrid, elle retrouve son ami William Holden...puis la France et l'agence "Sipa Press", grand fournisseur de reportages de la presse écrite et pour qui elle couvre différents évènements dont le terrible accident du coureur automobile Nicky Lauda.

Une femme d'affaires japonaise milliardaire, Mme Ohya, lui propose de faire une série de photos la concernant au Japon. Chance accepte et elle continuera à travailler pour elle à Paris, à Monaco pour le "Bal de la Rose", à Londres pour l'ouverture d'un de ses nombreux restaurants ou pour différents tournois de golf qu'elle affectionne tout particulièrement.

Elle continue à photographier le monde de la mode qu'elle affectionne tout particulièrement avec notamment Pierre Cardin, Paco Rabanne et Mme Carven qui l'emmènera en 1986 en Guadeloupe et qui l'attachera ensuite à ses services.

Mais le parcours éblouissant de Chance de Widstedt va être brutalement arrêté par un terrible accident de voiture qui l'a frappé de plein fouet et qui aura des conséquences physiques, morales et financières particulièrement dramatiques.

En effet, après un coma de plusieurs semaines, des os brisés en de multiples endroits, elle s'est remise à remarcher grâce à son courage et à sa ténacité qui ont fait l'admiration de tous. C'est en Corse qu'elle a passé une partie de sa convalescence et qu'elle a repris goût au métier mais avec des béquilles particulièrement encombrantes...

Elle envisageait de réaliser un livre avec Todd Mac Carthy, écrivain américain, qui avait fait paraître une biographie sur Howard Hawks, illustrée par plusieurs photographies de Chance.

Elle finira par se retirer en province dans sa « Vacherie » qu'elle souhaitait transformer en site d'hôtes, mais les séquelles de son accident et la maladie qu'elle a fini par contracter ne lui permettront pas de réaliser son rêve... démesuré et un peu fou !...comme tous ses projets.

Elle s'est éteinte le 3 décembre 2006 et a laissé un patrimoine culturel énorme constitué de plusieurs dizaine de milliers de photos (rassemblées dans pas

moins de 14 malles) et correspondants aux différents reportages qu'elle a pu réaliser au cours de ses 40 années de carrière professionnelle en tant que « grande » reporter photographe.

Ses photos concernent les plus illustres personnalités du monde politique (M. Kroutchev, Jacques Chirac à l'occasion de différentes manifestations, Jean-Marie Le Pen et toute sa famille dans son intimité, Kroutchev qu'elle a eu l'occasion de rencontrer plusieurs fois...), le monde du cinéma (Brigitte Bardot, Romy Schneider, Brigitte Fossey, Hawlk...), le monde de la chanson (Aznavour et sa famille, Enrico Massias, Chantal Goya,...), le monde de la mode (Carven, Dior,...), le monde de la peinture (Salvador Dali, Picasso, Carzou, Buffet...), le monde du sport (Tabarly, Borg...) et de l'actualité en général. Elle a toujours cherché à obtenir l'adhésion de ses modèles et dans le cadre d'une certaine complicité voire amitié ; elle leur offrait en échange les plus beaux clichés qu'elle avait pu faire sur eux.

De très nombreuses photos sont inédites, parfois surprenantes et toujours de grande qualité artistique...

Ci après quelques exemples de photos en vrac pour illustrer l'étendue de son parcours et de son œuvre.



Michèle Morgan



Tabarly...



Tony Curtis



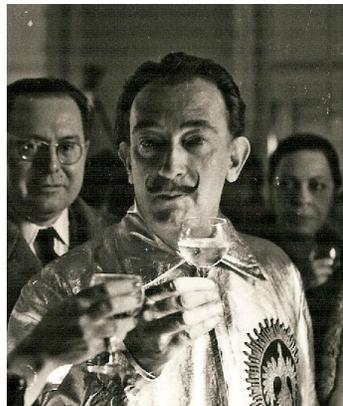
Lang, Saprache...



Brigitte Bardot



Sophia Lauren



Salvador Dali



Dalida



Les Chirac, Pompidou...



Yul Bruner



Jean Claude Brialy...



Mme Giscard d'Estaing...



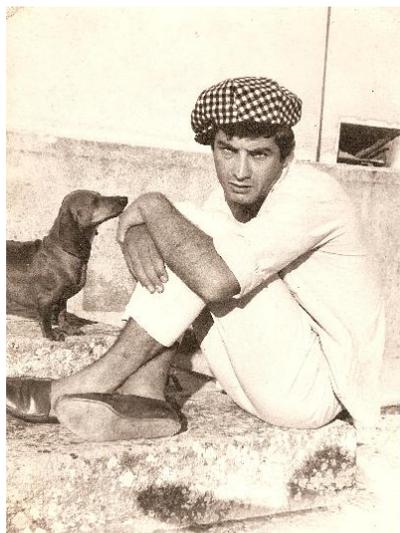
Prince Charles et Diana



Jean Claude Brialy...



Jean d'Ormesson...



Arik

Jean Claude Brialy



Julien Clerc



Serge Dassault



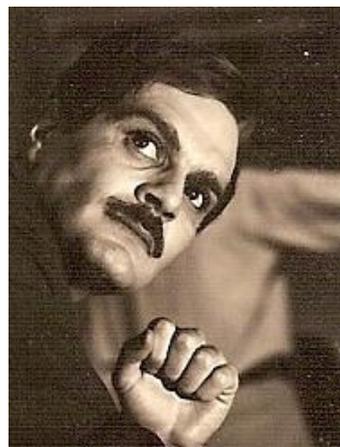
Kroutchef



Hitchcock



Aznavour & Régine



Omar Sharif



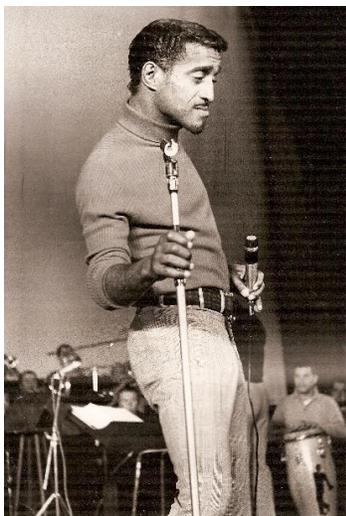
Famille Royale d'Espagne



Omar Scharif et ses amis



Mireille Darc



Samy Davis Junior



Romy Schneider



Chantal Goya



Marina Vlady



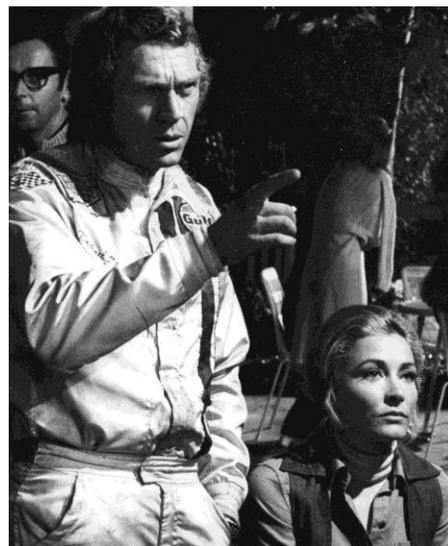
Kurt Jurgens



Cyrielle Claire



John Borg et Chantal Goya



Steve Mac Queen

# Chronologie

- 1880. Naissance de Valentin en Ukraine
- 1904. Début de la guerre Russo-Japonaise
- 1906. Nommé Capitaine d'Etat major
- 1908. Versé à la réserve
- 1912. Valentin épouse Véra puis naissance de Kira
- 1914. Naissance d'Arik à Helsinki (Finlande)
- 1917. Révolution d'octobre en Russie
- 1918. Départ de Finlande
- 1919. Arrivée à Riga (Lettonie)
- 1920. Arrivée à Dantzig / Gdantz (Pologne)
- 1921. Début de pension
- 1924. Arrivée au Havre (France)
- 1925. Pension à Vendôme
- 1927. Ecole communale de Villejuif
- 1929. Certificat d'études à Kremlin Bicêtre - Mariage de Kira
- 1930. Arrivée rue de Javel
- 1931. Arrivée à Juvisy – Cours Photo
- 1932. Arrivée au Parc Monceau
- 1933. Connaissance de son amie Moura
- 1934. 1<sup>er</sup> camp Russe à Pampelone
- 1935. Arrivée à Clichy – Voyage à Pornichet
- 1936. Connaissance de Michel
- 1937. Vacances à Cap Camarat
- 1940. Mariage à Toulon
- 1943. Naissance de Bab

1946. Naissance de Marc  
1951. Naissance de Kit  
1953. Arrivée à La Celle Saint Cloud  
1970. Voyage d'interprète en Russie  
1971. Début du travail à Femme Avenir - CFEI  
1973. Décès de Valentin  
1978. Retraite d'Arik  
1982. Décès Véra  
1993. Décès d'Arik  
2006. Décès de Chance

*... et fin de la saga de la famille de Widstedt (en tant que telle)*